



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

5

1774,9

Mercur

577⁵ - 1774,9



<36603439480014



<36603439480014

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

SEPTEMBRE, 1774.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue Christine.



**On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.**

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in-12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève , 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous les différens as- pects, 52 feuilles par an à Paris & en Provin- ce,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA BOTANIQUE , ou planches gravées en cou- leurs par M. Regnault, par an,	72 liv.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- D**ICT. de Diplomatie, avec fig. in-8°. 2 vol. br. 12 l.
- L'Agriculture réduite à ses vrais principes*, in-12. br. 2 l.
- Théâtre de M. de St Foix*, nouvelle édition du Louvre, 3 vol. in-12. br. 6 l.
- Dict. héraldique* avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 s.
- Théâtre de M. de Sivry*, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.* 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Lettres nouvelles de Mde de Sévigné*, in-12. br. 2 l.
- Les Mémes* in-12. petit format, 1 l. 16 s.
- Poème sur l'Inoculation*, in-8°. br. 3 l.
- IIIe liv des Odes d'Horace*, in-12. 2 liv.
- Vie du Dante*, &c. in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Mémoire sur la Musique des Anciens*, nouv. édition in-4°. br. 7 l.
- Lettre sur la division du Zodiaque*, in-12. 12 s.
- Eloge de Racine* avec des notes, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Fables orientales*, par M. Bret, vol. in-8°. broché, 3 liv.
- La Henriade* de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis*, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Les Muses Grecques*, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Pythiques* de Pindare, in-8°. br. 5 liv.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV*, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture*, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

SEPTEMBRE, 1774.

P I È C E S F U G I T I V E S

EN VERS ET EN PROSE.

L E D E U X V O Y A G E U R S .

Conte.

POUR le continent Indien
Deux hommes d'humeur différente
S'étoient embarqués, corps & bien,
Sur la frégate l'Athalante.
Au gré des zéphirs qui jouoient
Dans les replis de leur bannière,
A pleine voile & vent arrière,

A iij

6 **MERCURE DE FRANCE.**

Au sein d'Amphitrite ils voguoient.

Chacun s'occupoit sur la route
Du beau plan qu'il avoit formé ;
A sa troisième banqueroute ,
L'un , d'or & d'argent affamé ,
Vivoit dans la douce espérance
De revenir un jour en France ,
Quand il auroit pu détrousser
Quelque vieux Nabab d'importance ,
Et de voir alors repousser
Son honneur avec sa finance ;
(Car l'honneur s'achette à prix d'or ;
Aussi le dit-on un trésor.)

L'autre compagnon de voyage
Avoit conçu d'autres projets ;
Il vouloit au fond des forêts ,
Chez quelque horde bien sauvage ,
Porter les bienfaits secrets
Des arts utiles à la vie ;
Etendre l'humaine industrie ;

.
Et comme il sied en vérité ,
A l'ami de l'humanité ,
Qui croit tous les hommes des frères ,
Et trouve de la volupté
Quand il adoucit leurs misères.
Déjà le Cap étoit doublé :

Nos pèlerins sur l'onde amère
 Voyoient gaiement s'enfuir la terre ;
 Quand tout-à-coup le ciel troublé
 Retentit au bruit du tonnerre ;
 Ce ciel gronde , la mer mugit . . .
 (Ceci sent beaucoup la tempête ;
 Mais le lecteur , de cet écrit
 Doit trouver l'auteur fort honnête,
 Car il fait grâce du récit.)
 Je dirai donc , sans verbiage ,
 Que , par la force de l'orage ,
 Le bâtiment fut démanté ;
 Que dans les deux canots fragiles
 Dont il se trouvoit escoché ,
 Nos passagers tous deux agiles ,
 Adroitement s'étoient jetés ;
 Et qu'après de rudes traverses ,
 Suivant leurs fortunes diverses ,
 Au gré des vagues emportés ;
 Chacun , sur de lointains parages ;
 Sans témoins , sans suite & sans bruit ;
 Sur de très-oppoſés rivages
 Aborda seul pendant la nuit .

Il faut qu'on sache & qu'on remarque
 Que chacun avoit dans sa barque
 Trouvé , tout-à-fait à-propos ,
 La hache utile & salutaire
 Dont on coupe , au milieu des floſs ,

3. MERCURE DE FRANCE.

Le cable qui tient d'ordinaire
Les barques à bord des vaisseaux.
Chacun, en mettant pied à terre,
Très-avidement s'empara
De la hache qu'il trouva là ;
(Une hache devient fort chère
A qui n'a plus rien que cela.)

Non loin des rives de Golconde ;
Où croissent l'or, le diamant,
Par hasard la fureur de l'onde
Avait jeté ce garnement,
Plein du plus grand foible du monde
Pour les rubis & pour l'argent.
Notre sage, tout au contraire,
Eut pour son partage une terre
Où, sans la moindre mine d'or,
Croyant trouver du bien à faire,
Il se croyoit sûr d'un trésor.

Adorant l'image sacrée
De l'astre rayonnant des cieux,
Des peuples superstitieux
Habitoient la riche contrée
Du premier de nos curieux.
Ceux-là portoient pour leur parure
Jaunes topazes en ceinture
Gros saphirs du bleu le plus doux ;
Longs habits d'or, bordés d'hermine ;
Plus, longs colliers de perles fines
Pendus à l'entour de leurs cous.

S E P T E M B R E. 1774. 9

Le sieur Rondan (c'est notre drôle ,)
Toujours sa hache sur l'épaule ,
Par un beau matin rencontra
Deux des habitans de son île ;
Et, jugeant qu'il étoit facile
D'expédier ces payens là ,
Le Sieur Rondan les massacra
Par pur esprit de l'Evangile
Et par son goût pour le kara.

Du sommet des hautes montagnes ,
D'autres habitans l'avoient vu ;
Voilà tout le peuple accouru
Traversant les vastes campagnes ;
Et vous croyez Rondan perdu ? . . .
Tout scélérat n'est pas pendu ,
(Dit un vieux livre de morale ,)
C'est un proverbe que cela ;
Et n'est besoin d'être au Bengale
Pour croire à ce proverbe-là.

Que pensez-vous que ces gens firent ?
Vous croyez que , dans leur fureur ,
Saisissant l'assassin vainqueur
En morceaux soudain ils le mirent ;
Point du tout : voyant dans ses mains
Une hache à peu près semblable
Au glaive saint & redoutable
De leurs sacrifices divins ,
Unanimement ils le prirent
Pour un grand Prêtre du soleil ;

A V

Dans le temple l'introduisirent
 Avec un pompeux appareil ;
 Remerciant la Providence
 Qui prenant pitié des mortels ,
 Leur envoyoit , par indulgence ,
 Ce doux Ministre des Autels ,
 Pour diriger leur conscience.
 Rondan Pontife couronné ,
 En rendit grâce à son bon Ange ;
 Et parut à peine étonné
 De cette mission étrange.
 D'ailleurs , comme au Temple sacré
 Personne ne pouvoit l'entendre
 Vu son idiôme ignoré ,
 Aucun ne pouvant le comprendre ,
 A tous il parut inspiré.

Cependant notre Philantrope
 (Connu sous le nom de Procope)
 Avoit pour ses nouveaux amis
 Une race de ces bons Guèbres , *
 Autrement appelés Parfis ,
 A tort réputés très-instruits ;
 Mais au fond, pas plus que les Zèbres
 Qui broutoient l'herbe du pays ;
 Or , les Zèbres (il faut le dire ,

* On fait que les Guèbres ont une grande vénération pour les arbres , où ils croient que souvent la Divinité se cache.

En cas que l'on n'en fache rien ,)
 Sont les ânes de cet Empire
 Et de tout l'Empire Indien.
 Voyant donc au fond de ses huttes
 Ce pauvre peuple mal logé
 Et presque nud , comme les brutes ,
 Procope étoit bien affligé.
 Mais enfin (se prit-il à dire) ,
 » Fuyant une belle maison ,
 » Dans les cabanes , nous dit-on ,
 » Souvent le bonheur se retire :
 » A ces mortels , enfans des Dieux ,
 » Et que je fais le vœu d'instruire ,
 » Apprenons bien vite à construire
 » La cabane où l'on vit heureux .

Soudain à la forêt prochaine
 Procope accourt la hache au poing ;
 Et du tout ne se doutant point
 De trouver un Dieu dans un chêne ,
 A grands coups , il alloit frappant ,
 Elaguant , coupant , abattant ,
 Quand du peuple un nombreux cortège ,
 Saisi d'une sainte fureur ,
 Frémit en chœur du sacrilège ,
 Et déchira son bienfaiteur .

*ÉPIÔRE A M. DE VOLTAIRE ,
en lui envoyant la Rosière.*

Si je vous écris peu , je vous lis tous les jours,
Et trouve , en vous lisant , que les miens sont trop
courts.

N'aguère je vous vis galoper sur Pégase ,
Et d'après les élans du superbe coursier ,
A vous seul appartient , mon brave cavalier ,
De pouvoir le monter encore en selle rase
Sans jamais perdre l'étrier.

Que je vous fais bon gré d'être jeune à votre âge !
Que j'aime les hochets dans les mains d'un vieux
Sage !

On croit , en vous voyant ainsi vous divertir ,
Que l'agile pensée , & que l'esprit volage
Vont rajeunissant par l'usage ;
Vous nous empêchez tous d'avoir peur de vieillir ;
Et pour moi j'aime Dieu mille fois davantage ,
Puisqu'à cent ans encore on peut se réjouir.
Vous ne les avez pas , aimable octogénaire ,
Mais vous les aurez , Dieu merci ;
Et je veux , dans vingt ans d'ici ,
Rimer un hymne séculaire

Que les arrière-fils des neveux de Voltaire
Chanteront en chœur avec lui.

En attendant , Patron , recevez ma Rosière ;

S E P T E M B R E . 1774. 13

Recevez-la , car la voici

Qui vient exprès de Salenci

Saluer à Ferney le Seigneur de la terre.

Elle a fait , en passant , un séjour à Paris ,

Et tremble encore un peu des gaietés du parterre ;

Daignez la rassurer , car elle n'est pas fière :

Permettez qu'à vos cheveux gris

La main de la jeune bergère

Enlace les festons fleuris

De la couronne printanière ,

Pour qu'ils ne soient jamais flétris.

Dans le paquet , (sauf les mécomptes

De la poste & ses commettrains ,)

Vous devez trouver , dans son temps ,

Un apologue avec deux coates.

Cacheté bien exactement

Je fais partir le tout ensemble ;

Vous le lirez si bon vous semble ,

Ou , s'il vous en semble autrement ,

Voilà en ferez à votre guise

Des papillottes , un écran ,

Des camouflets pour père Adam ,

Sans que l'auteur s'en formalise.

Je sens que vous voudriez bien

Que je vous disse des nouvelles ;

Mais enfin , ce n'est pas pour rien

Que la Renommée a des ailes :

Elle fait comme moi le chemin de chez vous ,

Et seule elle ira bien encore

24 MERCURE DE FRANCE.

Vous associer avec nous
Aux doux presentimens qui nous enchantent
tous

Et font déjà bénir un règne à son aurore.

On dit que les méchans ont peur ;
On dit que les fripons s'enterrent ;
Que le peuple croit au bonheur ,
Et que les gens de bien l'espèrent.
On dit l'art d'intriguer détruit ;
Ce pourrait bien être un faux bruit ;
Car, si j'en juge sur la mine
Des plus grands professeurs de Cour ,
Je crois plutôt qu'il se raffine
Et s'épure de jour en jour.
Mais voici bien du verbiage :
Je n'en dirai pas davantage ,
Et peut-être en ai-je trop dit.
Adieu, charmant rival d'Horace ,
De Chaulieu, de Pope & du Tasse ,
De l'ignorant aimable & du plus érudit ;
Adieu, le Nestor du Parnasse.
Reconnaissez votre dragon ;
Il voulait vous écrire en prose ;
Voilà des vers de la façon ,
C'est à-peu-près la même chose.

Par M. L. M. de P.



REPOSE DE M. DE VOLTAIRE.

AIDE-MARÉCHAL des logis
 Et de Cythère & du Parnasse,
 Je vois que vous avez appris
 Sous le grand général Horace
 Ce métier, qu'avec tant de grâce
 On vous voit faire dans Paris.
 J'ai lu votre aimable Rosière.
 Malheur au dur atrabilaire
 Qui lui reproche un doux baiser !
 Quelle mort ne doit excuser
 Une personne si discrète ?
 Un seul baiser, un seul amant,
 Chez les bergères d'à-présent
 Est la vertu la plus parfaite.

VERS à M. l'Abbé de Boismon, Pré-
 dicateur ordinaire du Roi, Abbé de
 Grétain, l'un des Quarante de l'Ac-
 démie Française, sur son Oraison funè-
 bre de Louis XV.

D'UNE éloquence vigoureuse
 Et bien digne de nos transports,
 Boismon, ton ame générale

16 MERCURE DE FRANCE.

Développe tous les trésors.
Au vrai seul ta voix consacrée
Sans fadeur fait louer les Rois ;
Et ta censure modérée
Les reprend sans blesser leurs droits.

Par M. Guichard.

*ÉPIÎRE à M. François de Neuf-Château,
sur les vers de cet auteur, intitulés Mes
Torts, qu'on lit dans le premier volume
du Mercure de Juillet.*

QUOI ! vous comptez entre vos torts ,
Ce goût inné pour la cadence
Qui vous inspira les accords
Que formait votre heureuse enfance ?
Vous rougissez des vers charmans,
Que, dans les bosquets de Cythère,
Les Amours, comme vous, enfans,
Portaient en triomphe à leur mère ?
Ah ! revenez de votre erreur,
Chassez ce nuage trompeur
Qu'éleva la mélancolie ;
Il cache à vos yeux le bonheur
Que vous offre la poésie.
François, rendez-lui votre cœur,
Et, dans son commerce enchanteur,

Oubliez l'ingrate Sylvie ;
 A pleurer sur sa perfidie
 Gardez-vous de vous consumer :
 Elle a cessé de vous aimer !
 Que de cette perte frivole
 Une autre amante vous console :
 Tant d'autres voudroient vous charmer !
 Dans cette agréable retraite
 Qui doit vous cacher désormais,
 Goûtez la volupté parfaite
 Et des neuf-Sœurs, & de la paix.
 Consacrez - y votre musette
 Aux Dieux du vin & des Amours ;
 De nos belles chantez les tours ;
 Peignez bien leur coquetterie.
 Trompez-en une tous les jours.
 N'aimez plus la seule Sylvie ;
 Que la beauté dans tous les lieux
 Reçoive votre tendre hommage.
 Soyez bien traître, bien volage,
 Mais ne soyez plus amoureux.
 Dissipez la sombre tristesse
 Qui grossit, à vos yeux, les torts,
 Qu'on impute à votre jeunesse.
 Livrez-vous à tous les transports
 Qu'inspire le dieu du Permèsse ;
 Et, dans une brûlante ivresse,
 Enlevez-nous par vos accords.
 Vous n'avez qu'un tort : c'est de plaire

18 MERCURE DE FRANCE.

Au plus sublime des auteurs
Que le Pinde Français révère.
FRANÇOIS, quand les foudres rongeurs
Feront encor couler vos pleurs,
Relisez ces vers si flatteurs,
Dans lesquels l'immortel Voltaire
Vous nomme un de ses successeurs.

Par M. L. A. M. de C.

LE BŒUF & L'ALOUETTE.

Fable.

DE son énorme poids pressant l'herbe fleurie,
Sous un chêne, au milieu d'une vaste prairie,
Des fatigues du jour un Bœuf se reposoit;
Et, tout en ruminant, disoit:
Que ma race par vous devroit être chérie,
Hommes ingrats! Sans les Bœufs, je vous prie,
Qui pourroit partager vos éternels travaux?
Dans la Nature il n'est point d'animaux
Qui, comme nous... Dom Bœuf achevoit son
sermon

Lorsque, du milieu d'un sillon,
En gazouillant s'élève une Alouette.
Désespéré que l'indiscrette
Vint le troubler dans sa réflexion,
Il reprit: par exemple, étoit-il nécessaire
Que le Maître des cieux envoyât sur la terre

S E P T E M B R E. 1774. 19

Un semblable animal ? A quoi diable est-il bon ?

N'en déplaît au dieu du tonnerre ,

Tous ces musiciens , avec une chanson

Sauront-ils me nourrir dans l'arrière-saison.

Que je trouve ici-bas de choses à refaire !

L'Alouette alors s'abaissant :

Dites-moi , beau Sire ; comment !

Vous seul , dans la Nature , abhorrez la musique !

Vous prétendez que de la République

Les chanteurs sont l'inutile fardeau.

Tout le monde n'a pas un destin aussi beau

Que nos seigneurs les Bœufs ; c'est eux qui sont

utiles !

Leurs travaux bienfaisans rendent les champs fer-

tiles ;

Je leur cède le premier prix.

Ils servent les humains : moi , je les divertis.

Quand vous sillonnez nos campagnes ,

Par mes accords je charme leurs ennuis ,

Et les bergers , assis auprès de leurs compagnes ,

Sur leurs pipeaux , s'efforcent d'imiter

Les jolis airs qu'ils m'entendent chanter.

Ne traitez donc plus de frivole

Un art qui des mortels peut faire le plaisir.

Chacun ici-bas a son rôle :

Heureux qui sait bien le remplir !

Elle dit , & , quittant la terre ,

S'envole , en gazouillant , au séjour du tonnerre.

Par le même.

*LA PHILOSOPHE rendue à la raison.**Conte.*

ON plaçoit déjà Céliane sur la liste des plus belles ; & les plus belles n'osoient s'en plaindre. Les hommes la regardoient sans cesse ; les femmes ne la fixoient que par hasard & comme par distraction : chaque jour on faisoit pour elle vingt madrigaux , & contre elle trente épigrammes. Rien ne lui manquoit enfin , pour être illustre , sinon de mieux connoître ses avantages.

Céliane , qui le croiroit ? Céliane , à vingt-ans , vouloit être ce qu'on nomme *un esprit* , & n'être que cela. On fait qu'un *esprit* est quelquefois l'être du monde le plus mal nommé ; mais Céliane avoit de quoi justifier sa fantaisie. On répétoit quelques-uns de ses jugemens & de ses bons-mots : elle disoit joliment les petites choses , effleuroit adroitement les grandes , jetoit en avant quelques dilemmes philosophiques ; citoit avec complaisance les noms de quelques philosophes ; étoit écoutée , parce qu'elle étoit belle , &

n'étoit flattée d'être belle que pour se faire écouter.

Elle avoit pour mère la meilleure des mères & des femmes. C'étoit une riche veuve dont le mari avoit occupé de hauts emplois dans la robe. Nous la nommerons Orphise. Elle n'eut jamais d'envieuses, parce qu'elle n'eut jamais de prétentions. On lui trouvoit cet esprit qu'exige le courant, & elle n'étoit point jalouse d'en montrer davantage. Elle eût même encore volontiers caché celui-là, si elle se fût apperçue qu'on le trouvât tant soit peu surabondant. Rien, comme on le voit, ne contraçoit plus complètement que le caractère de la mère & de la fille.

Orphise n'approuvoit point que Céliane se livrât à des études si abstraites pour son âge & pour son sexe. Elle avoit cru devoir lui en parler plus d'une fois; mais la douceur de ses remontrances leur en ôtoit le ton & l'efficacité. Elle blâmoit si foiblement qu'on pouvoit douter si elle n'approuvoit pas; & Céliane, maîtresse du commentaire, avoit toujours soin de le faire cadrer avec ses penchans.

Parmi le nombre des aspirans que la richesse & la beauté de Céliane attiroient

22 MERCURE DE FRANCE.

après d'elle , Orphise eût préféré pour gendre d'Orvale , jeune homme qui avoit tous les agrémens de son âge sans avoir aucun des défauts que la Jeunelle a soin de se procurer quand ils lui manquent. Il avoit cette indulgence que donne la bonté, & cette sorte de politesse qui part du caractère plus que de l'usage ; assez d'esprit pour en montrer autant qu'il vouloit, & pour ne le montrer qu'à propos ; des connoissances qu'il n'affichoit point , & une aisance , une aménité de mœurs qui le faisoient rechercher de ceux même qui lui ressembloient le moins. Il n'avoit point d'ennemis, & n'étoit celui de personne.

Céliane le distinguoit , & c'étoit déjà beaucoup , eu égard à ses distractions. Elle aimoit à l'entendre & à lui parler. Il est vrai que leurs entretiens n'étoient pas toujours à l'unisson : d'Orval étoit des sentimens & Céliane des maximes. Quoi ! lui disoit-il un jour, immoleriez vous sans cesse la douceur de sentir à l'ambition de penser ? Est-il une seule des connoissances de l'esprit qui vaille la moindre impression du cœur ? Elle fatigue l'un , sans satisfaire l'autre. Vous pourrez en savoir plus que toutes les femmes & être la

moins heureuse des femmes. Vous méritez de connoître & de faire connoître le bonheur ; mais ce ne sera jamais ni dans la métaphysique , ni dans les calculs que vous en puiserez les vraies notions.

Eh ! où donc les chercher , s'il vous plaît lui dit-elle ? Est-ce dans ce que vous appelez l'amour ? Plutôt là que toute autre part , ajoute d'Orval. Si l'amour ne fait pas toujours des heureux , il en a du moins fait beaucoup , & je cherche encore ceux qu'ont pu faire les connoissances. Je vois pour ceux qui les cultivent beaucoup de veilles , de fatigues , d'ennui , de dégoût , d'envieux , & , si j'osois le dire , quelque chose de pis encore pour celles qui daignent s'y livrer trop exclusivement.

Et moi , reprit Céliane un peu piquée , je ne vois dans l'amour qu'un tissu d'erreurs & de maux : il est si inconséquent , si absolu , si bizarre , si perfide , & toujours si dangereux , qu'on ne peut jamais trop prendre de mesures pour l'éloigner. Ainsi , point d'amour , je vous prie. A cela près , parlez-moi librement de toute autre chose.

Il est bien dur , s'écria d'Orval , de ne

24 MERCURE DE FRANCE.

parler jamais de ce qu'on sent si bien!...

Vous avez de l'esprit , interrompit Céliane ; vous y joignez des connoissances ; vous pensez facilement , vous parlez de même : rien n'empêche que nous n'ayons des entretiens utiles , conséquens , approfondis , en un mot , dignes de vous & de moi. Vous y prendrez goût , je vous le promets , & je sens moi-même que j'en prendrai plus à ces entretiens avec vous qu'avec tout autre.

Ces derniers mots consolèrent un peu d'Orval ; car l'amour aime à se consoler. C'est un enfant qui se plaint pour peu de chose , & que peu de chose apaise. Eh bien ! disoit d'Orval , nous parlerons physique , métaphysique , morale ; tout ce que Céliane voudra discuter , nous le discuterons : il vaut encore mieux s'entretenir avec ce qu'on aime de sujets indifférens , que de ne pouvoir lui parler de rien.

Il fit part à Orphise de cette convention rigoureuse. Elle approuvoit ses vues sur Céliane aurant qu'elle désapprouvoit celles de sa fille. Quelle manie , s'écrioit elle ! J'estime fort les arts & les sciences ; mais encore faut-il qu'une fille se marie. Hélas ! Madame , je pense comme vous , reprenoit d'Orval en soupirant ;

S E P T E M B R E. 1774. 25
rant ; j'adore Céliane , & je l'adore en-
vain : nous ne l'emporterons jamais sur
tant de beaux génies qui occupent sa tête
& son cabinet.

Il me vient une idée , reprit Orphise.
Ma fille ne doute pas que je ne désapprou-
ve en elle ce goût trop exclusif : elle a pu
se figurer que mon but étoit de la contra-
rier , & cette idée n'a peut être servi qu'à
lui rendre cette fantaisie encore plus chère.
Ce sont de ces plans qu'une jeune tête
se déguise à elle-même , & qu'elle suit en
se les déguisant. Essayons de la dé tromper
pour la tromper mieux. Je veux qu'elle
me croye désormais aussi entichée qu'elle
des fantaisies qui l'occupent : je ne lui par-
lerai plus que de morale , de philosophie ,
d'histoire naturelle , & , s'il le faut , je
m'en vais faire de ma maison un charnier
maritime. Secondez moi bien , & je vous
réponds que Céliane se lassera d'être elle-
même si bien secondée.

Quoi ! Madame ? il faudra que je ne
sois que philosophe & raisonneur avec
Céliane ? — Rien de plus. — Ah ! Ma-
dame , que ce rôle sera pénible ! — Il
nous divertira , vous dis je. On n'eut ja-
mais une meilleure idée ; & , si j'étois mé-
chante , j'aurois-là de quoi m'applaudir
pour six mois.

B

Je ferai de mon mieux , ajouta d'Orval ; j'essaierai de bien faire entrer mon rôle dans ma tête ; mais je crains fort les distractions d'esprit & les écarts de mémoire.

On se sépare , & Orphise se rend peu de momens après dans le cabinet de sa fille. Ecoute moi , lui dit - elle ; je commence à croire que tu n'as point tort de préférer la tranquillité de l'étude au tumulte de la société ; car enfin le monde ennuie dès qu'il est bien connu ; & c'est si-tôt fait que de le connoître ! Il m'a paru que d'Orval pense absolument comme toi ; je pense comme vous deux. Rien ne sera plus agréable : nous allons faire de ma maison une espèce d'académie. On pourroit , à la rigueur , gloser un peu sur la jeunesse de d'Orval ; mais il me paroît si absolument revenu de ses premières idées, que la critique porteroit absolument à faux.

Le croyez-vous , lui demanda Céliane d'un air un peu étonné ? Je t'en réponds même , reprit Orphise : tes discours ont fait sur lui une telle impression, que je l'ai vu uniquement épris de la belle gloire. Il regrettoit même les momens qu'une folle passion lui a fait perdre, tandis qu'ils pouvoient être si utilement employés.

Céliane devint rêveuse & ne répondit rien. Seroit-il vrai, disoit-elle en elle-même, que d'Orval se fût si tôt rectifié? Je croyois mon éloquence moins persuasive. Mais quoi? tout veut en être, jusqu'à ma mère! Elle se propose d'entrer en lice avec moi!... J'avoue que je ne m'attendois point à toutes ces métamorphoses.

Tout va bien! dit Orphise à d'Orval dès le jour suivant: j'ai déjà vu ma fille étonnée de notre projet; & ce qui nous étonne, nous fatigue bientôt. Ensuite, croyez-moi, n'épargnez rien pour être bien ennuyeux: vous en savez assez pour cela; & moi, qui ne fais rien, je vous réponds d'être, sous peu de jours, aussi insupportable que vous-même.

La première conférence ne répondit pas entièrement aux vues d'Orphise. Il est si doux de montrer tout ce qu'on fait & de paroître en savoir plus que d'autres, que Céliane se livra toute entière à cette satisfaction. D'Orval fit quelques objections; elles furent levées; elles parurent même plutôt l'effet de sa complaisance que de ses doutes. Vous êtes trop bon, disoit Céliane; vous m'épargnez. Croyez moi, donnez plus d'effort à votre logique; la mienne essaiera d'élever son vol jusqu'à elle.

28 MERCURE DE FRANCE.

Cette erreur philosophique se maintint quelque temps. Orphise ne se laissoit ni de raisonner ni de ce que d'Orval sembloit ne s'en point lasser lui-même. Celui-ci n'avoit d'abord soutenu ce rôle que par complaisance ; bientôt il le soutint par dépit. C'en est trop, disoit il : je croyois valoir mieux qu'un dilemme , & Céliane paroît m'estimer beaucoup moins. Imitons l'exemple qu'elle nous donne : occupons-nous toujours auprès d'elle de toute autre chose que d'elle ; parlons-lui sans cesse de ce que vaut tel philosophe, & jamais de ce qu'elle vaut ; peut-être la verrons nous bientôt jalouse de Loke & de Léibnitz.

Voilà notre amant qui de jour en jour devient un philosophe plus renforcé. Il a soin d'y joindre quelques touches de pédantisme qui, en pareil cas, ne gâtent jamais rien. Mais qui le croiroit ? Céliane eut d'abord peine à s'en appercevoir ; & , lorsqu'elle s'en aperçut, elle s'en fit les premiers complimens. C'étoit à ses leçons que d'Orval étoit redevable de tous ces progrès. Il rendoient hommage à ses lumières ; peu lui importoit qu'il parût en rendre moins à sa beauté.

Orphise , pour sa part , suivoit très-bien

S E P T E M B R E. 1774. 29

le plan qu'elle avoit tracé à d'Orval. Elle ne parloit plus que le langage de sa fille ; à cela près, qu'elle s'en acquittoit beaucoup plus mal ; mais, dans ses vues, c'étoit s'en bien acquitter. Elle avoit fait de son cabinet de toilette un cabinet d'expériences ; son salon de compagnie n'offroit plus aux regards que des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des reptiles desséchés ; des monceaux de coquillages de toute espèce ; des fossiles, des panacées, des crustacées, &c. Sa bibliothèque s'étoit remplie de gros volumes de métaphysique, de physique & même de politique. Les moralistes n'en étoient point exclus ; mais les plus intéressans n'étoient pas ceux qu'Orphise mettoit le plus en évidence. Montagne étoit comme étouffé entre Grotius & Puffendorf. Elle avoit relégué dans quelques tablettes perdues tous les bons ouvrages d'agrément & de sentiment. Les poètes, les romanciers, les conteurs étoient là hors de toute atteinte. Il eût fallu risquer sa vie pour mettre la main sur *Mariane*.

Il arriva, cependant, que la persévérance de d'Orval à n'être que raisonneur commençoit à fatiguer Céliane. Quoi ! disoit-elle, je ne parlerai plus que pour

B iij

être contredite ? Eh ! par qui ? Par ma mère qui n'y entend rien ; par Dorval à qui on ne peut plus rien faire entendre. Je croyois qu'un amant étoit ce qu'il y avoit de plus insupportable ; mais je vois bien que c'est un amant devenu philosophe.

Cette réflexion en amena une autre. Céliane imaginoit bien que la philosophie avoit son charme particulier ; mais elle ne concevoit pas comment il étoit devenu tout à-coup exclusif pour d'Orval ; comment , après avoir paru si vivement épris d'une femme , on sembloit ne l'être plus que d'une machine pneumatique , ou , ce qui vaut encore bien moins , d'un argument. Elle finit par trouver que d'Orval avoit l'esprit faux ; qu'il ne feroit jamais de grands progrès dans l'art de raisonner ; & qu'au fond , il feroit encore mieux de se restreindre à la faculté de sentir.

Il n'y avoit pas loin de-là pour Céliane à souhaiter que d'Orval redevînt sensible. Elle ne se rendoit point compte du motif qui la dirigeoit. Ce sont de ces idées qui naissent comme d'elles mêmes , qu'on trouve justes , mais qu'on ne veut pas encore approfondir.

Cependant les discours de d'Orval & d'Orphise lui devenoient de jour en jour plus insupportables. Pour achever de la pousser à bout, Orphise imagina d'établir chez elle une espèce de bureau littéraire. Je voudrois bien, disoit elle à d'Orval, trouver un certain nombre de beaux esprits, bien ennuyeux, bien jaloux, bien vains & bien incommodes. Comment s'y prendre pour les attirer ici ? Laissez les faire, lui répondit d'Orval : annoncez seulement qu'ils seront tous bien reçus ; ils vous épargneront les frais de route autre invitation. . . . Mais je n'en veux que de mauvais, interrompit Orphise. Eh ! c'est précisément ce que vous aurez, reprit d'Orval ; les bons sont moins faciles à réunir & ne se jettent pas ainsi à la tête. Je ne vous conseillerai jamais d'avoir dans votre bibliothèque les écrits d'un homme que l'on voit dans toutes les sociétés.

En peu de temps Orphise eut ce qu'elle vouloit. Sa société grossit au point qu'elle dégénéra en cohue. A cela près, cette société faisoit des merveilles. On y raisonnoit jusqu'à l'invective : on s'y déchiroit réciproquement : on se jalousoit comme s'il y avoit eu matière ; & il ré-

92 MERCURE DE FRANCE.

sultoit de toutes ces discussions beaucoup d'aigreur entre les émules, & beaucoup d'ennui pour Orphise, pour d'Orval, & sur-tout pour Céliane.

Ah! je n'y tiens plus, disoit-elle tout bas; & peu s'en falloit qu'elle n'employât pour le dire le même ton qu'employoient ces Messieurs pour s'invectiver; je n'y tiens plus! Il faudra faire divorce avec l'esprit, si ces gens-là sont véritablement de beaux esprits.

D'Orval chercha l'occasion de l'entretenir après un de ces repas bruyans. Il en fut mal accueilli. Comment vous trouvez vous, lui dit il, de tout ce cliquetis de raisonnemens? J'ai entendu de belles choses; mais j'avoue qu'il ne m'en reste rien dans l'esprit. Ce que vous dites s'y grave d'une manière bien plus profonde. Je donnerois toutes les bruyantes conférences de ces sortes d'académies pour un quart-d'heure de votre entretien.

Vous y perdriez, reprit froidement Céliane: jouissez mieux de l'ameutement que vous avez provoqué. Le peu de part que j'y prendrai désormais vous laissera encore plus de moyens d'en faire votre profit.

Cette menace enchantâ d'Orval, parce

qu'il en pénétra le motif. J'avois cru, reprit-il, contribuer à votre satisfaction, & il n'en faudra jamais davantage pour me faire tout adopter; mais au fond, je sens bien qu'il eût mieux valu s'en tenir à nos conférences particulières. Qu'en pensez-vous, Madame?

Je n'en fais rien, reprit-elle avec une forte d'impatience. J'ai éprouvé plus d'une fois qu'on s'ennuyoit en particulier comme en public.

Alors survint un gros homme suivi d'un laquais qui portoit une cassette dont le dessus étoit percé à jour. Je vais bien vous divertir, dit-il à Céliane! Voici une expérience des plus ragoûtantes pour un philosophe. En parlant ainsi, il ouvrit sa cassette, & Céliane apperçut une ample collection de limaces dont les unes étoient sans tête & immobiles, tandis que les autres, qui en portoit une fort altière, essayoient de sortir de leur prison. Quelques-unes y réussirent, & laissèrent sur le parquet des traces bien distinctes de leur passage. Ah! Ciel! s'écria Céliane, le hideux spectacle! Eh! Monsieur de la Fouille! (c'étoit le nom du physicien) remportez ces sales reptiles. Que voulez-vous en faire ici? Je veux, Mademoi-

34 MERCURE DE FRANCE.

felle , répondit il , que vous coupez la tête à ceux d'entre ces animaux qui en ont encore une. Les autres n'en ont plus , & ce n'est pas ma faute, puisque je la leur ai coupée ; j'avois lu quelque part qu'elle devoit revenir.

Eh ! pourquoi leur couperois-je la tête , reprit Céliane ? Pour leur en procurer une autre , ajouta le physicien. Une expérience aussi sûre ne peut pas manquer deux fois ; vous aurez l'honneur de la réaliser , & l'on en fera mention dans les journaux. Point de dégoût , poursuivit - il en saisissant une limace des plus onctueuses qu'il presenta à Céliane : de grâce, faites quelque chose pour votre gloire & pour celle de la physique.

En vérité, vous m'en dégoûteriez pour jamais , lui dit - elle en s'éloignant ! & tant d'autres choses viennent s'y joindre ! ... Laissez là cette sale expérience , dit un autre Curieux en s'approchant de Céliane : je vous en propose une d'un genre infiniment plus noble & sur-tout plus utile. Vous avez là de très - beaux diamans ! daignez me les remettre ; je vais à l'instant les réduire en fumée. C'est une des plus belles découvertes dont s'honore notre siècle.

Céliane crut que la tête avoit tourné à ces deux grands hommes. Elle les plaignit ; mais elle ne s'en trouvoit pas moins excédée. Tous deux se retirèrent fort mécontents, & Céliane, encore plus mal satisfaite ; eût presque voulu que d'Orval s'éloignât avec eux.

A l'instant même survint Orphise. Réjouis-toi, ma fille lui dit-elle ; on nous annonce pour demain une assemblée encore plus nombreuse que celle d'aujourd'hui. . . Il faudra donc, reprit vivement Céliane, désertter la maison ? Nous aurons pour suivre Orphise, au moins six beaux esprits de plus. . . C'est beaucoup, interrompit encore Céliane ! — On doit nous lire un ouvrage bien amusant ; car il déchire presque tout le genre humain. — Tant pis pour l'auteur. — Mais fais-tu que ce livre est de quatre gros volumes ? — Tant pis pour le libraire. — Que l'auteur deviendra un de nos amis ? — Tant pis pour nous. — Eh ! mais, crois-tu bien une chose ? — Quoi ? — C'est qu'on se l'arrache ! — Ah ! tant mieux ! il pourra du moins nous échapper.

Orphise s'éloigna & emmena d'Orval avec elle. Je la trouve bien corrigée, di-

Bvj

soit cette prudente mère ; je suis bien sûre qu'elle ne tiendra point contre la nouvelle épreuve. . . . Je ne réponds pas d'y tenir moi-même, reprit d'Orval. Je crains d'ailleurs d'avoir trop bien joué mon rôle, & qu'il ne soit plus temps de reprendre le premier. Il peut se faire que Céliane piquée rejette encore plus mes vœux aujourd'hui qu'auparavant. Et moi, dit Orphise, je vous réponds du contraire : je connois les femmes beaucoup mieux que les livres. Céliane desire aujourd'hui de vous voir penser & agir comme autrefois. Ah ! s'écria d'Orval, que cela me deviendra facile ! & que le rôle que vous m'avez imposé me pèse & m'embarrasse ! Je pense, ajouta Orphise, que vous pourriez en changer sans courir aucun risque : il convient même d'aider un peu Céliane à démentir le sien.

D'Orval goûtoit fort ce conseil ; il eût voulu pouvoir à l'instant même en faire usage ; mais Céliane s'étoit enfermée dans son appartement, sous prétexte d'avoir besoin de repos. Elle avoit encore plus besoin de réfléchir sur sa position. L'ennui la suivoit par-tout, & elle commençoit à sentir que s'ennuyer à son âge, c'étoit s'avouer tacitement qu'on s'étoit

mépris sur le choix des moyens de ne s'ennuyer pas. On ne décidera point si les expédiens qu'avoient employés Orphise & d'Orval pour opérer en elle ce changement, y contribuèrent autant que son propre cœur. Il est à croire qu'ils ébauchèrent l'ouvrage, & que le cœur fit le reste. Le cœur n'a souvent besoin que d'être mis sur la voie; il saura toujours bien achever sa route.

Céliane dormit peu la nuit suivante, & d'Orval ne fut pas moins agité. La tentative qu'il méditoit alloit décider & de son sort actuel & de son bonheur futur. Il prit un parti qu'on trouvera peut être un peu singulier: ce fut d'écrire sa propre histoire & celle de Céliane sous des noms d'emprunt. Il y peignoit vivement la contrainte qu'il éprouvoit en affectant des goûts qu'il n'avoit pas, & en dissimulant une passion qui ne s'étoit point ralentie. L'ouvrage fini, il alla le communiquer à Orphise, qu'il trouva seule & qui approuva son dessein. Il trembloit. Allez donc, lui dit-elle: je vous réponds du succès; & d'ailleurs, je me tiendrai à portée de vous seconder à propos.

Céliane étoit seule & dans son cabinet quand d'Orval y entra. Elle rougit en l'apercevant, & ferma un livre qu'elle

36) MERCURE DE FRANCE.

lisoit à son arrivée. Ah ! disoit d'Orval en lui-même, c'est sans doute encore de la métaphysique ! ma tentative est vaine ; je ne serai ni lu, ni écouté. Cependant, après quelques discours d'usage, il harda d'offrir à Céliane ce cahier mystérieux. Est-ce encore une dissertation, lui dit-elle d'un air nonchalant & distrait ? De grâce, Monsieur, que ce ne soit ni sur les diamans dissous, ni sur les limaçons décotés.

Daignez la lire, lui dit d'Orval : j'y parle de toute autre chose, & d'une manière beaucoup plus digne de votre attention.

Lisons donc, reprit-elle avec un air de complaisance forcée. A peine en eut-elle parcouru quelques lignes, qu'elle sourit en rougissant un peu ; elle continua cependant, & sa rougeur augmentoit par degrés ; mais son visage restoit serein. Elle acheva cette lecture sans jeter un seul regard sur d'Orval, & ce ne fut que dans ce moment qu'elle s'aperçut qu'il étoit à ses genoux. Vous êtes un perfide, lui dit-elle d'un ton qui ne sentoit point le reproche : vous m'avez joué bien cruellement ! Je n'en eus jamais l'intention, reprit-il : on ne se joue point de ce qu'on aime. Je n'ai voulu que vous distraire d'un

penchant trop sérieux pour votre âge , & vous en inspire un beaucoup plus doux & plus naturel. Voilà mon crime. Est-il bien digne de châtement ?

Levez - vous , lui dit Céliane ; je ne puis , ni ne dois vous souffrir dans cette attitude. Non , répondit d'Orval ; j'y resterai jusqu'à ce que mon sort soit éclairci ; j'y mourrai , si votre décision m'est contraire. — Eh bien ! Fon vous pardonne. — Ah ! ne faites-vous que me pardonner ? — C'est déjà beaucoup : ma mère prononcera sur le reste.

Orphise entra dans ce moment : elle avoit entendu toute cette conversation. Il me semble , dit-elle , qu'il n'est point ici question de philosophie ! Ce n'est pas un grand malheur : on peut être heareux à moins de frais ; & la science n'est pas toujours un moyen sûr de l'être. Allons , mettons , au moins pour quelque temps , tous les livres à l'écart , & commençons par celui-ci , poursuivit-elle en s'emparant de celui que Céliane avoit quitté à l'arrivée de d'Orval. Que vois-je ? .. des contes ! .. Ah ! je vous le laisse , ma chère fille : il est moins dangereux pour vous qu'un livre d'algèbre.

La jeune Philosophe étoit désolée qu'on l'eût surprise lisant des contes , & d'Or-

val en étoit comblé de joie. Ne rougissez point de cette lecture, disoit-il à Céliane: un petit conte est quelquefois plus instructif qu'un gros traité de morale, & est à coup sûr moins ennuyeux.

Va, crois-moi, disoit Orphise à sa fille, lis des contes, & épouse d'Orval: tout cela est dans la Nature. Vois combien nos jours vont être heureux & tranquilles? Nous n'entendrons plus ni disputes, ni déraisonnemens, ni invectives. Nous lirons les bons auteurs, & nous ne rassemblerons plus les mauvais.... Je souscris à tout, dit Céliane en embrassant sa mère; mais sur-tout point de lecture des Trois Siècles.

En peu de jours, d'Orval & Céliane devinrent époux, & ils sont encore aujourd'hui époux heureux. Ce qu'ils savent ne nuit point à ce qu'ils doivent faire. On dit que Céliane répète encore de temps à autre: J'avois grand tort de vouloir n'être que philosophe; la philosophie est un flambeau qu'une femme ne doit point envisager de trop près: il nous éclaire, si une autre main le porte; il nous entête, si nous le portons nous-mêmes.

Par M. de la Dixmerie.

LE VRAI PLAISIR.

*A Madame du Chambon , belle - fille
de l'Auteur.*

EGLÉ , tout âge est fait pour le plaisir ,
 Tout âge aspire à ce présent céleste ;
 Mais une influence funeste
 L'a relégué dans l'avenir.
 En attendant , réduits à son image
 Nous la voyons à travers un miroir ,
 Dont la glace , au goût de chaque âge
 Flatte l'objet , & nourrit notre espoir.
 Un charme si doux l'environne ,
 Qu'elle subjugue tous les cœurs ;
 Et du plaisir empruntant les couleurs ,
 Elle en usurpe la couronne.
 Ebloui de ses faux attraits ,
 Tout âge court après l'idole ,
 Se nourrit d'une ardeur frivole ,
 Et se consume en desirs , en regrets.
 Cher plaisir ! heureuse boussole ,
 Ne paroîtras-tu donc jamais ?
 Hélas ! on dit que la Jeunesse
 T'étrouffe à force de jouir ;
 Que l'âge mûr , en projetant sans cesse ,
 Laisse échapper l'instant de te saisir ;

42. MERCURE DE FRANCE.

Et que par état la vieilleffe

N'a de toi que le souvenir ! . . .

Pourquoi charger ainsi notre foiblesse ?

Et par un propos qui te blesse ,

Pourquoi vouloir encor nous avilir ?

De nos erreurs connoissons mieux la tige :

Faute d'objets qui puissent le remplir ,

Le cœur de l'homme incessamment voltige ,

Et rien encor n'a pu l'assujettir.

Jouet constant de l'inconstant desir ,

C'est avec lui seul qu'il calcule ,

Et dès-lors ardent & crédule ,

Il se tourmente & s'abuse à loisir ;

Mais respirons , & cessons de gémit

Sur la source de ce vertige :

Le Ciel enfin, jaloux de la tarir ,

En vous formant , opéra ce prodige ,

Et dissipa nos maux & le prestige

Par tous les dons qu'il fut vous départir.

Décence , esprit , délicatesse ,

Grâces , talens , vivacité

Firent chez vous société

Avec le goût & la sagesse.

Le sourire de la gaieté

Les embellit & les caresse ;

Et leur accord , d'une durable ivresse :

Nous assure la nouveauté.

Jouissez donc de nos hommages ;

Cueillez-en la première fleur .

Et désormais faites sur tous les âges

Luire l'aurore du bonheur.

De ses rayons déjà mon cœur

Epreuve l'heureuse influence :

Du votre hélas ! l'indifférence

En pourroit seule altérer la douceur &

Aimable Eglé, pour votre gloire

Laissez-le donc s'épanouir :

C'est trop affaiblir sa victoire

Que de n'en pas oser jouir.

Du doux parfum des fleurs qu'il fait éclore

Voyez s'embaumer le zépher ;

Voyez le soleil s'embellir

De l'éclat qu'il donne à l'aurore ,

Et songez à jouir comme eux,

Par le droit isolé de plaire

On devient rarement heureux,

Et l'on a vu plus d'une fois les dieux

Réduits à chercher sur la terre

Les douceurs dont cette chimère

Depuis long temps les privoit dans les cieux,

Jusques dans l'Olympe, ce vuide

Atteste que l'art de charmer

N'est qu'un privilège insipide

Sans le privilège d'aimer.

Ce double charme est le plaisir suprême,

Le vrai bonheur le suit toujours ;

Hâtez-vous donc de le goûter de même,

Vous qui formez nos plus beaux jours.

44 MERCURE DE FRANCE.

Livrez-vous au double avantage
Et d'inspirer & de sentir. . .
Le dernier seul est le lot de mon âge,
Encore est-il pour moi le vrai plaisir,
Eglé, dès qu'il est votre ouvrage.

*Par M. Desmarais du Chambon,
en Limoufin.*

ÉPIÎRE à une Mère sur son Fils.

ADORABLE & tendre Emilie,
Dont l'ame, au dessus des revers,
A vu le monde & ses travers
De l'œil de la philosophie,
Qui, malgré tant d'attraits puissans,
Dédaignés l'heureux don de plaire,
Pour consacrer tes plus beaux ans
Aux titres d'épouse & de mère,
Rappelle-toi cet heureux jour
Où, m'engageant dans la carrière,
Tu me confias sans retour
Ce fruit d'une union si chère,
Cet enfant plus beau que l'Amour.
Qui n'eût admiré ta prudence,
Alors qu'abjurant tous tes droits,
Tu voulus que ma foible voix
Guidât sa timide innocence !

Confondu par tant de rigueur ,
 Ah ! quand ce cher fils tout en larmes
 Réclamoit ses droits sur ton cœur ,
 Quoi ! tu n'as pas rendu les armes
 A ce trop aimable enchanteur
 Qui t'assiégeoit de tous ses charmes ;
 Que ton triomphe est glorieux !
 Poursuis , & , cruelle à toi même ,
 Fuis cet objet si gracieux
 Pour qui ta tendresse est extrême.
 Un seul regard de ce qu'il aime ,
 En me rendant trop odieux ,
 Feroit crouler tout ton système.
 Laisse encor cet esprit fougueux
 S'indigner d'un triste esclavage ;
 Pour prix de tes efforts heureux ,
 Tu vas adorer ton ouvrage :
 Bientôt ce fils capricieux ,
 Cet être frivole & volage ,
 Chargé de trésors précieux
 Te fera voir l'ame d'un sage.
 Du riche insolent & grossier
 Frondant la stupide ignorance ,
 Vois déjà ce génie altier
 Voler , dans son impatience ,
 Par-delà ces globes de feu :
 Frappé de cet espace immense ,
 Vois comme il saisit en silence
 L'Eternel qui met tout en jeu.

S'il contemple cet hémisphère
Du haut des vastes régions ,
Il rit de ce grain de poussière
Où fourmillent les Nations ;
Il rit des grandes passions
De ces petits foudres de guerre ,
Qui, sous les plus glorieux noms,
Sont les vrais fléaux de la Terre.
Déjà ce moderne Caton ,
Censeur inflexible & sévère ,
Cite les grands & le vulgaire
Au tribunal de la Raison.
De l'aimable & naïve enfance
Qui reformera les decrets ?
Mortels , redoutez ses Arrêts ;
Ils sont portés par l'Innocence.
Tandis qu'un siècle corrompu
Rit des leçons de la Sagesse ,
Ton fils connoit la sainte ivresse
Et les élans de la Vertu.
Heureux , si j'ai rempli son ame
De tout l'éclat de sa beauté !
Que ne pouvois-je en traits de flamme
Rendre sa divine clarté !
Souvent victime de l'envie ,
Du sage l'idole chérie ,
La Vertu languit dans les pleurs ;
Mais , au plus fort de ses douleurs ,
Elle dissipe le nuage ,

Du vice éclaire les horreurs ,
 Et ne se venge de sa rage
 Qu'en le forçant au juste hommage
 Qui dément toutes ses fureurs.
 Vertu , Déesse secourable ,
 Toujours ton charme inexpimable
 Rappelle du sein des erreurs
 A cette paix inaltérable
 Dont tu fais goûter les douceurs.
 Mais de quel plus heureux délire
 Tu fais bouleverser mes sens ,
 Quand tu fais chérir ton empire
 Aux plus beaux-jours de ton printemps !
 En vain d'un air d'indifférence
 Tu sembles voir tous les atours ;
 Ah ! sous les traits de la décence
 Vois s'avancer tous les Amours :
 Tel , prêt à répandre des larmes ,
 Craint d'offenser ce noble orgueil
 Qui dévore en secret les charmes
 Qu'il découvre du coin de l'œil.
 Oui, cette troupe enchanteresse
 Aime ton air de gravité ;
 Tu fais embellir la Sagesse
 Des grâces de la Volupté.
 Ainsi , dans l'ardeur qui l'enflamme ,
 Détestant l'odieuse trame
 Du Vice qu'il voit confondu ,
 Ton fils sent naître dans son ame

48 MERCURE DE FRANCE.

Tous les transports de la Vertu.
Lorsque ma main foible & tremblante
Traçoit son image touchante,
Qu'il dut adorer tant d'attraits !
Pour rendre un si saint caractère,
De la plus adorable mère
J'avois emprunté tous les traits.

Par M. L. E.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

Imitation d'un Apologue oriental.

UN Visir altéré de sang & de carnage,
Sous un arbre, en plein jour, doucement som-
meilloit
A l'ombre d'un épais feuillage ;
Certain Sage le reconnoît : .. ●
Dieux ! dit-il , comme il dort ! Se peut-il que le
traître,
Sans crainte , sans remords , dans ce réduit cham-
pêtre ,
Goûte paisiblement les douceurs du repos ?
Ami , dit un Molak entendant ce propos ,
Au bonheur des mortels ces instans sont utiles ;
Apprends que les dieux bienfaisans

Accordea

Accordent quelquefois le sommeil aux méchans,
Afin que les bons soient tranquilles.

Par M. Houllier de St Remi.

*ÉPITHALAME sur le Mariage de M.
Thieffon, Receveur du grenier à sel de
la Ferté-Milon, & de Mlle. Seguin,
fille de M. Seguin, Ingénieur & Géo-
graphe du Roi.*

S O N N E T.

TROUVEZ des Immortels, descendez sur la terre :
Hâtez-vous d'augmenter l'éclat de ce beau jour.
Il est une couple heureux, que l'Hymen & l'Amour
Embrafent pour jamais des beaux feux de Cythère.
Si l'époux est doué d'un heureux caractère,
S'il est chéri de tous, son épouse à son tour,
Offre à nos yeux Minerve, & Vénus, & sa cour,
Née avec les vertus & les charmes pour plaire.
Soyez toujours heureux ; que vos tendres ébats
Ecartent loin de vous tous soucis, tous débats.
Goûtez bien les douceurs d'une pure tendresse ;
Une flamme féconde, en comblant tous vos vœux,
Immortalifera vos noms chez nos neveux :
N'en jouïffez jamais qu'en amant & maîtresse.

C

E N V O I.

O fortunés époux ! vous ravissez mon ame ,
 En voyant les vertus qu'un vif amour enflamme ,
 Aux pieds des saints Autels , qui se donnent la
 main.

Que je serois payé de mon épithalame,
 Si , jouissant tous deux du plus brillant destin ;
 Vous n'oubliez jamais cette belle sentence ,
 Qui des ardens transports forme la différence :

«L'Amour n'a de l'attrait que dans la nouveauté ;
 «Le dégoût suit souvent les faveurs qu'il dispense.
 «Les amans sont sujets à la légèreté ;
 «Au lieu que deux Epoux , pour prix de leur
 «constance ,
 «Trouvent mille douceurs dans leur fidélité.
 Aussi , d'un chaste hymen telle est la récompense ;
 «Du sein de ses devoirs renaît la volupté ».

Par M. Alléon des Gouffes.

Sur le Règne de LOUIS XVI.

S O N N E T.

QUELLE brillante aurore a dissipé l'orage
 Qui portoit dans nos cœurs le deuil & la terreur !
 Jour mille fois heureux ! un ciel pur , sans nuage ;
 Promet à nos desirs un règne de douceur.

Louis vient de parler , & son divin langage
 A fait dans un instant cesser notre malheur ;
 Il agit comme un père ; il pense comme un sage ;
 Il veut de tout son peuple assurer le bonheur.

Déjà de tous côtés circule l'abondance ;
 Du Monarque nouveau tout ressent la présence ;
 Le siècle d'or renaît sous un nouveau Titus.

Sur le trône avec lui monte la Bienfaisance ,
 Et des Rois qui jadis ont illustré la France ,
 Il possède à vingt ans les plus belles vertus.

Par M. l'Abbé de Br....

*VERS au sujet des écrits qui paroissent
 sur le nouveau Règne.*

CHAQUE jour de nouveaux écrits
 Annoncent de la France entière
 Et les heureux destins & les vœux réunis.
 Ils attachent le cœur ; à tout on les préfère.
 Le père les montre à son fils ,
 Et la fille les lit sous les yeux de sa mère.
 Ce n'est pas qu'ils soient tous de Dorat , de Vol-
 taire ;
 Mais ils parlent tous de Louis.
 Ils traçent ses vertus, sa bienfaisance extrême ;

C ij

32 MERCURE DE FRANCE.

Et le portrait d'un Roi qu'on aime ,
Ne fût-il qu'une esquisse , est un tableau de prix.

*Par M. d'Origny , Conseiller en
la Cour des Monnoies.*

*LA RIVIÈRE & LE RUISSEAU ,
Allégorie à Madame la Batonne de
Princen.*

Jadis étoit une rivière
Qui, dans ses eaux, nourrissoit maint poisson ;
Et le long de son cours majestueuse & fière ,
En arrosant les champs , les couvroit de moisson ;
Son rivage charmant , durant l'année entière ,
Se trouvoit couronné de fleurs & de gazon ;
Elle avoit enfin tout ce qui donne un grand nom.
Dans certain lieu , tout près de son passage ,
Inconnu , sans éclat , existoit un Ruisseau
 Qui n'avoit pour tout avantage
 Qu'un fort modique filet d'eau ,
Dont le gazouillement se mêloit au ramage
 De divers amoureux oiseaux
Qui , dans les seuls beaux jours , de cet endroit
 sauvage
 Venoient réveiller les Echos.
L'humble Ruisseau , si l'on en croit l'histoire ,

Enfin piqué de l'amour de la gloire,
 A la Rivière, un jour, tint ce touchant propos :
 «Quoi ! lorsque dispensant, de contrée en contrée,
 »Mille bienfaits avec vos eaux,
 »Vous vous trouvez par-tout bénie & révérée,
 »Faut-il, hélas ! que mon onde ignorée
 »Se perde ici sans nom parmi de vils Roscaux ?
 »Ah ! de grâce. . . . » A ces mots cette reine de
 l'onde

Voulant se signaler par un bienfait nouveau,
 D'une portion de son onde
 Elle enrichit l'obscur Ruisseau,
 Et le rendit enfin célèbre dans le monde.
 Mais que de ce bienfait il fut reconnoissant !
 Dans la course dès-lors fameuse,
 Il change, exalte incessamment
 Sa bienfaitrice généreuse
 Dont les faveurs l'avoient arraché du néant.
 Eh ! quel seroit l'ingrat qui n'en eût fait autant ?
 Vous qui fertilisez le monde littéraire
 Par de si louables travaux,
 Princen, vous êtes la Rivière
 Que tracent ici mes pinceaux,
 Et tous devineront le nom de
 Par le plus chétif des Ruisseaux.

*Par M. ***.*

*VERS à Mde la Baronne de Princen
qui, par modestie, n'avoit voulu mettre
au jour une épître dont l'auteur lui
avoit fait hommage.*

PRINCEN, quand j'ai chanté cet heureux as-
semblage

Des talens dont le Ciel se plut à vous doter,
Eh ! pourquoi voulez-vous rejeter mon hom-
mage ?

Qui peut s'en croire indigne a su le mériter.

Quand au vice caché sous un masque hypocrite
Mille autres baslement vont offrir leur encens ;
Ne pourrai je honorer en vous le vrai mérite
Par le mince tribut de mes foibles accens ?

Par le même.

L'EXPLICATION du mot de la première
énigme du Mercure du volume du mois
d'Août 1774, est la *Perruque* ; celui de
la seconde est la *Musique* ; celui de la
troisième est *Filet*. Le mot du premier
logogryphe est *Récapitulation*, où se
trouvent *Lien, Troie, Luçon, Rouen,*

SEPTEMBRE. 1774. 55

*Vire, Laon, Pont, Ré (citadelle), Caën
Ipre, Nieuport, Platon, aulne, lire, vio-
le, lut, la, ut, ré, Turc, joie, Attalie,
œil, poil, rôti, l'or, ail, Platon, Caron,
pluie, air, Ciel, Caton, corne, cor (instru-
ment), Capitaine, port, cor (aux pieds),
cure, lie, titulaire, rut, cri, nuit, lot (de
loterie) voleur, plaire, Cap (le vin du
Cap) io, prune, poire, jacinthe, tulipe, la,
le, ce, ton, te, pole, port, pin, olivier,
plainte, trou, lion, léopard, loup, âne,
taupe, rat, puce, mite, paon, pivert, oie,
pie, linot, rale & roitelet, peur, Calvin,
Paul, Luc, Léon, Vincent, Clotaire,
Eloi, Julien, Paulin, Rhône, Nil, Loire,
lîpe, rituel, ton, plie, raie, laiçt, prône,
épi, Roi, rival, noyé, pain, pont, cau-
sion, nôtre, ire, conte, lien, Pair, Pai-
rie, olive, point (punctum), pilote, No-
taire, rôle, talon, tout, rien.*

É N I G M E.

J suis l'air où la simple Nature
Est immolée à l'imposture
D'un art fait pour la Volupté.
Je suis un trône où la Frivolité,
Les Caprices, l'Humeur, soutiens de son empire,

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Ont fait monter la Beauté.
La fraîche amante de Zéphire
Apporte pour tribut, à ce trône enchanté,
Le Muguet, l'Œillet & la Rose.
Les Gnomes, gardiens des mines du Potose,
Y déposent en foule, aux pieds de nos *Iris*,
Le diamant, l'opale & le rubis.
Sur ce trône élevé pour la coquetterie,
Le chantre harmonieux des oiseaux de Zelmis
A placé la Philosophie,
La folâtre Erato, Hébé, Flore & Palès
Sous les traits ravissans de Sapho B...

Par M. L. A. M. de C...

A U T R • E.

LECTEUR, soit en paix, soit en guerre,
Avec moi vous iriez aux deux bouts de la terre ;
Ne vous y trompez pas, me perdre est un mal-
heur.

Toujours nécessaire au commerce,
S'il arrive qu'on me traverse,
Rarement trouve-t-on meilleur ;
Au contraire, souvent la peine en est plus grande ;
Je surpasse les monts & je touche la mer ;
Mon éclat quelquefois embarrasse en hiver :
Alors, qui me tient me demande.

Par M. Hubert.

A U T R E.

IL n'est point d'homme ni de femme
 Qui rendent l'ame sans mourir ;
 J'ai pourtant rendu corps & ame ,
 Et j'espère bien en guérir.

Par la même.

LOGOGRYPHE.

Sur une toile que j'anime
 Je brille d'un vif coloris ,
 Et souvent les traits que j'exprime ,
 Je les déguise & je les embellis.
 Je pourrois être plus fidèle ;
 Mais s'il n'étoit un peu flatté ,
 L'amour-propre de mon modèle
 Peut-être m'en voudroit de ma sincérité.
 Après les longs dangers d'une route peu sûre ;
 Ma tête aux matelots est un objet riant ;
 Et par un sort tout différent ,
 De ma queue on craint la blessure.
 En voilà bien assez pour me faire connoître ;
 Encore un trait pourtant : veux-tu me voir ?

C v

58 **MERCURE DE FRANCE.**

Lecteur, approche d'un miroir...

Regarde... Je viens de paroître.

Par Mlle Parent, de Melun.

A U T R E.

JE passe à la postérité,
Ou bien je suis un poids, une valeur, un compte;
Mais ma tête de moins, sans pudeur & sans honte,
Je dégrade l'humanité.

*Par M. de Bouffanelle, brigadier
des armées du Roi.*

A U T R E.

COMPOSÉ de deux élémens,
Je exprime un arbre à triste chevelure:
En me prenant d'un autre sens,
Je suis un mot de mépris & d'injure.



CHANSON.

Tendrement.



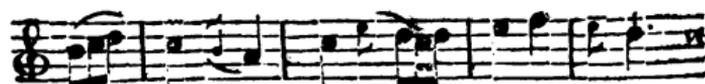
DE-PUIS long-tems votre ab-



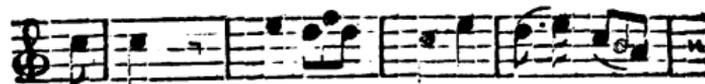
sen-ce Me fait languir nuit &



jour; Mais vo-tre ai-ma-ble



pré-fen-ce Ré-com-pense mon



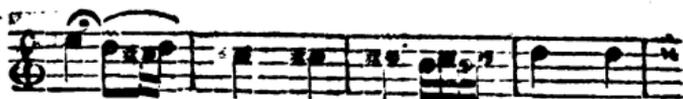
amour: Si ma peine fut ex-



trême, C'est un fonge en ce mo-

* Paroles de Musique de M. Tessier,
amateur.

6a MERCURE DE FRANCE.



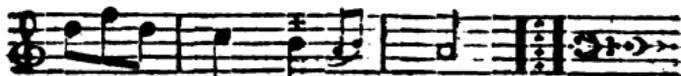
ment ; Quand on revoit ce qu'on



ai- me, Le plai- fir est



plus char- mant, Le plai- fir



est plus char- mant.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres à Eugénie, sur les Spectacles; vol. in-8°. de 186 pag. A Paris, chez Valade, libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis les Mathurins.

Ce n'est point à une Eugénie imaginaire que ces Lettres sur les Spectacles ou plutôt sur le jeu des acteurs sont adressées; c'est à une charmante réalité, comme s'exprime l'auteur; c'est à une actrice du théâtre de Bruxelles, dont le talent est très éclairé: « Vous m'enverrez peut-être un traité sur la guerre, lui dit l'amateur distingué qui lui écrit. Mais ne croyez pas que ce soit la même proportion gardée. Il paroît singulier que je m'avise de parler du théâtre. Mais le monde est une comédie :

Là sur la scène, en habits différens,
Brillens Prélats, Ministres, Conquérens. . .

«dit Rousseau. Nous sommes souvent plus comédiens que ceux qui se montrent à nous depuis six heures jusqu'à neuf. Nous le sommes toute la journée;

62 MERCURE DE FRANCE.

» & en vérité, quand on a un peu couru les
» cours & les armées, on peut se flatter de
» réussir sans corset de baleine & sans ori-
» peau. Nous jouons les Rois tous les
» jours : nous jouons les amoureux, nous
» jouons les maris, les honnêtes gens, &
» c'est souvent de ce rôle que nous nous
» acquittons le plus mal. »

Quoique l'homme de goût qui a dicté ces lettres annonce qu'il n'y mettra aucune sorte de distribution, on voit cependant qu'il suit celle que lui indiquent les différens rôles dont il veut nous entretenir, & il commence par les Soubrettes. C'est le rôle auquel notre amateur paroît s'intéresser le plus. « On demande que
» les Soubrettes soient vives & espiègles.
» Mais si une Soubrette étoit un prodige
» de jeu, de physionomie, de gaieté, d'en-
» jouement, de fingerie ; si aux plus beaux
» yeux du monde, elle ajoutoit la taille la
» plus agréable ; si cette même Soubrette
» qui dit si plaisamment des drôleries au
» Tartuffe & au Philosophe marié ; qui y
» entend finesse, qui en met dans les piè-
» ces de Regnard, se montre à nous dans
» *Martine* avec cet air neuf & naïf si plai-
» sant, parce qu'elle ne veut pas l'avoir, ne
» seroit-on pas enchanté ? Ce qu'on ne

»peut exiger, mais ce qui ajoute encore
 »au mérite d'un pareil sujet, c'est qu'il
 »remplisse avec autant de vérité, de no-
 »blesse, d'intérêt sans tragique, de rendre
 »sans faveur, de gentillesse sans trop de
 »gaieté, le rôle de Lisette dans le *Glo-*
rieux. Je crois avoir entendu dire que
 »c'est le plus difficile du Théâtre Fran-
 »çais; cela est presque vrai. Les travest-
 »tissemens devoient presque toujours
 »appartenir aux Soubrettes. Comme leur
 »rôle exige plus de feu & de hardiesse que
 »les autres, elles doivent avoir un air dé-
 »libéré qui peut très bien les servir pour
 »cela. Il ne peut venir que de beaucoup
 »d'aisance sur le théâtre, Mais quand on
 »y est comme chez soi & qu'on est faite
 »à peindre, il y a à parier qu'un aussi joli
 »petit homme réussira à merveille. Qu'il
 »est heureux d'avoir cette assurance sur la
 »scène! Que cette assurance plaît, lors-
 »qu'on voit qu'elle n'est fondée exacte-
 »ment que sur le desir de plaire, & qu'elle
 »est éloignée de l'effronterie que les plus
 »gauches prennent pour s'étourdir appa-
 »remment sur leur gaucherie! Ce sont
 »souvent les plus semillantes; elles sont
 »toujours en l'air. Elles jouent toujours.
 »Elles font des niches, elles sont d'une

64 MERCURE DE FRANCE.

»gaieté à attrister tout le monde. Elles
»entendent malice à tout. N'en déplaise
»aux maîtres de l'art, les grâces ne se don-
»nent point.»

Après les rôles de Soubrettes il est naturel de parler de ceux qui peuvent y avoir rapport ; & parmi ces rôles, on en peut distinguer d'absolument factices, tels que les Crispins, les Cliftorels, &c. & d'autres qui doivent être l'imitation chargée de ceux qu'on rencontre dans le monde. De ce nombre sont les rôles à livrée, où l'on peut observer différentes nuances. Le Valet du *Glorieux*, par exemple, doit être joué différemment de celui de *Pasquin* dans le *Dissipateur*. Notre amoureux revient encore ici aux Soubrettes. •Elles sont charmantes quand elles ont un
»petit air moqueur, & qu'elles savent
»contrefaire. De même aussi il n'est pas
»mal-à-propos que les comiques soient
»un peu singes. On veut que Pasquin
»contrefasse Moncade ; moi je veux que
»l'acteur & l'actrice contrefassent l'autre.
»Le meilleur aura quelque défaut natu-
»rel, quelque habitude qu'on peut rele-
»ver très-plaisamment. Le Valet n'a qu'à
»se charger des tics de l'amoureux qu'il
»sert. Cela ne lui plaira peut-être pas,

»mais tant pis pour lui. On est là pour le
 »plus grand nombre; & le Public s'ap-
 »plaudit d'une petite méchanceté qu'on
 »lui communique & qu'il croit avoir
 »faite.»

Les différences qui caractérisent les rôles de Valets, de Crispins, de Jodellets, sont ici désignés. « Les Arlequins demandent plus de souplesse que tout cela; toute la légèreté possible, la plus grande naïveté, une voix un peu factice, un rire de commande. Il y a beaucoup d'art pour eux à savoir pleurer comme il faut. Cela vise à une sorte de mugissement qui, répété de temps en temps au milieu des sanglots, fait toujours rire, puisqu'on diroit qu'il a le cœur bien serré, & tout d'un coup on l'entend hurler de toutes ses forces. Il doit savoir contrefaire avec la voix le verroux de la maison de l'*Enbarras des Richesses*. Il doit savoir se casser le nez contre la coulisse, cracher au nez de ses amis de temps en temps, toucher sa maîtresse de sa batte, sautiller, se tourner, se frotter contre elle, en rire par éclats courts, mais bien percans. Il doit savoir donner promptement des coups de bâton, après avoir bien aiguisé sa lame, & avoir marché dessus

66 MERCURE DE FRANCE.

» pour la redresser. Il doit courir la tête
 » un peu basse , une main sous l'épaule ou
 » au front , comme s'il réfléchissoit. Il
 » doit bien savoir frapper le pied contre
 » terre , jeter son chapeau quand on l'im-
 » patiente. Il a la façon de se moucher, &
 » son jeu de fauteuil comme dans *Arle-*
 » *quin Hulla* , qui est de règle ; sans ou-
 » blier de mettre son chapeau au bout de
 » la batte , pour le jeter au nez du maître
 » de sa chère Violette. Arlequin est un
 » enfant , & c'est le meilleur enfant du
 » monde ; il a bon cœur , il est sensible
 » aux premières impressions de joie & de
 » tristesse. Il est toujours bien gourmand.
 » Arlequin est charmant. » Il y a une au-
 » tre espèce d'Arlequins que les Italiens
 appellent *Balourds*. Mais ils sont du res-
 sort de leur théâtre , ainsi que les *Meze-*
tins & les *Scaramouches*. Le caractère de
 celui qui vient d'être tracé paroît copié
 d'après le jeu naïf & enjoué du sieur *Car-*
lin , arlequin charmant & inimitable de
 la Comédie Italienne de Paris.

Les Marquis ridicules sont aussi du res-
 sort de la Comédie. Il seroit difficile de
 donner des préceptes aux acteurs chargés
 de ces rôles. Ils n'en doivent prendre que
 de la Nature, mais de la nature la plus exa-

gérée. L'auteur leur conseille de se livrer à leur bonne humeur, de se donner beaucoup d'airs. Point de ces airs à la mode qui caractérisent les gens de condition. Comme ce sont presque toujours des laquais revêtus, tels que *Mascarille des Précieuses*, & l'*Epine du Joueur*, ils doivent tâcher de contrefaire leurs maîtres, outre ce qu'il leur ont vu faire, être extrêmement fiers, extrêmement polis, extrêmement entreprenans.

Les Payfans, les Niais, les Pères brusques & grimes, les Médecins, les Financiers, les Gens de chicane, les rôles à-manteau, les Baragouineurs, les Femmes à caractère & autres rôles comiques se présentent successivement sous la plume de notre amateur qui les peint d'après une connoissance très-éclairée du jeu scénique & donne aux acteurs chargés de ces différens rôles des conseils guidés par un tact fin & délicat.

Notre amateur paroît persuadé que l'on trouvera plutôt d'excellens tragédiens que d'excellens acteurs comiques, par la même raison qu'il est plus aisé de réussir à faire une bonne tragédie qu'une bonne comédie. Ce n'est pas cependant qu'il ne reconnoisse, avec tous les gens de goût,

68 MERCURE DE FRANCE.

les talens éminens de nos acteurs tragi-
 ques. « Pour le touchant , l'intéressant ,
 » le séduisant , qu'on imite Mlle Gauvain :
 » quoi qu'on en dise , ne lui doit on pas
 » *Zaire & Lucinde* ? Peut on oublier ces
 » deux obligations qu'on lui a ? Pour le
 » beau , le noble , le hardi , le majes-
 » tueux & sur-tout le vrai , qu'on imite
 » Mlle Clairon. Mais cela n'est presque
 » pas possible. Pour le grand , le furieux ,
 » je ne dis plus le hardi , je dis le témé-
 » raire , l'étonnant , les passages d'un sen-
 » timent à l'autre , les coups de théâtre
 » où l'auteur même n'en a pas voulu , que
 » dis je ? les coups de foudre , les éclats de
 » voix , les pauses , les nuances , les re-
 » tenues , qu'on imite Mlle Dumefnil.
 » Mais le pourra-t-on ? Ces deux actrices
 » qu'un organe bien différent l'un de l'au-
 » tre sert admirablement , ont des silences
 » plus éloquens que les plus beaux vers
 » des pièces qu'elles jouent. C'est par-là ,
 » c'est par une inflexion de voix , par façon
 » de reprendre sa respiration , par ce je ne
 » sais quoi qu'on ne peut expliquer , qu'el-
 » les ravissent. Mais quelle difficulté de
 » les suivre dans leur marche ! Un rien de
 » plus ou de moins suffiroit pour gâter le
 » jeu le plus sublime. Cette Dumefnil sur-

» tout qui est loué comme une ode de
 » Pindare, plus haute que les nues, ressem-
 » ble à Corneille. Plus elle est élevée, plus
 » je crains sa chute. On lui entend réciter
 » tout d'un coup vingt vers, avec une vo-
 » lubilité de langue qui, chez toute autre,
 » apprêteroit à rire. J'oserai le dire; j'en ai
 » été tenté moi-même, lorsque je n'y
 » étois pas fait. Mais le secret de son art
 » est d'entremêler tout cela de traits lumi-
 » neux, qui n'en brillent que plus, sans
 » éclipser pourtant les beautés ténébreuses,
 » que la force de sa situation lui a arrachées
 » d'un ton inconnu jusqu'alors à la tragé-
 » die. C'est par là qu'elle m'étonne encore
 » tous les jours, sur-tout dans *Méropé* &
 » dans *Hermione*. Son persifflage vis-à-vis
 » d'Oreste, ne tient qu'à un fil pour lui
 » donner l'air d'une mauvaise plaisanterie,
 » mais elle fait s'en garantir.

» Mlle Clairon est la première qui ait
 » tri dans la tragédie; &, n'en déplaise à
 » tout plein de gens & à cette Lecouvreur
 » tant chantée, je la décide au-dessus
 » d'elle & de tout ce qui a paru. Garrick,
 » ce fameux acteur Anglois, le soutien
 » de Shakespear, l'a jugé ainsi. Que j'ai-
 » me une jeune actrice, celle que j'ai vu
 » la suivre de plus près, qui toute pleine

70 MERCURE DE FRANCE.

»de son rôle , pénétrée de son caractère ,
»fâchée de ce qu'on ne commençoit pas ,
»disoit , il y a quelque temps : *levez donc*
»*la toile* , exactement du ton qu'elle al-
»loit jouer Caliste. N'est ce point là la
»marque du vrai talent ? »

Notre amateur donne aussi de justes louanges aux acteurs tragiques , & se permet plusieurs observations générales & critiques. Il exhorte les comédiens à se regarder comme les instituteurs de la bonne prononciation , & conseille aux troupes de Province de s'abonner pour avoir un député à celle de Paris , qui les instruisse exactement des irrégularités de la prononciation. Il se plaint dans un autre endroit de ses lettres , de ce que la bienfaisance n'est pas toujours observée sur le théâtre , & de ce qu'on n'y conserve pas la décence avec les femmes. « On ne fait pas »leur parler , ajoute t-il. J'y ai vu man- »quer , même à Paris ; on s'approche trop , »on les touche en parlant , on prend les »mains ; ou quand on les tient , on les »garde trop long temps ; & dans les tu- »toiemens qui se trouvent dans quelques »pièces qui peuvent être bonnes , quoi- »qu'avec un mauvais ton , il y a moyen »de l'adoucir & de le rendre meilleure »compagnie. »

SEPTEMBRE. 1774. 71

Toutes ces réflexions, écrites dans le style libre & léger de la conversation, ont droit de plaire aux amateurs du spectacle & à tous les gens de goût.

Mémoire sur les moyens de reconnoître les contre-coups dans le corps humain, & d'en prévenir les suites; par M. Duvergé, docteur en médecine, ancien médecin-inspecteur des hôpitaux militaires de la Généralité de Tours, de l'Académie des sciences & belles-lettres d'Angers.

. . . *Rerum cognoscere causas.*

Perf. Sat. 3.

Seconde édition; vol. in-12. de 199 pages. Prix, 1 liv. 16 sols. A Tours, chez Fr. Vauquier-Lambert; & à Paris, chez Musier fils, quai des Augustins.

La théorie de l'auteur est appuyée sur des faits choisis & intéressans qui justifient l'accueil fait à la première édition de son mémoire publié en 1771. On se rappellera ici que ce mémoire est divisé en trois parties. L'auteur parle dans la première des contre-coups de la tête; dans la seconde, de ceux de la poitrine & du bas-ventre, & dans la troisième, de ceux des extrémités,

Éléments des Forces centrales, ou Observations sur les loix que suivent les corps mûs autour de leur centre de pesanteur ; suivies d'un jugement de l'Académie royale des sciences sur plusieurs de ces observations, & d'un examen critique de ce même jugement ; à quoi on a joint un théorème général & fondamental sur la mesure des surfaces & des solides, & quelques observations sur la nature des courbes quarrables & rectifiables ; par M. le Chevalier de Forbin ; vol. *in-fol.* A Paris, chez la V^e. Desaint, libraire, rue du Foin-St-Jacques.

Les vrais principes des forces centrales ou des loix que suivent les corps mûs autour de leur centre de pesanteur, sont développés dans cet ouvrage méthodiquement & par les voies les plus simples & le plus à la portée du commun des géomètres. Mais ce qui réveillera sans doute l'attention des physiciens géomètres, c'est la contestation que s'est élevée entre les Commissaires de l'Académie royale des sciences & l'Auteur, au sujet des quatre propositions qu'il a soumises au jugement de cette même Académie.

Dictionnaire

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques, Grecs & Latins tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités; dédié à Mgr le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier, professeur au collège de Châlons sur-Marne, & secrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville. Tomes XVI^e. & XVII^e. in-8°. A Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Française.

Ces deux nouveaux volumes nous conduisent jusqu'à la fin de la lettre *F*. L'auteur, en distribuant dans les articles de son dictionnaire différentes instructions sur la géographie ancienne, l'histoire, la fable & les antiquités, rend ces instructions plus familières, & procure à son lecteur la commodité de se les rappeler au besoin & sans exiger de sa part d'autres recherches que celles qu'exige l'ordre alphabétique. Les articles concernant les philosophes anciens ne sont pas les moins intéressans de ce dictionnaire. Ces deux préceptes *Sustine & abstine*, souffrez les maux patiemment & modérez-vous dans vos plaisirs, faisoient la base de la philosophie d'Épictète. Et quel philosophe mit plus en pratique le premier de ces pré-

D

ceptes. Pendant qu'il étoit encore esclave d'Epaphrodite, un des gardes de l'Empereur Néron, il prit un jour fantaisie à cet homme barbare de tordre la jambe de son esclave. Epictète s'apercevant qu'il y prenoit plaisir & qu'il recommençoit avec plus de force, lui dit en souriant & sans s'émouvoir : « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. » En effet, cela étant arrivé, il ne lui répondit autre chose sinon : « Eh bien ! ne vous avois je pas dît que vous me rompiez la jambe ? » Celse, qui a écrit contre la Religion Chrétienne, ayant opposé ce trait de modération aux Chrétiens, en disant : « Votre Christ a-t-il rien fait de plus beau à sa mort ? » *Oui*, dit St Augustin ; *il s'est tu.*

Epictète comparoit la fortune à une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets. Il ne dépend pas de nous, disoit-il, d'être riches, mais il dépend de nous d'être heureux. C'est l'ambition, ce sont nos insatiables desirs qui nous rendent réellement misérables.

Ce philosophe a enseigné l'immortalité de l'ame & s'est déclaré ouvertement contre le suicide que les Stoïciens croyoient permis. On a rapporté ici la prière que ce réformateur du Stoïcisme

souhaitoit faire en mourant. Cette prière est tirée d'Arrien. « Seigneur, ai je violé vos commandemens? Ai-je abusé des présens que vous m'avez faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux, mes opinions? Me suis-je jamais plaint de vous? Ai-je accusé votre providence? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu; & je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu; & je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous jamais vu triste de mon état? M'avez-vous surpris dans l'abattement & dans le murmure? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signal de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique: j'en sors, & je vous rends de très-humbles actions de grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à mes yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet Univers. » Cette prière caractérise un Stoïcien fier de sa prétendue vertu; & cet orgueil est bien opposé à la modestie évangélique.

L'auteur du dictionnaire n'a pas négligé de rassembler, à l'article *Francs*, les connoissances qui peuvent nous intéresser le plus sur l'origine, les mœurs & les usages de cette Nation célèbre dans l'antiquité.

L'article *Fard* nous fait voir que l'amour de la beauté a fait imaginer de temps immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat, à en perpétuer la durée, ou à en rétablir les brèches; & les femmes chez qui le goût de plaire est très-étendu, ont cru trouver ces moyens dans les *fardemens*, si on peut se servir de ce vieux terme collectif, plus énergique que celui de fard. Tout cet article, qui est assez étendu, est emprunté du dictionnaire encyclopédique, & ce n'est pas le seul.

Essai philosophique sur le Corps humain, pour servir de suite à la philosophie de la Nature:

Nunquam aliud Natura, aliud sapientia dicit.

JUVENAL, Satire XIV.

3 vol. in-12. Prix, 9 liv. reliés. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais,

L'auteur, suivant sa méthode ordinaire, fait usage des faits rapportés par les voyageurs & des observatoins des naturalistes & des philosophes, pour éclaircir ou appuyer ses recherches philosophiques sur le corps humain. Il nous instruit d'abord des différens systêmes des philosophes sur l'origine des corps animés, & termine ce tableau des erreurs humaines sur la génération par une histoire orientale ou la rêverie philosophique d'un défenseur de l'*Epigénèse*; c'est le nom que l'on donne ici au systême de ceux qui admettent une génération équivoque, & ne croient pas le concours du père & de la mère essentiel à la formation du fœtus. Plusieurs naturalistes ont adopté l'idée de l'*Epigénèse*. Au reste, cette idée se concilie très-bien avec le dogme sacré de la Providence; & si c'est une erreur, ce n'est qu'une erreur de physique qui n'intéresse en rien ni les mœurs, ni les loix, ni la religion.

Des remarques générales sur le corps humain commencent le second volume de cet Essai philosophique. Ces remarques nous font voir que, malgré les déclamations de quelques sombres misanthropes, l'homme doit être placé à la tête

78 MERCURE DE FRANCE.

de l'échelle animale, & que son corps suffiroit pour lui assurer cette supériorité. La Mettrie, qui nia audacieusement tout ce qu'il n'entendit pas, & qui entendit très-peu de choses dans les mystères de la Nature, croyoit les animaux bien supérieurs à l'homme dans l'usage de leurs facultés. « L'origine de l'erreur de ce célèbre Athée vient, comme l'observe l'auteur de cet Essai, de ce qu'il n'a pas assez distingué l'homme naturel de cet homme que nos usages ont civilisé, amolli & dépravé; c'est le Sauvage robuste qui devoit lui servir d'objet de comparaison, & non ce Parisien perit & froid, qui se glorifie de ses sens factices & de son entendement mutilé; pour qui la Nature est un être métaphysique, & que le plaisir a tué avant qu'il ait eu le loisir de le connoître. » L'homme sauvage est, relativement à sa taille, plus léger que les quadrupèdes: le Jésuite du Halde a vu les Montagnards de l'Île Formose défier les chevaux les plus rapides & prendre le gibier à la course; ce fait n'a pas encore été nié par les philosophes. L'homme sauvage est le plus adroit des animaux; il y a des Hottentots qui à cent pas touchent d'un coup de pierre un but qui n'a

que trois lignes de diamètre : les anciens habitans des Antilles perçoient de leurs flèches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage ; & il ne manque à l'homme de la Nature que d'avoir les besoins de l'homme en société, pour être en tout genre plus adroit que lui. « L'homme sauvage » est aussi, relativement au volume de son » corps, le plus fort des animaux. Les » auteurs qui ont parlé du genre humain » dans les temps qui avoisoient son ber- » ceau, nous entretiennent sans cesse des » prodiges de sa vigueur : les législateurs, » par leurs institutions, l'énergèrent en- » suite ; mais ce ne fut que par des degrés » insensibles. Voyez encore dans Homère » quels hommes c'étoient que les Thésée, » les Achille & les Hercule ; descendez au » siècle merveilleux de la Chevalerie, & » lisez les exploits de Bayard, des Du- » guesclin & des Couci : vous vous croi- » rez transporté dans une autre planète ; » & si vous n'êtes pas un peu philosophe, » vous mettrez l'histoire de nos Paladins » avec les contes des Centaures & des » Hyppogrifhes. » On voit encore, de temps en temps, parmi ces sauvages qui n'ont pas adopté nos loix pusillanimes & nos mœurs efféminées, des traits de vi-

80 MERCURE DE FRANCE.

gueur physique supérieurs à ceux qu'on raconte des Hercule & des du Guesclin. En 1746, un Indien de Buenos - Aires, dans un spectacle public, attaqua, armé d'une seule corde, un taureau furieux; le terrassa, le brida, le monta; & sur ce nouveau coursier combattit deux autres taureaux, également furieux, & les mit à mort au premier signal qui lui fut donné. L'auteur prend aussi parmi nous des exemples de cette adresse ou de cette force extraordinaire. On raconte mille traits de la vigueur du Maréchal de Saxe. Un des plus étonnans est celui qui est ici cité & peu connu: il prenoit une corde pour point d'appui, enlevait entre ses jambes un cheval d'escadron, & le tenoit suspendu jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé. Plusieurs autres faits rapportés dans le cours de cet ouvrage nous prouvent suffisamment que si l'homme désarmé le cède en force aux animaux de sa taille, il ne doit l'attribuer qu'à son éducation énervee, & non à une erreur de la Nature.

Les autres avantages de l'homme physique sur les êtres sensibles, sa beauté surtout, sont ici développés. Mais où est dans la Nature le dessin prototype de la beauté humaine? Cette question sera sur-

SEPTEMBRE. 1774. 81.

tout difficile à résoudre, si l'on consulte les idées particulières que chaque Nation a de la beauté. Il suffit même de lire les relations des voyageurs pour se persuader que la beauté qui résulte du mélange heureux des couleurs & celle que fait naître la proportion des formes, ne sont pas reconnues universellement; le Samoïede, avec son visage large & plat, son nez écrasé, ses jambes courtes & sa taille de quatre pieds, a des prétentions, ainsi que le Persan, à la beauté. Un Roi Africain périra avant de se laisser enlever une Nègresse de son sérail. Les Nations s'accordent plus généralement sur la beauté qui dépend de l'expression & des grâces. L'expression est l'ame même répandue sur toute la personne; elle diminue la difformité d'une Laponne, & multiplie les appas d'une Géorgienne. Chez presque tous les hommes, l'ame brille dans les regards. Chez ceux qui sont heureusement organisés, elle se manifeste dans toute la personne. L'auteur remarque en général « que ce sont les passions douces qui ren- » dent la beauté plus touchante; comme » les passions violentes ajoutent à la dif- » formité. La beauté sans expression ne » cause qu'un instant de surprise; la beau-

D w

82 MERCURE DE FRANCE.

»té réunie à l'expression procure sans cesse
»de nouveaux points de vue à l'admira-
»tion, & ne l'épuise jamais : Une froide
»Hollandoise n'est guères belle que d'une
»façon ; une vive Italienne l'est de cent
»mille. L'expression est le germe des grâ-
»ces. — Les grâces, cet accord heureux
»des mouvemens du corps avec ceux
»d'une ame libre ; ce charme singulier de
»la beauté, qui naît sans qu'on s'en ap-
»perçoive & que l'œil qui le cherche fait
»disparoître. Les grâces sont données
»particulièrement au sexe, & c'est une
»suite de cette loi admirable de la pu-
»deur dont la Nature nous a fait présent,
»pour augmenter le charme de nos jouis-
»sances. Comme cet heureux instinct
»oblige une femme à voiler tous ses ap-
»pas ; le moindre mouvement involon-
»taire qui les découvre devient une grâce
»qu'apperçoit l'œil indifférent, aussi bien
»que l'œil embrasé d'un amant. »

L'auteur termine ses recherches sur la beauté par nous faire le portrait d'un double chef-d'œuvre de la Nature. Il a, ainsi que les Artistes Grecs, puisé dans les plus beaux modèles de la Nature les différens traits qu'il donne à sa beauté idéale ou d'élection.

SEPTEMBRE. 1774. 83

La Nature si simple dans ses plans & si riche dans leur exécution , en produisant les êtres , leur donne à tous la perfection physique qui leur est propre. « Elle ne fait pas , ajoute l'auteur , des classes & des espèces dont le prototype s'altère par degrés ; elle ne produit que des individus dont chacun forme un anneau dans la grande chaîne des êtres. Ainsi , à parler philosophiquement , il n'y a point de dégradation qui soit l'ouvrage de la Nature. La Nature met dans les productions une variété pleine de magnificence ; mais elle ne nous les montre pas tantôt parfaites & tantôt altérées ; parce qu'on ne peut la soupçonner de caprice ou de faiblesse , comme l'entendement de l'homme & ses ouvrages. Dans ce sens , il est aussi absurde de dire qu'une Hottentote est une Géorgienne dégénérée , que de mettre un crapaud dans la classe des serins & des oiseaux du Paradis. Cependant comme il seroit impossible de peindre à l'esprit la multitude immense d'êtres isolés qui composent l'Univers , on est forcé d'admettre une méthode qui le défigure , & de créer une échelle qui n'est point celle de la Nature. » C'est dans ce sens que

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

L'auteur parcourt l'échelle graduée des différences qui sont entre les hommes, soit par rapport à la couleur, soit par rapport aux traits. Tout cet article est curieux & intéressant.

La dégradation humaine qui est notre ouvrage, fixe aussi les regards de notre écrivain philosophe. Il ne s'agit pas ici de quelques usages bizarres & obscurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau Monde par des Sauvages ; l'écrivain s'élève contre cette conspiration presque générale de toutes les Nations pour substituer au beau primitif le beau de convention qui le défigure, & pour mutiler le corps humain, sous prétexte de l'embellir.

Les philosophes, comme l'observe l'écrivain, qui ont fait la Mode fille du Luxe, se sont trompés sur sa généalogie ; dès que les hommes ont été rassemblés en société, ils ont, sans cesser d'être pauvres, subi la tyrannie de la Mode : ce fleau a régné chez les Scythes avant Anarchis, comme à Rome après la ruine de Carthage ; il domine aujourd'hui dans les deux Mondes depuis Paris jusqu'au Kamtsatka, & de Pekin à la baye d'Hudson. Les peuples qui vont nus se peignent

le corps, y dessinent des fleurs, y brodent des animaux & des hiéroglyphes. Parmi nous, on se contente de verniffer son visage, & de porter des habits mesquins & des paniers ridicules: en général, chez les Sauvages, la mode est sur les corps; & chez les peuples policés, elle est sur les habits. La vanité est le ressort qui monte la machine des modes: c'est la vanité qui persuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chaussure étroite, de donner de la circonférence à un panier, & de faire de leur tête un édifice à plusieurs étages: il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin, la taille svelte, & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la Nature. La vanité est presque toujours inséparable du mauvais goût: aussi l'habillement de l'Européen, après avoir subi mille révolutions, est encore aujourd'hui le plus bizarre & le plus mesquin des deux Mondes; on ne voit pas que le seul habit qui convienne à l'homme est celui qui dessine parfaitement les contours & les formes heureuses de sa taille; on veut à toute force reformer la belle structure de notre corps, & croire que sur ce sujet les tailleurs de Paris en savent plus que la Nature. Lorsqu'on parcourt avec l'auteur de cet essai les différentes

86 MERCURE DE FRANCE.

parures enfantées par la mode & les usages bizarres & souvent cruels qu'elle a suggérés , on est un peu tenté de prendre de l'humeur contre l'espèce humaine. Les faits rapportés dans cet ouvrage nous font assez connoître qu'il n'y a point de parties du corps humain sur lesquelles les peuples n'aient laissé des traces de leur stupidité barbare. Mais si jamais l'homme a attenté contre lui-même, c'est lorsqu'il a dit à la Nature : « Je m'oppose à ton pouvoir générateur ; tes ouvrages sont à moi , puisque je les mutile ; & j'ai acquis un droit terrible sur ma race , puisque je puis l'anéantir. » L'auteur, après avoir exposé les insultes faites à la Nature dans les organes générateurs , nous entretient du dernier crime que l'homme puisse commettre sur lui-même , le suicide ; crime que l'on peut regarder comme un attentat contre la Nature & un larcin fait à la société. Un des grands principes qui doit armer la société contre le suicide , c'est que , dès que la vie n'est rien à un homme , il est le maître de celle des autres ; ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Il sera sans doute intéressant pour le lecteur, après avoir suivi l'auteur dans l'exposition qu'il nous fait de tout ce qui

peut dégrader l'espèce humaine, de s'arrêter un moment sur le spectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la Nature; dont les organes ont acquis tout leur développement; qui ne connoît que des alimens sains & des plaisirs légitimes; & qui par son genre de vie se dérobe, soit aux atteintes de la maladie, soit au fléau des médecins. La médecine est ici définie l'art de conjecturer. Aussi dans l'échelle des connoissances humaines l'auteur range-t-il cet art avec celui de déchiffrer des hiéroglyphes & de composer des almanachs. Ceci est le commencement d'une diatribe très forte contre l'art des médecins. Mais cette diatribe n'empêchera vraisemblablement pas que cet art ne continue d'être à la mode parmi nous. En regardant d'ailleurs avec les antagonistes de la médecine l'état de maladie comme un lieu rempli de ténèbres, ne doit-on pas, plutôt que de s'y hasarder tout seul, préférer de s'y laisser conduire par un aveugle qui a l'habitude d'aller à tâtons & de régler sa marche avec son bâton? Il seroit cependant à souhaiter que cet aveugle fût sage & prudent & ne ressemblât pas à celui dont parle cet apologue. « La Nature est aux prises avec la maladie; un aveu-

88 MERCURE DE FRANCE.

»gle (c'est le médecin) arrive armé d'un bâton pour les mettre d'accord ; il lève son arme sans savoir où il frappe ; s'il attrape la maladie , il la détruit ; s'il tombe sur la Nature , il la tue.»

Différentes questions philosophiques relatives à la physique & à l'histoire naturelle répandues dans ces essais , contribueront encore à les faire goûter des lecteurs qui aiment à trouver dans un ouvrage plus que son titre ne semble promettre d'abord. Plusieurs de ces questions pourroient être plus développées ; elles suffiront néanmoins à ces esprits penseurs qui , dans un chapitre fait , voient tous ceux qui restent à faire.

L'ouvrage entier est précédé d'un discours où l'auteur jette quelques idées dont l'objet est d'indiquer clairement le but moral & philosophique de ses recherches sur le corps humain. Il emprunte des anciens législateurs ce principe pour établir la morale de l'homme en société : « Nos sens nous instruisent de nos besoins , & nos besoins de ce qui est juste. » De là il suit que pour former l'homme de la Nature , il faut perfectionner ses organes & l'éclairer sur ses besoins. Il ne s'agit pas de changer la structure organique de nos sens , mais de les élever au

SEPTEMBRE. 1774. 89
dernier degré d'énergie dont il sont susceptibles. Quand ils sont arrivés à ce période, c'est à la morale à diriger leur activité. A l'égard de l'art d'éclairer l'homme sur ses besoins, cet art n'est point aussi aisé que le vulgaire des penseurs se l' imagine; parce que l'homme en société s'est donné une foule de besoins factices qui tiennent moins à sa constitution qu'à sa dépravation; il faut donc remonter à son berceau, examiner avec soin le jeu de ses organes, & distinguer les secours que demande la Nature pour perfectionner la machine, des jouissances stériles que l'imagination sollicite.

Ce discours préliminaire peut être aussi regardé comme une profession de foi de l'auteur; il renferme les sentimens d'un citoyen honnête, sensible, & qui parle toujours avec enthousiasme de la Divinité & de notre immortalité, les deux grandes bases de la morale.

Oraison funèbre de très-haut, très-puissant, très-excellent Prince Louis XV, Roi de France & de Navarre, prononcée le 10 Juin 1774, dans l'Eglise abbatiale & paroissiale de St Martin d'Epervay, par M. de Gery, Chanoine Régulier, Visciteur de la Congrégation

90 MERCURE DE FRANCE.

de France, Prieur & Curé d'Épernay ;
in-4°. A Paris, de l'imprimerie de Ph.
D. Pierres, rue St Jacques.

Ce discours est le premier tribut de louanges donné en chaire à la mémoire de Louis XV. L'orateur a pris pour texte ces paroles de l'Écriture qui terminent l'éloge que l'Esprit saint fait de David: *Domini purgavit peccata illius, & exaltavit in æternum cornu ejus, & dedit illi testamentum regni & sedem gloriæ in Israël ; post ipsum surrexit filius sensatus*. Le Seigneur l'a purifié de ses péchés ; il a élevé sa puissance, & l'a fait régner avec gloire sur Israël ; & il lui a donné pour successeur un de ses enfans plein de sagesse. *Eccl 47.*

L'orateur a rassemblé, dans la première partie de son discours, les principaux faits qui ont illustré le règne de Louis XV. Il examine dans la seconde les justes motifs que nous avons pour espérer que le Roi des Rois a usé envers ce Prince de sa plus grande miséricorde. La vérité de l'histoire & la sévérité de l'Évangile ont également présidé à ce discours.

Histoire de France, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au règne de

SEPTEMBRE. 1774. 91

Louis XIV, par M. Garnier, historiographe du Roi, & de Monseigneur le Comte de Provence pour le Maine & l'Anjou, inspecteur & professeur du Collège-Royal, de l'Académie des belles lettres; Tome vingt-troisième & tome vingt-quatrième. Prix, 3 liv. chaque vol. relié. A Paris, chez Sallant & Nyon, rue St Jean-de Beauvais, & V^c Desaint, rue du Foin St Jacques.

Ces nouveaux volumes contiennent le commencement de l'histoire de François I, surnommé le *Père des lettres*. Cette histoire est ici continuée jusqu'à l'année 1535. L'historien paroît n'avoir négligé aucune recherche; nous en rendrons compte lorsque les volumes suivans, qui doivent terminer cette histoire intéressante, auront été publiés.

Syllabaire des Pauvres, pour apprendre à lire aux enfans, sans qu'ils y pensent; par M. le Baron de Bouis, auteur du *Parterre géographique & historique*, & du *Solitaire géométrique*; broch. in-8°. A Paris, chez l'auteur, quai de Bourbon, île St Louis, proche la rue de la bonne Femme sans tête; & chez de la Guette, imprimeur libraire, rue de la Vieille-Draperie.

92 MERCURE DE FRANCE.

Ceux qui ont lu la méthode pour apprendre à lire aux enfans , publiée précédemment par l'auteur , l'ont trouvée facile , ingénieuse , récréative , très-propre par conséquent à fixer la légèreté de l'enfance. Mais plusieurs ont insinué qu'elle étoit dispendieuse. On leur fait voir ici que ce n'est pas la méthode en elle même qui est coûteuse : ce sont les jouets, dont on se sert pour familiariser les enfans avec les objets de leur instruction , qui occasionnent de la dépense. Mais ces jouets peuvent être simplifiés ou exécutés à très-peu de frais , & même sans aucune dépense. Les jouets des pauvres sont des coquilles de noix , fleurs , petits bâtons , moulins-à-vent , &c. dont on peut voir des modèles dans le bureau de l'auteur. Jouer avec l'enfant & éloigner de lui tout ce qui peut rendre l'instruction sèche & rebutante , c'est le grand principe de l'auteur ; c'est celui qui lui a fait dicter ses premières méthodes & ce nouveau Syllabaire des Pauvres.

Mémoires secrets , tirés des archives des Souverains de l'Europe , contenant le règne de Louis XIII ; ouvrage traduit de l'Italien ; 2 parties in-12. Prix , 3 liv. brochées. A Paris , chez Saillant &

SEPTEMBRE. 1774. 93

Nyon, libraires, rue St Jean-de Beauvais.

Ceux qui s'adonnent à l'étude de l'histoire trouveront dans ces mémoires des détails qui éclaircissent, confirment & donnent un nouveau degré d'intérêt aux principaux faits du règne de Louis XIII. La deuxième partie de ces Mémoires est terminée par le procès qui s'éleva entre l'Université de Paris & les Jésuites, procès qui, par les circonstances qui sont ici rapportées, devient un des morceaux les plus intéressans de ces Mémoires.

Ces deux volumes que nous venons d'annoncer servent de suite aux XIV volumes des *Mémoires secrets, tirés des archives des Souverains de l'Europe, sous le règne de Henri IV.* Ces XIV volumes, dont il reste peu d'exemplaires complets, se trouvent chez les mêmes libraires ci-dessus nommés,

La Théorie du Jardinage par M. l'Abbé Roger Schabol; ouvrage rédigé après sa mort sur ses mémoires, par M. D***; nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée & ornée de figures en taille-douce; 1 vol. in-12. A Paris, chez les Frères Debure, libraires, quai des Augustins.

Tout le monde fait les talens supérieurs qu'avoit M. l'Abbé Roger Schabol pour le jardinage. Il réunissoit dans cet art la théorie à la pratique ; en effet , il n'est guères possible de s'y perfectionner sans joindre l'un à l'autre ; la théorie sans la pratique est superficielle , incertaine & fautive ; elle ne fait que des présomptueux qui s'égarerent dans leurs vaines pensées. La pratique destituée de la théorie n'est qu'une routine aveugle & un instinct machinal : aussi n'a-t-elle enfanté jusqu'à présent que des ouvriers ineptes , plus propres à détruire les opérations de la Nature qu'à les seconder. La théorie & la pratique ont donc besoin l'une de l'autre , & leur succès dépend de leur bonne intelligence. M. l'Abbé Roger en étoit plus persuadé que personne ; on en peut juger par les écrits qu'il a laissés. Il instruit d'abord en physicien. Il fait connoître aux jardiniers les organes des plantes & la transfiguration de leurs rameaux , pour pouvoit par-là les déterminer à faire choix des uns préférablement aux autres. Lorsque , par exemple , notre auteur prescrit de conserver les gourmands , & en cela il est bien différent de la plupart de nos jardiniers , de les tailler fort longs & de fonder sur eux la distribution des arbres , & sur-tout

du pêcher, il a soin d'établir auparavant la différence de la sève qui coule dans les gourmands d'avec celle qui passe dans les branches d'un autre arbre. Il est d'usage chez les jardiniers de supprimer aux melons, concombres & autres cucurbitacées, les fleurs mâles, improprement appelées fausses fleurs, & les lobes qu'ils nomment oreilles; un pareil procédé ne peut provenir que de l'ignorance où sont les jardiniers au sujet des fonctions de ces parties. Les fausses fleurs renferment la première semence, & sont par conséquent essentielles à la propagation de l'espèce; elles fécondent l'ambryon du fruit; dès qu'elles ont rempli leur ministère, elles tombent d'elles-mêmes. Quant aux lobes, ils servent de mamelle à la plante pour l'allaiter dans son enfance; les exemples que nous ne faisons qu'indiquer, reçoivent un nouveau jour dans les différens traités que renferme l'ouvrage que nous annonçons. On y considère d'abord les parties qui composent la terre; on y examine l'utilité des animaux citoyens de son intérieur; la manière dont ils s'y nourrissent & s'y multiplient, & on jette un coup-d'œil sur la superficie de la terre. On passe delà à un nouvel examen;

96 MERCURE DE FRANCE.

à celui de l'air ; on le définit ; on tâche d'en développer la Nature , les propriétés & les effets. On considère ensuite les vents , leurs effets par rapport à la végétation , leur action & leur direction ; & , après avoir fait voir que les graines des plantes adventives sont rapportées par les vents , on examine si on peut assurer que les mauvaises herbes n'effémineront point la terre.

Il étoit spécialement nécessaire de considérer en eux - mêmes les organes des plantes pour connoître leurs usages , aussi l'auteur entre-t-il dans ces détails. Il commence d'abord par la comparaison de ces substances avec les substances animales , & par une exposition anatomique de leurs racines , de leur tige & de leurs branches. Il traite ensuite des boutons à bois qui renferment les ambrions des branches & des feuilles. Lorsqu'ils s'ouvrent au printemps , on apperçoit les feuilles , dont notre auteur examine pareillement les fonctions , leur chûte & leur verdure perpétuelle dans certains végétaux. Il finit par l'anatomie des fleurs & des fruits. Les semences ou graines offrent ensuite quantité de phénomènes curieux , tels que la nécessité des vermines & des reptiles pour leur

leur formation, & le concours des deux sexes pour la production des semences fécondes. L'auteur s'occupe particulièrement de leur conservation relativement au jardinage ; il traite aussi des parties des épines & des vrilles avec lesquelles les plantes sarmenteuses s'attachent aux corps solides qui sont à leur portée.

Le traité de la sève termine le volume dont nous donnons ici l'extrait. L'auteur examine sa nature, & si les plantes de différentes espèces se nourrissent d'un même suc qu'elles tirent de la terre. Il est certain que la sève a un mouvement dans l'intérieur des plantes ; mais quelles sont les causes qui les déterminent ? C'est cette discussion qui fait le principal objet de ce traité. Nous ne nous étendrons pas davantage au sujet de cet ouvrage. Il faut lire dans le texte même les principes qui y sont établis. Ils sont tirés pour la plupart des écrits de Linnæus & du traité physique des arbres. Le rédacteur de ce volume a profité de ces deux ouvrages pour rendre plus intelligible & plus au goût des naturalistes modernes la théorie du jardinage, éparse çà & là dans les papiers de M. l'Abbé Roger ; & si le jardinage est redevable à M. l'Abbé Schabol, il

E



ne l'est pas moins au rédacteur, qui a su rendre si clairement les pensées de son auteur.

La Pratique du Jardinage, par M. l'Abbé Roger Schabol ; ouvrage rédigé après sa mort sur ses mémoires , par M. D*** ; nouvelle édition , revue , corrigée , augmentée & ornée de figures en taille-douce ; 2 vol. in 12. A Paris , chez les Frères Deburé , libraires , quai des Augustins.

Cet ouvrage n'est pas moins précieux que la Théorie du Jardinage par le même auteur. La rapidité avec laquelle la première édition a été enlevée en prouve suffisamment l'utilité. Dans le premier volume l'auteur traite d'abord du jardinage en général , de son établissement & de ses progrès. Il examine ensuite la profession du jardinier du côté de ses fonctions , en faisant l'exposé de quelques-uns de ses exercices les plus pénibles , & il remonte à l'origine des diverses pratiques de cet art , dont il rapporte les principales. Dans le discours sur Montreuil , qui suit immédiatement les généralités sur le jardinage , l'auteur prouve que le produit immense des terres de ce village , loin d'être

dû à leur bonté, n'est que l'effet de l'industrie de ses habitans. Il dit comment le goût de cultiver le pêcher est né parmi eux, & il a recueilli à ce sujet quelques anecdotes curieuses.

Le traité suivant a pour objet le pêcher & les autres arbres considérés dans l'enfance, la jeunesse, l'âge formé & la vieillesse; ce qui en fait quatre parties, dans lesquelles il se partage tout naturellement. Dans la première, l'auteur détaille les différentes façons de les greffer; il passe de-là à la plantation, & il prescrit ce qui doit être fait avant, pendant & après.

La seconde partie concerne les treillages, les différens abris du pêcher, la façon de le former, les divers ordres de ses branches & leur distribution proportionnelle, d'où naît un équilibre & une sorte d'égalité entre elles. Cette partie renferme des règles pour conduire le pêcher durant ses premières années, afin d'en tirer tous les avantages possibles.

Le sujet de la troisième partie est le plus intéressant. La taille, le temps de la faire, la manière de convertir les gourmands en branches fructueuses, & divers expédiens pour former les arbres & les

mette à fruit, y passent successivement sous les yeux du lecteur. L'ébourgeonnement & le palissage terminent cette troisième partie; l'auteur en donne les règles, & entre à cet égard dans le plus grand détail.

La quatrième partie a pour objet le gouvernement des arbres âgés. L'auteur s'applique à examiner leurs défauts de conformation extérieurs, & les internes qui dépendent des organes ou instrumens de la végétation. Il fait ensuite l'exposé des maladies du pêcher & de celles qui lui sont communes avec les autres arbres, & il propose pour leur guérison des remèdes heureusement éprouvés.

Au commencement du second volume l'auteur donne des armes pour défendre les arbres contre les ennemis nombreux qui les attaquent, & des pratiques pour cueillir les fruits, les transporter & les conserver. Cette quatrième partie est terminée par l'énumération des meilleures espèces d'arbres fruitiers, les seules qui méritent d'être cultivées dans les jardins.

Le but du traité qui suit dans le troisième volume, est d'établir une analogie entre les plaies des végétaux & celles des

animaux. Ce traité a été soumis à l'examen de l'Académie royale de Chirurgie : voici le rapport qui en a été fait à cette Compagnie, le 19 Mai 1763 ; nous ne le rapportons ici que pour mieux faire connoître ce traité.

« M. Bordenave, qui avoit été nommé
 » commissaire par l'Académie pour examiner un ouvrage de M. l'Abbé Roger
 » Schabol, intitulé : *Suite de la Taille des*
 » *Arbres ; Traité des plaies des Arbres...*
 » & ayant fait son rapport, l'Académie a
 » jugé que son ouvrage étoit rempli de
 » connoissances relatives à la pratique de
 » la Chirurgie, & qui font voir que la
 » science & la pratique du jardinage ont
 » beaucoup d'analogie avec elle ; qu'il est
 » fondé sur une doctrine éclairée par l'ex-
 » périence, & qu'en tout il mérite d'être
 » accueilli. »

Le troisième volume traite aussi de l'orangerie, des choux-fleurs, des cardons d'Espagne, des melons, des couches-à-champignons, des fraisières, de la vigne & de la multiplication universelle des végétaux. Il est terminé par un tableau des différens travaux qui doivent occuper les jardiniers dans chaque mois de l'année ; tableau. que le rédacteur des ouvra-

ges posthumes de M. Roger Schabol a composé pour remplir les vœux de plusieurs amateurs du jardinage. On peut dire qu'en général ce traité est le plus complet que nous ayions du jardinage. On a orné cette édition de plusieurs planches nouvelles, dont les sujets ne sont pas moins utiles pour l'intelligence de la théorie que de la pratique du jardinage.

Histoire naturelle & raisonnée des différens

Oiseaux qui habitent le globe, contenant leurs noms en différentes langues de l'Europe; leurs descriptions, les couleurs de leurs plumages, leurs dimensions, le temps de leurs pontes, la structure de leurs nids, la grosseur de leurs œufs, leur caractère, & enfin tous les usages pour lesquels on peut les employer, tant pour la médecine que pour l'économie domestique; traduite du latin de Jonston, considérablement augmentée & mise à la portée de tout le monde; *in-fol.* gr. papier. A Paris, chez Desnos, ingénieur-géographe & libraire, rue St Jacques, au Globe.

Tous les amateurs de l'Histoire natu-

relle connoissent le traité de Jonston sur les oiseaux ; mais la plupart pensent qu'il n'est pas possible de retirer de la lecture de cet ouvrage toute l'utilité à laquelle on pourroit s'attendre. On y est souvent embarrassé sur le nom d'une espèce particulière d'oiseaux , par rapport aux différens noms que les ornithologistes ont donnés au même individu. En effet, plusieurs auteurs modernes, qui jouissent même d'une réputation brillante par rapport à leurs connoissances dans l'Histoire naturelle, placent quelquefois la même espèce d'oiseaux dans des genres tout à-fait différens ; trompés sans doute par la multiplicité des noms sous lesquels ils la trouvent décrite , tandis que d'autres fois de deux espèces qui n'ont aucune ressemblance entre elles, ils n'en font qu'une seule. Jonston lui-même est souvent indécis sur le nom qui convient à l'espèce qu'il décrit, parce que les auteurs qui lui servent de guides ne sont pas d'accord entre eux dans la *Nomenclature*. On a cru servir utilement le Public en lui offrant les planches de Jonston, avec des explications dans lesquelles on donne seulement le nom latin ou la phrase latine, par laquelle cet auteur a désigné chaque

104 MERCURE DE FRANCE.

espèce , & le nom françois que les plus habiles ornithologistes sont convenus de lui donner. On a préféré les noms françois de M. Brisson , parce que ce savant Académicien a eu des ressources pour perfectionner cette partie de l'Histoire naturelle, qui avoient manqué à la plupart de ceux qui , avant lui , avoient couru cette pénible carrière. On a donné la description de chaque espèce avec tout le détail nécessaire , pour que chacun puisse non-seulement reconnoître l'individu que l'on décrit , mais encore pour pouvoir l'enluminer sur la gravure. Quoique pour la commodité du Public l'auteur se soit restreint à faire entrer dans une page la description de toutes les espèces contenues dans la planche qui se trouve vis-à-vis , il paroît avoir traité cette partie avec une exactitude scrupuleuse. Le plus souvent il a pris M. Brisson pour guide , parce que cet Académicien a eu l'avantage d'avoir presque toujours la Nature pour modèle. Ray , Linnæus ont été aussi consultés , soit sur la description , soit sur les mœurs des oiseaux. Les meilleurs traités de matière médicale ont appris les usages qu'on pouvoit tirer de ces animaux ; enfin il nous semble qu'on n'a rien négligé

SEPTEMBRE. 1774. 103

pour rendre cet ouvrage utile, agréable & intéressant. Il est principalement destiné à ceux qui sont possesseurs de l'Histoire naturelle de Jonston, & qui, par les raisons que nous avons rapportées, ne peuvent en faire l'usage qu'ils souhaiteroient. Les curieux, amateurs, agriculteurs, les chasseurs, & sur-tout les peintres, y trouveront des connoissances qu'ils ne pourroient se procurer qu'en achetant à grands frais des traités complets, ou des méthodes contenues en plusieurs volumes, presque tous écrits dans un langage qui ne s'entend plus que dans les collèges & les académies. L'auteur s'étoit d'abord proposé de donner la traduction simple avec des notes critiques; mais comme ç'auroit été doubler le volume & par conséquent le prix sans procurer un avantage proportionné, l'auteur a mieux aimé donner simplement le nom latin avec le françois qui y correspond, & le nom usité chez la plupart des Nations de l'Europe. Une simple, mais exacte description, dans laquelle il a fait connoître toutes les principales dimensions des différentes parties de l'animal, ses différentes couleurs; le pays où il se trouve le plus communément, le temps de la ponte, le nombre & la

E v

couleur des œufs; la manière dont le nid est construit; la nourriture ordinaire, les mœurs, & enfin les usages économiques qui peuvent en résulter: tel est le plan de cet ouvrage, qui est moins une traduction de Jonston qu'une Histoire naturelle des Oiseaux.

* *Oraison funèbre de Louis XV, Roi de France & de Navarre, surnommé le Bien-Aimé; prononcée dans la chapelle du Louvre le 30 Juillet 1774, en présence de Messieurs de l'Académie Française, par M. l'Abbé de Boisfont, prédicateur ordinaire du Roi, l'un des Quarante de l'Académie. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire de l'Académie Française, rue St Severin, aux armes de Dombes.*

Il était juste que, parmi les orateurs chargés de célébrer la mémoire de Louis XV, on distinguât sur-tout celui de l'Académie Française. Le choix que cette illustre Compagnie a fait de M. l'Abbé de Boisfont était dicté par la voix publique, & a rappelé d'abord l'Oraison funèbre de

* *Les quatre articles suivans sont de M. de la Harpe.*

la Reine , épouse de Louis XV , & celle du Dauphin leur fils , prononcées toutes deux par le même orateur avec un égal succès. Ce genre d'éloquence , qui a immortalisé Bossuet , demande à-la-fois un génie très élevé & un esprit très-adroit. Qu'elle doit être imposante & majestueuse , la voix qui s'élève entre la tombe des Rois & l'autel du Dieu qui les juge ; la voix qui doit se faire entendre au moment où l'on n'entend plus celle de la flatterie , & qui doit être le premier jugement de la postérité ! Mais d'un autre côté , quel art ne faut-il pas pour concilier l'austérité d'un si saint ministère avec les ménagemens indispensables qu'imposent ces ombres royales encore vénérables sous l'appareil de la mort ! Tant il semble de la destinée des Princes d'intimider la vérité , & sur le trône & dans le tombeau !

Si quelqu'un , depuis Bossuet , qui dans ce genre offre un objet de comparaison si redoutable à tout écrivain , a paru fait pour s'élever naturellement à cette hauteur d'idées & de style qui doit caractériser l'oraison funèbre , c'est sans doute M. l'Abbé de Boismon. On remarque en lui ce qu'Horace demande au poëte , & ce qui doit se trouver aussi dans l'orateur : *os magna sonans*.

108 MERCURE DE FRANCE.

turum. Son discours a produit les impressions les plus fortes sur l'assemblée choisie qui l'écoutait, & ces impressions ne paraissent pas s'être affaiblies à la lecture. L'exorde annonce d'abord toute la dignité & tout l'intérêt du sujet. Il est fondé sur ce texte : *Spiritu magno vidit ultima, & consolatus est lugentes in Sion usque in sempiternum*. Il a vu les derniers momens avec courage, & il a consolé pour l'éternité ceux qui pleuraient dans Sion. *Eccl. ch. XLVIII, v. 37.*

« Voilà donc tout ce que la mort nous
» laisse de la vie d'un grand Roi, un der-
» nier moment soutenu avec constance &
» des consolations qui, pour être solides,
» ont besoin de franchir les bornes du
» temps & de s'appuyer sur l'éternité ! La
» mort a dévoré tout, gloire, dignité,
» puissance, cinquante-neuf ans de règne;
» tout est englouti dans cette nuit pro-
» fonde où l'œil d'un Dieu pénètre seul.
» Nous multiplions en vain ces tristes
» honneurs ; il ne reste en effet sur l'abyf-
» me que ce dernier moment qui a réparé
» ou consacré tous les autres : *Spiritu ma-*
» *gno vidit ultima, & consolatus est lugentes*
» *in Sion usque in sempiternum*. Hélas !
» que de sujets d'attendrissement dans

S E P T E M B R E. 1774. 109

»une seule mort ! Le Prince le plus chéri
»enlevé subitement à notre amour ; le
»silence & la nuit couvrant de tous leurs
»voiles son cercueil dérobé à nos regrets ;
»ses tristes restes précipités dans la pous-
»sière des Rois & ravis à nos derniers
»hommages, nulle pompe, nul honneur
»pour sa cendre ; l'épouvante & l'horreur
»semées au tour du trône abandonné ; la
»Famille Royale errante, dispersée, frap-
»pée jusques dans les asyles de la dou-
»leur ; tout un peuple consterné, gémissant
»sur ce qu'il perd, tremblant pour
»ce qui lui reste, croyant voir l'ombre de
»son Roi s'attacher à ses pas, & multi-
»plier dans son sein le germe d'un poison
»destructeur ; que de circonstances dé-
»plorables ! & je peins la mort de Louis
»le Bien-Aimé ! J'abuserais des ressources
»de l'art, si j'empruntais de ces mêmes cir-
»constances les mouvemens & les images
»qui attendrissent & qui touchent. Elles
»me sont inutiles. Français, vous vous
»êtes voués à la douleur, vous avez pré-
»venu, achevé son éloge par le titre sa-
»cré qu'il emporte avec lui dans le tom-
»beau ; vos larmes ne sont plus libres.
»Serait-il nécessaire de vous le justifier, ce
»titre, le seul que l'autorité ne peut usur-
»per ? Reportez vos regards sur son ber-

»ceau ; parcourez avec moi cette chaîne
»d'événemens qui distinguent son règne ;
»considérez cette enfance si intéressante ,
»faible , se soutenant à peine au milieu
»des ruines dont elle était investie ; cette
»jeunesse facile & sensible qui , comme
»les rayons d'un jour doux , répandait la
»sérénité sur toute la France ; ce repos de
»toutes les parties de l'Etat , cette action
»paisible de l'autorité , ces victoires , ces
»triomphes multipliés ; & depuis , par
»une de ces grandes misères attachées à
»la fortune des Rois , voyez ce même
»Etat humilié par des défaites , déchiré par
»les factions ; cette Nation si douce em-
»portée loin de son caractère ; par - tout
»un chagrin superbe , une inquiétude au-
»dacieuse , la Religion agitée jusques
»dans ses sanctuaires , la majesté des loix
»soulevée contre la majesté du Trône ; &
»au milieu de ces tempêtes , Louis n'é-
»coutant jamais cet orgueil qui s'aigrit
»par le malheur ou s'irrite par la contra-
»diction ; cédant en Roi à la nécessité de
»la paix avec ses ennemis , abaissant en
»père tendre la hauteur de son sceptre
»avec ses sujets , oubliant toujours le glai-
»ve du pouvoir pour épuiser tous les
»ménagemens de la bonté , & imprimant
»à toute sa vie le noble & touchant ca-

» caractère de la modération & de la dou-
 » ceur : voilà le Roi que vous avez perdu. »

La division de l'orateur est heureuse.
 • En s'abandonnant à ses principes & à ses
 » lumières , Louis pouvait être le plus
 » grand des Rois ; vous le verrez digne de
 » vos respects : en se livrant à son cœur ,
 » il fut le meilleur des hommes ; je vous
 » le montrerais digne de vos regrets. »

Il peint dans la première partie l'état
 où était la France au moment où Louis XV
 appela le Cardinal de Fleury au Minis-
 tère , & le changement prompt qui fut
 l'ouvrage heureux de ce Ministre & du
 Prince qui l'employa. « A cette époque ,
 » Messieurs , on vit sur la terre un peuple
 » tout à la fois heureux & respecté ; & ce
 » peuple était celui que Louis XIV avait
 » comme enseveli dans ses triomphes ,
 » peuple détesté de l'Europe conjurée ,
 » déshonoré à Hochstet , humilié à Ger-
 » trudemberg , consterné , fuyant des rives
 » du Rhin jusqu'à celles de l'Escaut , ras-
 » suré à peine à Dénain par l'heureux gé-
 » nie de Villars , traînant après la paix
 » d'Utrecht les débris d'une puissance que
 » l'envie ne daignait plus remarquer ; sans
 » commerce , sans vaisseaux , sans crédit.
 » Un homme est choisi pour ranimer ce
 » peuple abattu. Louis dit au Cardinal de

» Fleury, comme autrefois le Seigneur
 » Dieu au prophète Ezéchiel : *Insuffla su-*
per interfectos istos, ut reviviscant. Soufflez
sur ces morts, afin qu'ils revivent. Tout à-
 » coup un esprit de vie coule dans ces
 » ossements arides & desséchés; un mouve-
 » ment doux & puissant se communique
 » à tous les membres de ce grand corps
 » épuisé; toutes les parties de l'Etat se
 » rapprochent & se balancent; *Et acces-*
serunt ossa ad ossa unumquodque ad june-
sturam suam. »

Des citations pareilles sont des traits d'imagination, & c'est un des secrets de l'éloquence de la chaire.

M. l'Abbé de Boisfont imite avec
 beaucoup d'art ce beau mouvement de
 Bossuet qui commence l'Oraison funèbre
 de Madame Henriette : *J'étais donc en-*
core destiné, &c. Il rappelle le mariage du
 Roi & la naissance du Dauphin. « L'hum-
 » ble solitude de Veitsembourg donne
 » une Reine à la France. Je ne vous pein-
 » drai point les transports de la Nation à
 » la naissance d'un Prince, l'objet de tous
 » ses vœux... Souvenir cruel ! Ma triste
 » voix a fait retentir dans ce même tem-
 » ple les regrets durables de sa mort. Pleu-
 » rons-le encore dans ce jour qui semble
 » ouvrir son tombeau & le rappeler sur

»ce trône où il devait servir de modèle à
 »ses augustes enfans. Plaçons y du moins
 »sa respectable image ; que le Prince qui
 »nous gouverne s'en occupe ; qu'elle soit
 »toujours présente à sa pensée ; qu'il s'ac-
 »coutume à la regarder comme un témoin
 »qui l'observe , & comme un juge qu'il
 »ne peut corrompre : les vertus du père
 »sont devenues la dette immense du fils.»

L'ascendant que prit sur l'Europe la
 modération reconnue de Louis XV , est
 tracé avec une noblesse & une fierté de
 pinceau qu'on aurait admirées dans le
 beau siècle de Louis XIV.

« Ce fut , Messieurs , dans ces temps
 »d'alégresse & de prospérité qu'éclata ce
 »concert d'estime publique si honorable
 »à la mémoire de Louis. Il n'est point
 »de voile , point de secret pour les vertus
 »des Rois. Heureuse destinée ! la modestie
 »ne leur dérobe rien. Ils sont for-
 »cés par état à jouir de toute leur renom-
 »mée. Ce fut le triomphe du jeune Mo-
 »narque. Connue , respectée dans toutes
 »les Cours , présente aux Conseils de
 »toutes les Nations , son ame en devint
 »le Génie tutélaire. Sa droiture fut le
 »droit public de l'Europe. Alors la répu-
 »tation tint lieu de l'intrigue ; l'estime

114 MERCURE DE FRANCE:

» remplaça les victoires ; la confiance en-
» chaîna plus sûrement que les conquêtes ;
» le cabinet de Versailles fut le sanctuaire
» de la paix universelle. Ce n'était plus
» ce foyer redoutable où l'orgueil assem-
» blait les noires vapeurs de la politique ,
» & préparait ces volcans qui embrasent
» tous les États ; Louis connaît le prix des
» hommes & le fragile honneur des triom-
» phes. Il sait que la véritable gloire d'un
» Roi consiste moins à braver les orages
» qu'à les détourner ; à défier les jalousies
» qu'à les éteindre , à provoquer les ligues
» qu'à les prévenir. Plein de ces principes ,
» il quitte ce tonnerre toujours allumé
» dans les mains de son ayeul ; il rend aux
» travaux utiles une portion de cette mi-
» lice nombreuse qui appelle la guerre ,
» en nourrit le goût , en perpétue les alar-
» mes ; il se montre seul , pour ainsi dire ,
» avec le poids naturel de sa puissance , &
» le charme invincible de la bonne foi ;
» espèce de domination nouvelle. Et com-
» ment ne devient-elle pas l'ambition de
» tous les Rois ? Est ce à l'ombre des Trô-
» nes qu'on devrait trouver la fausseté
» réduite en art ? Et si cet art malheureux
» est un opprobre lorsqu'il trompe les
» hommes , quel nom mérite-t-il lors-

»qu'il agite les Empires, & qu'il se joue
 »de la fortune & du sang des peuples?
 »Louis le méprise; il offre à l'Europe
 »étonnée un jeune Roi absolu, adoré, ne
 »craignant rien & ne voulant point être
 »craint: & l'Europe se précipite vers son
 »Trône; elle y dépose par les Ambassa-
 »deurs ses prétentions, ses intérêts, ses
 »espérances. Est-ce là cette Nation qui,
 »comme un athlète sanglant, essuyait fiè-
 »rement ses plaies, & disputait à Utrecht
 »les restes d'une grandeur déchirée?
 »Puissante & modeste, elle décide au-
 »jourd'hui, elle prononce; ce même scap-
 »tre plié par tant d'orages est devenu l'ar-
 »bitre de ces mêmes rivaux dont il avait
 »été la terreur. Quelle sublime intelli-
 »gence a pu opérer ce prodige? Un Roi
 »de vingt-quatre ans, sans armes, sans
 »intrigues, enchaînant tout, calmant
 »tout par la seule impression de sa fran-
 »chise & de son désintéressement; &
 »l'estime due à ce Roi pourrait être un
 »problème! Où vous placeriez-vous;
 »quel climat, quelle contrée choisiriez-
 »vous pour la contester? Sortez des bor-
 »nes de ses Etats; interrogez Vienne,
 »Londres, Madrid, Constantinople, le
 »Nord, le Midi; tout repose dans le

»silence sur la foi de son intégrité. Par-
 »tout vous trouverez l'action bienfai-
 »sante de cette ame juste & modérée. Ce
 »bien particulier à la France était en mê-
 »me-temps le bien de tous les peuples ;
 »il appartenait à toute l'Europe.»

Voilà la véritable éloquence du pané-
 gyrique ; voilà les mouvemens & les ta-
 bleaux qui doivent l'animer. La compa-
 raison de l'athlète est un trait de la plus
 grande beauté. Une autre espèce de mé-
 rite, c'est le ton vraiment pathétique qui
 se fait sentir dans cet endroit de la secon-
 de partie où il s'agit de la bonté de
 Louis XV.

•Quelle voix s'éleva pour inculper
 »la bonté de Louis ? Sera-ce celle de la
 »Religion dont il respecta toujours les
 »conseils & les privilèges ? celle de ses
 »courtisans qu'il combla de faveurs , à
 »qui il ne montra jamais que la tristesse
 »obligeante de ces refus involontaires
 »qui valent des grâces ? celle de ses sol-
 »dats qui le virent pleurant sur les lau-
 »riers de Fontenoy , parcourant les hôte-
 »aux , consolant les blessés , s'écriant au
 »milieu de ces tristes victimes de la vic-
 »toire : *Anglais , Français , ennemis ,*
 »*sujets , que tous soient également traités ;*

»ils sont tous des hommes? Sera-ce celle
 »du peuple? . . Non, Monarque bien ai-
 »mé & digne de l'être, il ne troublera
 »point vos mânes augustes; il respectera
 »ce cœur sensible qui connut sur le Trône
 »le respect de l'humanité. J'appellerai
 »des extrémités du royaume cette portion
 »de la Nation que les factions n'agitent
 »pas, que l'intrigue ne corrompt point;
 »je conduirai ce peuple simple, sans pas-
 »sion, sans intérêt, sous ces voûtes funè-
 »bres où vous reposez; je lui raconterai
 »l'horreur dont le Ciel a voulu environ-
 »ner vos derniers soupirs; cet abandon
 »général, cette solitude ajoutée à la so-
 »litude de la mort; je lui dirai: voilà ce
 »Roi qui a toujours sauvé vos moissons
 »des désordres & des cruautés de la guer-
 »re; qui l'a toujours éloignée de vos hé-
 »ritages, qui vous a toujours préférés à
 »la vanité des triomphes; voilà ses res-
 »tes; & ce bon peuple se précipitera sur
 »votre cercueil; gémissant, il ne vous
 »nommait point dans ses larmes; le cri
 »de sa misère ne vous accusa jamais;
 »c'était pour vous qu'il avait inventé ce
 »sospir que l'oppression lui arracha: *Ah!*
 »si le Roi le savait! . . Votre cendre lui
 »sera aussi précieuse que votre nom lui a
 »été cher; & ne pensez pas, Messieurs,

118 MERCURE DE FRANCE.

» que cet attendrissement fût un effet de
» l'art ; on peut modifier les idées du peu-
» ple ; mais on ne compose point les sen-
» timens. Louis était aimé , parce que
» l'opinion de sa bonté prévalait sur tout ;
» c'était , si je puis parler de la sorte , une
» vérité , une foi nationale ; & tel était
» l'empire de cette vérité , qu'on séparait
» toujours son cœur de ses loix , & son ad-
» ministration de ses volontés. Nul Prince
» en effet , & je n'excepte pas même le
» grand , l'immortel Henri (Hélas ! que
» de ressemblance entre ces deux Rois , &
» que le vertueux Sully met de différence
» entre les deux règnes !) Nul Prince n'eut
» des vues plus saines , ne désira plus sin-
» cèrement le bien ; & pour l'attacher à
» ce bien qu'il désirait , il ne fallait qu'être
» digne de le lui montrer. »

Bornons des citations qui nous mene-
raient trop loin , si nous ne consultations
que le plaisir du lecteur & le nôtre , &
jetons un coup-d'œil sur la peinture
des derniers momens de Louis XV. Il y
règne une teinte lugubre & religieuse ,
vrai caractère de l'Oraison funèbre. « Som-
» bre appareil , pompe attendrissante ,
» silence de consternation & d'effroi , mo-
» ment où commence la mort , non , je
» ne puis me résoudre à vous donner des

»larmes. Louis respire; il est rendu à la
 »vérité, à la religion, & il peut l'être
 »encore à nos espérances; je ne veux voir
 »que les biens qu'il obtient, & non la
 »perte qui nous menace. Ce lit de souff-
 »rance que l'horreur environne n'est plus
 »à mes yeux qu'un temple, un autel où
 »l'alliance de la foi se renouvelle, où re-
 »vivent & se confirment les pactes éter-
 »nels, où tout est expié, pardonné. Puis-
 »je mêler des soupirs à une joie si juste?
 »Je l'entends, cette voix consolante qui
 »proclame les repentirs, les vœux, les
 »résolutions du Monarque pénitent. Peu-
 »ples accoutumés à respecter sa volonté,
 »cette dernière est la plus sainte. Recueil-
 »lez-la, cette voix qui, comme celle d'E-
 »lie, fait descendre le feu sacré sur l'ho-
 »locaste. Quel tableau! Dieu rentrant
 »avec la paix dans ce cœur désabusé;
 »Louis jurant à ce Dieu trop long temps
 »méconnu, un amour & une fidélité sans
 »réserve. Qu'il soit écrit dans votre cœur
 »ce serment solennel, ô mon Dieu! &
 »qu'il efface, qu'il anéantisse à jamais
 »tous les sermens de l'erreur & de l'aveu-
 »glement. »

Le prix le plus flatteur pour M. l'Abbé
 Boismont est sans doute l'applaudissement
 & l'admiration des hommes célèbres dont

120 MERCURE DE FRANCE,

il était l'interprète & dont il a enlevé tous les suffrages ; & l'on peut lui appliquer ce vers de la Henriade :

Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.

Ode aux Poètes du temps sur les louanges ridicules dont ils fatiguent Louis XVI.

Par M. l'Abbé Aubert, lecteur & professeur royal ; chez Moutard, libraire de la Reine, quai des Augustins. Prix, 2 sols.

Sur le titre de cette pièce & sur le nom & les qualités de l'auteur, on conçoit qu'il est fort naturel qu'un professeur donne des leçons, & que M. l'Abbé Aubert donne des modèles. L'on trouve en effet l'un & l'autre dans l'ode que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Elle n'est pas longue ; & c'est-là sans doute son plus grand défaut. Nous la transcrivons toute entière. Car il n'y a pas une strophe qui ne soit précieuse par quelque endroit.

Eh! quoi, rimeurs glacés, troupe importune & basse,

On vous dit que Louis haïra les flatteurs ;

Et pour l'honorer mieux, votre Minerve entasse

Les plus insipides fadeurs!

Croyez-

Croyez-vous l'enivrer de l'encens mercenaire
 Qu'à les jeunes vertus vous courez tous offrir?
 Non; & , si vous aviez ce dessein téméraire ,
Il faudrait tous vous en punir.

Ne fût-il point armé par un dégoût extrême
 Contre les vains efforts que vous osez tenter ,
 D'un si grossier encens l'importunité même
Suffiroit pour l'en dégoûter.

Du grand art de régner il connaît l'importance.
Il nous en a fait voir déjà d'heureux essais;
 Mais il n'a point ençor rempli notre espérance ,
 Et son cœur veut d'autres succès.

A peine , à peine est-il entré dans la carrière ;
Vous l'y faites courir en jeune audacieux.
 Je le vois plus prudent *rester à la barrière ,*
Et sur le but fixer ses yeux.

Je le vois consulter ceux que l'expérience
Y fait marcher d'un pas toujours ferme & certain,
 Et montrer à ving ans la sage défiance
 D'un grave & prudent Souverain.

Pour la Religion , les mœurs , l'économie ,
 Son zèle a dès long-temps *commencé d'éclater.*
 Il ne souffrira pas que la Philosophie
Sous lui nous vienne tout ôter.

Mais des maux qu'elle a faits la profonde racine

122 MERCURE DE FRANCE.

Veut, pour être arrachée, un bras plein de vigueur.

*C'est beaucoup que Louis médite sa ruine,
A l'âge où l'on chérit l'erreur.*

*Son début est pour nous du plus flatteur augure.
Son amour nous promet un avenir brillant.
Mais un Monarque sage agit avec mesure,
Afin d'agir plus sûrement.*

*Il veut notre bonheur, il s'apprête à le faire.
Les Grâces, près de lui, secondent ses projets.
Par elles puisse-t-il bientôt devenir père!
Il l'est déjà de ses sujets.*

Voilà ce que M. le Professeur appelle non-seulement des vers, mais des vers lyriques, une ode enfin ; & le lecteur a dû s'appercevoir en effet combien toutes les tournures sont poétiques. *On vous dit. Ne fût-il point armé. Il nous en a fait voir déjà. Vous le faites courir. Consulter ceux que l'expérience fait marcher. Agit avec mesure afin d'agir, &c.* Voilà les mouvemens de la poésie, les constructions nobles & imposantes qui conviennent à l'ode. Veut-on de grands tableaux, de grandes images ? *La racine des maux qui veut pour être arrachée, un bras plein de vigueur.* Voilà du pittoresque, du style heu-

SEPTEMBRE. 1774. 123
reusement figuré ; & méditer la ruine de
la racine est une expression de génie.
Veut-on de l'harmonie :

D'un si grossier encens l'importunité même.

Que cette chute est flatteuse pour l'oreille ! Que ce son monosyllabique fait un bel effet après ce mot de cinq syllabes ! Et cet autre vers :

Sous lui nous vienne tout ôter,

il est d'une mélodie rare. On voit que nous ne négligeons aucune espèce de beauté. Nous relevons tous les mérites de cette belle ode, comme pourrait faire M. l'Abbé Aubert lui-même, si dans une leçon publique il la proposait à ses disciples comme un modèle en ce genre. Mais la dernière strophe surpasse tout :

Par elles puisse-t-il devenir père !

Devenir père par les Grâces ! Le lecteur ne nous aurait pas pardonné de nous occuper sérieusement d'une pareille production. La critique doit varier son ton suivant les ouvrages. Mais à cette inconcevable expression, *devenir père par les Grâces !* comment ne pas s'étonner que cent ans après les Despréaux & les Raci-

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

nes on puisse tomber dans ce honteux excès de ridicule & de mauvais goût ! Sans doute M. l'Abbé Aubert , pour être professeur , n'est pas obligé d'être bon poëte. Mais aujourd'hui les formules & les tournures de la versification sont devenues communes. C'est un fonds où la médiocrité puise sans cesse , tandis que le vrai talent trouve en lui-même des ressources nouvelles. On a fait un si grand nombre de vers, qu'il y a des fautes où l'on ne doit pas tomber , & que M. l'Abbé Aubert lui-même aurait pu éviter avec un peu de soin & de réflexion. A quoi donc faut-il imputer une telle corruption de style ? C'est, ne craignons pas de le répéter , à cette faveur de convention prodiguée par l'esprit de parti à tous les mauvais écrivains réunis entre eux pour se louer & pour déchirer ce qui est bon. Voilà ce qui leur inspire cette confiance qui non-seulement les aveugle sur toutes leurs fautes , mais les séduit au point qu'ils osent donner des leçons , lorsqu'à peine ils sont en état d'en prendre. Au moment où j'écris , je suis sûr que les vers que M. l'Abbé Aubert appelle une ode seront loués dans plus d'une feuille périodique , s'ils ne l'ont pas été déjà. Voilà donc où

SEPTEMBRE. 1774. 125
nous en sommes venus ! Voilà ce qu'on
appelle de la littérature !

*Undè nefas tantum Latiiis pastoribus ? Undè
Hac tetigit , Gradive , tuos urtica nepotes ?*

JUVENAL.

Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'auteur. A la Haye; & se trouve à Paris, chez Claude Bleuët, libraire, sur le pont St Michel.

Cette édition est belle & soignée. Elle a sur-tout le mérite d'une distribution plus heureuse que celle des précédentes. Elle n'est point surchargée de notes inutiles comme celle de St Marc. Elle est rédigée sur des manuscrits mis en ordre par Chaulieu lui-même, & qui contiennent les seuls ouvrages qu'il voulut avouer. L'éditeur a trouvé sur des feuilles volantes quelques autres pièces que Chaulieu ne croyait pas dignes de paraître, ou qui même ne sont pas de lui. Il les a mises à part, ainsi que quelques pièces de société composées par M. le Duc de Nevers, le Marquis d'Angéau, Chapelle & autres. Il a séparé aussi la correspondance de l'auteur avec M^{de} la Duchesse de Bouillon, & quelques poésies en vieux langage. Le texte est d'ailleurs très-correct, & l'on ne peut re-

F iij

procher à l'éditeur que quelques notes partiales dont nous parlerons tout-à-l'heure quand nous aurons dit un mot de Chaulieu.

Chaulieu, sans être un génie du premier ordre, est un écrivain original. C'est encore un de ces esprits favorisés de la Nature qui appartiennent au beau siècle de Louis XIV. Il était né poète, & sa poésie a un caractère marqué. C'est un mélange heureux d'une philosophie douce & sensible & d'une imagination riante. Il écrit de verve, & tous ses vers sont des épanchemens de son ame. On y voit les négligences d'un esprit paresseux, mais en même temps le bon goût d'un esprit délicat qui ne tombe jamais dans cette affectation, premier attribut des siècles de décadence. Il a un sentiment exquis de l'harmonie, & ses vers entrent doucement dans l'oreille & dans le cœur. Quel charme dans les stances sur sa goutte, dans celles sur sa retraite, sur la solitude de Fontenay ! Son ode sur l'Inconstance est la chanson du Plaisir & de la Gaïeté.

Aimons donc ; changeons sans cesse.
 Chaque jour nouveaux desirs.
 C'est assez que la tendresse
 Dure autant que les plaisirs.

Dieux ! ce soir qu'Iris est belle !
 Son cœur, dit-elle, est à moi.
 Passons la nuit avec elle,
 Et comptons peu sur sa foi.

Voilà de l'excellent goût. Ces idées & toutes celles de Chaulieu ont été depuis répétées & défigurées mille fois dans des pièces où l'on a mis à la place de cette gaieté vraie & de cette philosophie voluptueuse, des prétentions à l'esprit & aux bonnes fortunes, qui ne persuadent point du tout, & ne prouvent pas plus le talent du poète que son bonheur.

Chaulieu a de temps en temps des morceaux d'une imagination brillante & d'une poésie riche. Tout le monde fait ces beaux vers :

Tel qu'un rocher dont la tête, &c.

Mais ce qui domine sur-tout dans ses écrits, c'est la sensibilité pour le plaisir & la morale épicurienne. Les plaisirs qu'il goûte ou qu'il regrette sont presque toujours le sujet de ses vers. Il a très bonne grâce à nous en parler, parce qu'il les sent. Mais malheur à qui n'en parle que pour paraître en avoir !

Chaulieu n'a laissé qu'un petit nombre de poésies ; encore y en a-t-il quelques-

F iv

unes que l'on pourrait retrancher sans regret. Mais qui n'aimerait mieux avoir fait une douzaine de ces pièces pleines de sentiment, de philosophie & de charme, qui seront à jamais dans la mémoire de tous les connaisseurs sensibles; qui n'aimerait mieux les avoir faites, que des volumes entiers de ces poésies aujourd'hui si communes, où l'on croit que le mérite facile de quelques vers agréables peut dédommager d'un long bavardage & d'un jargon précieux & maniéré?

Tous les madrigaux de Chaulieu sont pleins de grâce & de finesse. Il tournaît très bien l'épigramme: témoin celle-ci contre l'Abbé Abeille.

Est-ce St Aulaire ou Toureille,
 Ou les deux qui vous ont appris
 Que dans l'ode, Seigneur Abeille,
 Indifféremment on ait pris
Courage, valeur & constance?

Peut-être en saurez-vous un jour la différence;
 Apprenez cependant comme on parle à Paris.

Votre longue persévérance
 A nous donner de méchans vers,
 C'est ce qu'on appelle *constance*;
 Et dans ceux qui les ont soufferts,
 Cela s'appelle *patience*.

Voilà de ces plaisanteries qu'un honnête homme peut se permettre sans se déshonorer, & non pas de ces épigrammes si grossièrement injurieuses ou si plattement atroces, que ceux même qui en sont l'objet & qui pourraient sans peine en faire de meilleures, dédaignent avec raison d'y répondre.

On trouve dans cette nouvelle édition deux pièces très-jolies, l'une de M. de Voltaire, l'autre du lyrique Rousseau. Celle-ci avait été imprimée, on ne fait pourquoi, dans les œuvres de Grécourt à qui elle ne ressemble point du tout. L'autre n'avait point été connue jusqu'ici. C'est une de ces productions légères & brillantes qui distinguèrent la jeunesse de l'auteur d'Œdipe. Elle est adressée au Grand-Prieur. Nous n'en pouvons citer qu'une partie.

Je voulais par quelque huitain,
 Sonnet ou lettre familière,
 Réveiller l'enjouement badin
 De votre Altesse chafsonnière.
 Mais ce n'est pas petite affaire
 A qui n'a plus l'Abbé Courtin
 Pour directeur & pour confrère,
 Tout simplement donc je vous dis
 Que dans ces jours de Dieu bénis,

F ▼

130 MERCURE DE FRANCE.

Ma muse qui toujours se range
 Dans les bons & sages partis ,
 Fait avec faisans & perdrix ,
 Son carême au château St Ange
 Au reste ce château divin ,
 Ce n'est pas celui du St Père ,
 Mais bien celui de Caumartin ,
 Homme sage , esprit juste & fin ,
 Que de tout mon cœur je préfère
 Au plus grand Pontife Romain ,
 Malgré leur pouvoir souverain
 Et leur indulgence plénière.
 Caumartin porte en son cerveau
 De son temps l'histoire vivante ;
 Caumartin est toujours nouveau
 A mon oreille qu'il enchante ;
 Car dans sa tête sont écrits
 Et tous les faits & tous les dits
 Des grands hommes , des beaux esprits ,
 Mille charmantes bagatelles ,
 Des chansons vieilles & nouvelles ,
 Et les annales immortelles
 Des ridicules de Paris.
 Château St Ange , aimable asyle ,
 Heureux qui dans ton sein tranquille
 D'un carême passe le cours !
 Château que jadis les Amours
 Bâtirent d'une main habile
 Pour un Prince qui fut toujours

A leur voix un peu trop docile,
 Et dont ils filèrent les jours ;
 C'est chez toi que François Premier
 Entendait quelquefois la messe,
 Et quelquefois par le grenier
 Rendait visite à sa maîtresse.
 De ce pays les Citadins
 Disent tous que dans les jardins
 On voit encor son ombre fière,
 Deviler sous des maroniers
 Avec Diane de Poitiers
 Ou bien la belle Ferronnière.
 Moi chétif, cette nuit dernière,
 Je l'ai vu couvert de lauriers.
 Car les héros les plus insignes
 Se laissent voir très-volontiers
 A nous faiseurs de vers indignes.
 Il ne traînait point après lui
 L'or & l'argent de cent provinces,
 Superbe & tyrannique appui
 De la vanité des grands Princes ;
 Point de ces escadrons nombreux,
 De tambours ni de haliebardes,
 Point de Capitaines des Gardes
 Ni de courtisans ennuyeux.
 Quelques lauriers sur sa personne,
 Deux brios de myrthe dans ses mains.

132 MERCURE DE FRANCE.

Je fais que vous avez l'honneur ,
 Me dit-il , d'être des orgies
 De certain aimable Prieur
 Dont les chansons sont si jolies
 Que Marot les retient par cœur ,
 Et que l'on m'en fait des copies , &c.

Voici la pièce de Rousseau ; elle a pour titre : *Retraite en Hollande*. Elle est en rimes redoublées. C'était la mode alors : ici du moins le redoublement des rimes ne rend point le style traînant. Mais ce retour des mêmes sons peut à la longue fatiguer l'oreille.

Je vois régner sur ce rivage
 L'innocence & la liberté.
 Que d'objets dans ce paysage ,
 Malgré leur contrariété ,
 M'étonnent par leur assemblage !
 Abondance & frugalité ,
 Autorité sans esclavage ,
 Richesses sans libertinage ,
 Noblesse , charges sans fierté.
 Mon choix est fait : ce voisinage
 Détermine ma volonté.
 Bienfaitante Divinité ,
 Ajoutez-y votre suffrage.
 Disciple de l'adversité ,
 Je viens faire dans ce village

Le volontaire apprentissage
 D'une tardive obscurité.
 Aussi bien, de mon plus bel âge
 J'apperçois l'instabilité.
 J'ai déjà de compte arrêté
 Quarante fois vu le feuillage
 Par les zéphirs ressuscité.
 Du printemps j'ai mal profité.
 J'en ai regret, & de l'été
 Je veux faire un meilleur usage.
 J'apporte dans mon hermitage
 Un cœur dès long-temps rebuté
 Du prompt & funeste esclavage
 Où met la folle vanité.
 Payfan sans rusticité,
 Hermite sans patchinage,
 Mon but est la tranquillité.
 Je veux, pour unique partage,
 La paix d'un cœur qui se dégage.
 Des filets de la Volupté.
 L'incorruptible Probité,
 De mes ayeux noble apanage,
 L'infatigable Activité,
 Reste d'un utile naufrage,
 Mes études, mon jardinage,
 Un repas sans art apprêté,
 D'une épouse économe & sage
 La belle humeur, le bon ménage,
 Vont faire ma félicité.

134 MERCURE DE FRANCE.

C'est dans ce port qu'en sûreté ,
 Ma barque ne craint point l'orage.
 Qu'un autre à son tour emporté ,
 Augré de sa cupidité ,
 Sur le sein de l'humide plage
 Des vents aille affronter la rage ;
 Je ris de sa témérité ,
 Et lui souhaite un bon voyage.
 Je réserve ma fermeté
 Pour un plus important passage ,
 Et je m'approche avec courage
 Des portes de l'éternité.
 Je fais que la *mortalité*
 Du genre humain est le partage :
 Pourquoi seul serais-je excepté ?
 La vie est un pèlerinage.
 De son cours la rapidité ,
 Loin de m'alarmer , *me soulage*.
 Sa fin , lorsque j'en envisage
 L'infailible nécessité ,
 Ne peut ébranler mon courage.
 Brûlez de l'or empaqueté ;
 Il n'en périt que l'emballage.
 L'or reste : un si léger dommage
 Devrait-il être regretté ?

Parmi les pièces de Chaulieu qui paraissent pour la première fois dans cette nouvelle édition , on trouve une épigramme contre la Motte , qui n'est pas la

meilleure qu'il ait faite, ni la mieux placée. Il lui reproche d'avoir dit dans l'approbation d'Éliphe que *le Public s'était promis dans M. de Voltaire un digne successeur des Corneilles & des Racines.*

O la belle approbation !

Qu'elle nous promet de merveilles !

C'est la sûre prédiction

De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles ;

Mais où diable, la Motte, as-tu pris cette erreur ?

Je te connaissais bien pour assez plat auteur,

Et sur-tout très-méchant poète ;

Mais non pour un lâche flatteur,

Encor moins pour un faux prophète.

Que la Motte soit un *méchant poète*, on peut en convenir, ou plutôt il n'était point du tout poète. Il rimait de l'esprit. Pour un *plat auteur*, l'arrêt est dur : *durus est hic sermo*. Ce qui est incontestable, c'est qu'il y avait une candeur bien noble, & non pas une *lâche flatterie* à reconnaître ainsi le génie naissant, & à mesurer sa route de le premier pas qu'il faisait. Aujourd'hui que le temps a si bien confirmé la prédiction de la Motte, je crois qu'elle lui fait un peu plus d'hon-

neut que l'épigramme n'en peut faire à Chaulieu.

L'éditeur n'a pas cru, dit-il, *pouvoir finir plus heureusement que par deux pièces de M. de Voltaire, où il est question de l'Abbé de Chaulieu.* On est bien étonné de trouver après cette note que l'une de ces deux pièces, celle qui regarde la mort de Chaulieu, est *une Oraison funèbre qui ne fait honneur ni au cœur ni à l'esprit de l'auteur.* En ce cas on ne pouvait pas *finir moins heureusement.* Mais sur-tout quand on se permet une phrase si injurieuse sur un vieillard octogénaire chargé de tant de titres de gloire, il faudrait avoir évidemment raison; encore serait-il mieux de s'exprimer avec plus de décence. Mais l'éditeur n'est pas plus équitable qu'il n'est poli. Il trouve très-mauvais que M. de Voltaire n'ait pas le ton d'une douleur profonde. Il voudrait *que le disciple se fût montré un peu plus touché de la perte de son maître.* Il prend ainsi dans une rigueur littérale ces expressions de *maître & de disciple*, employées, par M. de Voltaire, avec cette politesse qui sied si bien à un jeune homme à l'égard d'un vieillard. Il ne voit pas que Chaulieu n'a jamais été & ne pouvait pas être le maître de l'auteur d'*Œdipe & de la Henriade.* Il ne

songe pas que l'épigramme même de Chaulieu, qu'on vient de rapporter, suffirait seule pour prouver que M. de Voltaire n'était pour lui qu'une simple connaissance, & nullement un élève auquel il s'intéressât. M. de Voltaire a donc pu parler tranquillement de la mort douce & tranquille d'un épicurien de 80 ans. L'éditeur ne raisonne pas mieux, lorsqu'il critique ces deux vers adressés au Duc de Sully :

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle, &c.

*Est ce M. le Duc, est ce M. de Voltaire
qui a les larmes aux yeux ?*

En vérité, cette étrange question ferait douter que ce fût un homme de lettres qui parlât, si d'ailleurs les autres notes ne le prouvaient suffisamment. Que le critique consulte telle personne qu'il voudra : s'il en trouve une seule qui voye dans ces deux vers une amphibologie, je consens qu'il ait raison.

En général, l'éditeur paraît trop souvent dans ses notes animé de l'esprit de parti. Il déchire la Motte avec une violence qui appartient à l'envie lorsqu'elle combat le mérite vivant, mais qui est bien

extraordinaire lorsqu'il s'agit de juger les morts. Il l'appelle l'*Apollon des cafés*. Il faut laisser à la haine ces dénominations grossières, si déplacées à l'égard d'un écrivain plein d'esprit & de mérite, qui a laissé des ouvrages estimables. Il parle de *la destinée honteuse de ce bel esprit*. L'éditeur devrait laisser ce ton d'amertume & de dénigrement aux faiseurs de feuilles. Il prétend que *sans Rousseau, personne ne saurait peut-être aujourd'hui que la Motte a fait des odes si sublimes*. Premièrement personne ne trouve les odes de la Motte sublimes, & l'éditeur combat des chimères. Quant à Rousseau, c'est un grand poète sans doute, quoiqu'il ne soit pas le poète par excellence. C'est un des écrivains classiques qui ont fait honneur à notre langue. Personne ne l'a jamais nié, quoi qu'en aient dit des barbouilleurs étourdis qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Mais indépendamment de Rousseau, on se souviendra toujours que la Motte a fait une tragédie très-attendrissante, de jolies fables, des opéras dont on a retenu des vers; & que sur plusieurs objets de littérature, il a écrit avec beaucoup de raison, d'agrément & de politesse.

Antilogies & Fragmens philosophiques ;
 ou collection méthodique des mor-
 ceaux les plus curieux & les plus in-
 téressans sur la Religion, la Philoso-
 phie, les Sciences & les Arts, extraits
 des écrits de la philosophie moderne.
 A Amsterdam ; & se trouve à Paris,
 chez Vincent, imprimeur - libraire,
 rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

Le titre du livre annonce tout ce qu'il est. Mais on est un peu étonné de ce mot d'Antilogies qui signifie contradictions, & que le rédacteur n'a guères pu choisir que pour avoir un titre moins commun. Il prétend que les philosophes ont dit en d'autres endroits le contraire des vérités utiles qu'il a recueillies dans leurs ouvrages. Mais ce ne serait pas encore une raison pour appeler antilogies un livre où l'on ne combat personne. Quoi qu'il en soit, il y a de bons morceaux dans ce recueil, il y en a de médiocres ; il y en a même de mauvais. Il puise également dans les ouvrages des maîtres & dans ceux qui n'en sont pas ; dans des livres très-connus, ou dans des brochures ignorées, ou décriées. Par exemple, on ne s'attend pas à voir citer parmi des ouvrages de philosophie, une déclamation satirique & clan-

destine, intitulée *l'an 2440*, recherchée d'abord par ceux qui aiment à connaître tous les ouvrages qui ont un air de hardiesse ; mais si ennuyeuse & si extravagante , qu'il est impossible d'en achever la lecture. L'auteur bâtit un monde idéal, & se persuade que lorsqu'il se réveillera l'an 2440 , il trouvera son édifice bien établi. Mais s'il se réveille jamais de son vivant , il rira le premier de ses rêves de malade. C'est dans ce livre (pour ne parler que des objets littéraires) qu'Horace , Boileau , Cicéron sont traités avec le plus grand mépris ; que M. de Voltaire est prodigieusement rabaislé ; que Racine est *un petit bel esprit*, &c. Le rêveur imagine une académie où chacun peut venir prendre place en arborant un étendard où seraient écrits les titres de ses ouvrages. Si cette institution avait lieu , on verrait une belle confusion d'étendards qui ne seraient pas ceux du bon goût, & une belle liste d'ouvrages qu'on n'aurait jamais vus ailleurs. Mais ce que l'auteur a oublié , c'est de faire bâtir une salle pour une pareille assemblée. Le Louvre entier ne serait pas assez grand.

Si l'auteur de cette collection a eu tort de fouiller des décombres méprisés , il faut lui savoir gré d'avoir déterré quelques

diamans ensevelis. Tel est , par exemple , un discours du Père Guénard , jésuite , sur l'esprit philosophique couronné à l'Académie Françoisé en 1755, & le seul peut-être de tous les ouvrages de ce genre où l'on trouve de la véritable éloquence , avant l'époque où l'Académie proposa les éloges des grands hommes , époque marquée par les triomphes de M. Thomas. Ce discours n'a point été oublié des gens-de-lettres , mais il est peu connu , parce qu'une brochure de si peu d'étendue se perd aisément dans la foule , si elle n'est pas recueillie dans des ouvrages de plus de consistance. Nous sommes bien sûrs de faire plaisir au lecteur en lui offrant deux morceaux de cet excellent discours ; l'un sur la révolution opérée dans la philosophie par Descartes , l'autre sur les bornes que la Religion doit mettre à l'esprit philosophique.

« Il est aisé de compter les hommes qui
 » n'ont pensé d'après personne , & qui ont
 » fait penser d'après eux le genre humain :
 » seuls & la tête levée , on les voit mar-
 » cher sur les hauteurs ; tout le reste des
 » philosophes suit comme un troupeau.
 « N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut
 » accuser d'avoir prolongé l'enfance du

142 MERCURE DE FRANCE.

» monde & des sciences? Adorateurs stu-
» pides de l'Antiquité, les philosophes
» ont rampé durant vingt-siècles sur les
» traces des premiers maîtres. La raison
» condamnée au silence laissait parler l'au-
» torité : aussi rien ne s'éclaircissait dans
» l'Univers ; & l'esprit humain , après
» s'être traîné mille ans sur les vestiges
» d'Aristote , se trouvait encore aussi-loin
» de la vérité. Enfin parut en France un
» génie puissant & hardi , qui entreprit
» de secouer le joug du Prince de l'école.
» Cet homme nouveau vint dire aux autres
» hommes , que pour être philosophes , il
» ne suffisait pas de croire , mais qu'il
» fallait penser. A cette parole , toutes les
» écoles se troublèrent ; une vieille maxi-
» me régnait encore : *Ipsè dixit* , le maître
» l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita
» tous les philosophes contre le père de la
» philosophie pensante ; elle le persécuta
» comme novateur & impie , le chassa de
» royaume en royaume ; & l'on vit Des-
» cartes s'enfuir , emportant avec lui la
» vérité qui , par malheur , ne pouvait
» être ancienne en naissant. Cependant ,
» malgré les cris & la fureur de l'i-
» gnorance , il refusa toujours de jurer
» que les anciens fussent la raison souve-

»raîne; il prouva même que ses persé-
 »teurs ne savaient rien, & qu'ils de-
 »vaient désapprendre ce qu'ils croyaient
 »savoir. Disciple de la lumière, au lieu
 »d'interroger les morts & les dieux de l'é-
 »cole, il ne consulta que les idées claires
 »& distinctes, la nature & l'évidence.
 »Par ses méditations profondes, il tira
 »toutes les sciences du chaos; & par un
 »coup de génie plus grand encore, il
 »montra le secours mutuel qu'elles de-
 »vaient se prêter; il les enchaîna toutes
 »ensemble, les éleva les unes sur les au-
 »tres; &, se plaçant ensuite sur cette
 »hauteur, il marcha, avec toutes les for-
 »ces de l'esprit humain ainsi rassemblées,
 »à la découverte de ces grandes vérités
 »que d'autres plus heureux sont venus en-
 »lever après lui, mais en suivant les sen-
 »tiers de lumière que Descartes avait tra-
 »cés. Ce fut donc le courage & la fierté
 »d'un esprit seul, qui causèrent dans les
 »sciences cette heureuse & mémorable
 »révolution dont nous goûtons aujour-
 »d'hui les avantages avec une superbe in-
 »gratitude. Il fallait aux sciences un hom-
 »me de ce caractère, un homme qui
 »osât conjurer tout seul avec son génie
 »contre les anciens tyrans de la raison;
 »qui osât fouler aux pieds ces idoles que

»tant de siècles avaient adorées. Descar-
 »tes se trouvait enfermé dans le labyrin-
 »the avec tous les autres philosophes ;
 »mais il se fit lui-même des ailes, & il
 »s'envola, frayant ainsi une route nouvelle
 »à la raison captive...

»Quelles sont, en matière de religion,
 »les bornes où doit se renfermer l'esprit
 »philosophique ? Il est aisé de le dire : la
 »Nature elle-même l'avertit à tout mo-
 »ment de sa foiblesse, & lui marque en
 »ce genre les limites étroites de son intel-
 »ligence ? Ne sent-il pas à chaque ins-
 »tant, quand il veut avancer trop avant,
 »ses yeux s'obscurcir & son flambeau s'é-
 »teindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter ; la
 »foi lui laisse tout ce qu'il peut compren-
 »dre ; elle ne lui ôte que les mystères &
 »les objets impénétrables. Ce partage
 »doit-il irriter la raison ? Les chaînes
 »qu'on lui donne ici sont aisées à porter,
 »& ne doivent paraître trop pesantes
 »qu'aux esprits vains & légers. Je dirai
 »donc au philosophe : Ne vous agitez
 »point contre ces mystères que la raison ne
 »saurait percer ; attachez-vous à l'examen
 »de ces vérités qui se laissent approcher,
 »qui se laissent en quelque sorte toucher
 »& manier, & qui répondent de toutes les
 »autres ; ces vérités sont des faits éclatans

» &

» & sensibles dont la Religion s'est com-
 » me enveloppée toute entière , afin de
 » frapper également les esprits grossiers &
 » subtils. On livre ces faits à votre curio-
 » sité : voilà les fondemens de la religion ;
 » creusez donc autour, essayez de les ébran-
 » ler : descendez avec le flambeau de la
 » philosophie jusqu'à cette pierre antique
 » tant de fois rejetée par les incrédules ,
 » & qui les a tous écrasés. Mais , lorsqu'ar-
 » rivé à une certaine profondeur , vous
 » aurez trouvé la main du Tout-Puissant
 » qui soutient depuis l'origine du monde
 » ce grand & majestueux édifice , toujours
 » affermi par les orages mêmes & le torrent
 » des années , arrêtez - vous , & ne creu-
 » sez pas jusqu'aux enfers. La philosophie
 » ne saurait vous mener plus loin sans vous
 » égayer : vous entrez dans les abysses de
 » l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux
 » comme le peuple , & remettre l'hom-
 » me avec confiance entre les mains de la
 » foi... Laissez donc à Dieu cette nuit pro-
 » fonde , où il lui plaît de se retirer avec
 » sa foudre & ses mystères. »

Il est rare que la Religion ait parlé un
 langage si majestueux , & il est triste que
 l'auteur de ces morceaux qui annonçaient
 tant de talens , soit resté depuis dans l'i-
 naction ou du moins dans le silence.

G

Pièces d'Eloquence qui ont remporté le prix de l'Académie Française depuis 1765 jusqu'en 1771. Tome IV; 2 liv. broché. A Paris, chez A. Demonville, imprimeur - libraire de l'Académie Française, rue St Severin, vis-à-vis celle de Zacharie, 1774.

Ce quatrième volume faisant la suite du recueil des Pièces d'Eloquence couronnées par l'Académie depuis 1765 jusqu'à 1771, renferme les éloges de Descartes par M. Thomas & par M. Gaillard; les discours sur les malheurs de la Guerre & les avantages de la Paix par M. de la Harpe & par M. Gaillard; l'Eloge de Charles V, Roi de France, par M. de la Harpe; l'Eloge de Molière par M. de Champfort; l'Eloge de François de Salignac de la Motte-Fénelon par M. de la Harpe; tous morceaux très distingués & bien connus, que l'on est charmé de voir rassemblés.

Abrégé d'Astronomie par M. de la Lande, lecteur royal en mathématiques, de l'Académie royale des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Berlin, de Stockholm, de Bologne, &c. Censeur royal; vol. in-

S E P T E M B R E. 1774.
8°. A Paris, chez la V^e D^u Maine,
du Foin St-Jacques, 1774.

Les premiers phénomènes qui doivent frapper les yeux lorsqu'on examine le ciel pour la première fois, m'ont paru, dit M. de la Lande, devoir commencer un traité d'astronomie. J'ai considéré ensuite les conséquences qu'en tirèrent les premiers astronomes, toujours très-naturelles, souvent très-ingénieuses, quelquefois fausses; car les premiers observateurs ne furent que des bergers. Ainsi je n'ai pas commencé mon livre en supposant l'observateur au centre du soleil, comme a fait M. de la Caille, parce qu'il a fallu deux mille ans pour parvenir à démontrer que le soleil étoit le centre des mouvemens célestes. Je n'ai pas commencé par la définition des cercles de la sphère, parce que le lecteur n'auroit point apperçu la nécessité de ces cercles & de leur origine; la génération des choses doit précéder leur définition. Enfin je n'ai pas commencé par l'histoire de l'astronomie; il auroit fallu supposer l'astronomie connue; mais j'ai tâché de conduire l'histoire avec la chose même en cherchant l'ordre des inventions, & réunissant l'histoire de l'astronomie aux principes de cette science.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

J'ai indiqué l'ordre des découvertes lorsque je n'ai pas pu le suivre. L'esprit va toujours de proche en proche; une invention paroît ordinairement merveilleuse, parce qu'on n'apperçoit pas la route par laquelle on y est parvenu. Mais elle paroît toujours aisée quand on en rapproche ce qui l'a précédée, & qu'on fait la route qui a conduit à chaque vérité.

A la suite de ces premières observations nous verrons paroître les travaux de Copernic, de Tycho, de Kepler, de Cassini, de Newton; en un mot des instrumens nouveaux, des systêmes hardis, des découvertes heureuses, des observations délicates; ces deux siècles de lumière ouvriront le spectacle le plus étonnant dont l'esprit puisse jouir; mais si nous prenons soin de placer chaque chose à la suite de celle qui lui a donné naissance; si nous transportons le lecteur dans la position de celui qui aura fait quelque belle découverte, la chaîne reparoîtra; & l'esprit, soulagé du fardeau que trop d'admiration impose à l'amour propre, jouira presque du plaisir que l'auteur même dut avoir: c'est donc à montrer les progrès de l'esprit que la méthode de cet ouvrage est destinée; point de science où ils soient plus admirables & plus satisfaisans.

SEPTEMBRE. 1774. 149

Telle est l'idée que M. de la Lande donne du plan & de l'exécution de son abrégé de l'Astronomie. Le lecteur peut, avec un guide aussi savant, étudier les loix des grands corps lumineux, en suivre les mouvemens, & parcourir avec confiance les régions célestes. Eh ! quelle science est plus féconde en merveilles, plus capable d'élever l'imagination & de perfectionner l'esprit ! Combien d'ailleurs l'étude approfondie de la véritable astronomie n'a-t-elle point proscrit de préjugés & d'erreurs, en affranchissant la raison des terreurs ou des vaines prédictions de l'astrologie & de la crainte des comètes !

La cosmographie & la géographie ne peuvent se passer de l'astronomie. Les observations de la hauteur du pôle ont fait connoître la figure de la Terre ; les éclipses de Lune ont servi à déterminer les longitudes des différens pays, & leurs distances mutuelles d'Occident en Orient. La découverte des Satellites de Jupiter a donné une plus grande perfection aux cartes géographiques & marines. C'est par l'astronomie que les Phéniciens furent conduits dans leurs premières navigations ; c'est à l'astronomie que Christophe Colomb dut la découverte du Nouveau-

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

Monde. La Marine, l'Agriculture, la Chronologie, l'Horlogerie, la Gnomonique, la Météorologie; ces sciences tirent de la connoissance des astres des secours nécessaires à leur perfection, & utiles à leur conservation.

Éléments de Géométrie - pratique, par M. Dupuy fils, aide-professeur aux Ecoles royales de l'Artillerie de Grenoble & professeur royal en survivance; chez F. Brette, libraire, à Grenoble; & à Paris, chez Durand neveu, libraire, rue Galande; 2 vol. in-8°. en un. Prix, rel. 7 liv.

La première partie de cet ouvrage contient les principes de l'Arithmétique & de la Géométrie Élémentaire avec un toisé, & des tables pour en faciliter les calculs; dans la seconde partie l'auteur enseigne l'usage des piquets pour déterminer les longueurs accessibles ou inaccessibles & les surfaces. Il donne le moyen de rapporter sur le terrain toutes sortes de figures, & de construire toutes sortes de fortifications. Il décrit l'art de l'Arpenteur & les instrumens propres à ses opérations, dont quelques-uns sont de l'invention de M. Dupuy. Il développe

SEPTEMBRE. 1774. 151
la théorie & la pratique de l'art du Nivellement, avec de nouveaux procédés pour la construction des reliefs & pour former les cadastres.

Ce traité a principalement l'avantage d'être le résultat d'une expérience suivie & réfléchie.

Oraison funèbre de très-haute, très-puissante & très-excellente Princesse Son Altesse Royale Madame Anne-Charlotte de Lorraine, Abbesse de Remiremont, Coadjutrice des Abbayes & Principautés de Thorn & d'Essen, &c. &c. Par M. Bexon, Prêtre-docteur en théologie. A Nancy, chez Bontoux, libr. & à Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques.

On ne peut célébrer plus de vertus avec une éloquence plus noble & plus pathétique. « Que ce cri funèbre retentisse dans tous les cœurs: Elle n'est plus, celle qui faisoit notre gloire & la douceur de nos jours; Elle n'est plus, celle qui étoit la joie & l'honneur de son peuple: la fille des anciens héros, la protectrice de la patrie, l'exemple des vertus, la mère des pauvres n'est plus. . . . J'offrirai sa vie, dit le jeune orateur, à vos éloges, sa mort

G iv

à vos regrets , son immortalité à votre vénération , tout à la gloire du Dieu bon qui crée les grandes ames pour la consolation & l'exemple des hommes ; du Dieu terrible qui coupe à son gré le fil de la vie des Rois , du Dieu éternel dont la grâce conserve à jamais les Saints.»

Tel est le début de la seconde partie de ce beau discours. C'est dans les derniers momens que l'ame rassemblant toutes ses forces , retrace avec énergie les traits qui la caractérisent. Elle fait effort pour se peindre encore une fois toute entière , & présente à cet instant précieux & fatal un abrégé de la vie. Aussi les anciens Peuples avoient-ils consacré pour ainsi dire, cette passion triste & touchante qui rend pour nous si remarquables & si dignes de mémoire les derniers momens de ceux que nous avons aimés. Ils écoutoient religieusement les dernières paroles des mourans ; ils les recueilloient comme des oracles. Sans doute l'Esprit divin daigna quelquefois environner alors le juste de ses clartés. Le Patriarche au milieu de ses enfans , prédisoit leurs destinées , & toujours la Nature exaltée & sublime à cet instant terrible , & souvent la Grâce , puissante en prodiges , marquent le dernier jour des mortels de ces signes

S E P T E M B R E. 1774. 153
redoutables qui réveillent le passé & appellent l'avenir ; qui approfondissent le cœur & le développent tout entier ; qui fixent le sort de l'homme dans le monde éternel où il entre , & sa mémoire sur la terre qu'il abandonne.

Cette Oraison funèbre sera lue avec intérêt & avec sensibilité. L'orateur, jeune homme de vingt - cinq ans , qui a déjà fait plusieurs ouvrages utiles sur l'Agriculture , annonce dans ce discours de grands talens pour la chaire. Son style est animé & varié ; il est plein d'images, d'idées & de vérités.

** Oraison funèbre de très-haut, très-grand, très-puissant & très-excellent Prince Louis Quinze le Bien-Aimé , Roi de France & de Navarre , prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de Saint-Denis le 27 Juillet 1774 ; par Messire Jean-Baptiste Charles Marie de Beauvais, Evêque de Senès. A Paris , de l'imprimerie de Guillaume Desprez, imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France , rue St Jacques.*

Une éloquence religieuse & vraiment pastorale ; un emploi très-heureux de

** Article de M. de la Harpe.*

G v

l'Écriture & des Pères ; un style plein d'onction & de cette sensibilité paternelle qui sied à un Ministre de l'Église, au Ministre d'un Dieu qui aime les hommes ; de grandes vérités annoncées avec courage, sans audace & sans amertume ; de grands mouvemens oratoires & par-tout un style sage & pur : tels sont les caractères que l'on remarque dans cet ouvrage d'un orateur évangélique que ses talens & ses vertus ont élevé sur le siège épiscopal.

Son exorde est noble & pathétique.

« Quand j'annonçais, il y a peu de temps ,
 » la divine parole devant votre auguste
 » ayeul ; quand je lui parlais de son peu-
 » ple , & que son cœur paraissait si touché
 » de la misère publique ; hélas ! qui eût
 » prévu le coup terrible dont il était mena-
 » ce ? Déjà le glaive invisible de la mort
 » était donc suspendu sur cette tête augus-
 » te. Hélas ! qui eût pensé que nous au-
 » rions pu lui dire alors dans un sens litté-
 » ral : encore quarante jours, *adhuc qua-*
 » *draginta dies* , encore quarante jours ,
 » & vous serez porté dans le sépulcre de
 » vos pères , & cette même voix que vous
 » entendez en ce moment , fera l'inter-
 » prète du deuil de votre peuple à vos fu-
 » nérailes. Faibles mortels , humilions-
 » nous devant le Dieu terrible qui enlève

» la vie aux Princes , devant le Dieu terri-
 » ble pour les Rois de la terre , *terribili & ei*
 » *qui aufert spiritum Principum , terribili*
 » *apud reges terra.*

» O déplorable fragilité de la vie ! ô fai-
 » ble ! ô vanité de la puissance & de la
 » majesté des Rois ! Louis paraissait jouir
 » d'une santé si ferme & si florissante ! nous
 » contemplions avec joie , sur ce front
 » majestueux , le présage du plus long rè-
 » gne de la monarchie ; & voilà que cette
 » contagion , ajoutée depuis quelques siè-
 » cles aux misères humaines , & à laquelle
 » nous nous flattions que le Roi avait payé
 » depuis long-temps le fatal tribut qu'elle
 » semble avoir étendu sur tous les mortels ;
 » voilà que ce fléau si funeste au sang de nos
 » maîtres , vient répandre tout-à-coup , au
 » milieu de la Cour , le trouble & la conf-
 » ertation.

» Vous frémissez encore , messieurs ,
 » au souvenir de ces affreux momens. Le
 » Roi expirant au milieu des horreurs de
 » cette maladie cruelle ; son corps frappé
 » de la corruption anticipée du tombeau ;
 » privé dans les premiers instans , comme
 » celui du malheureux Osias , des hon-
 » neurs funèbres , & emporté précipitam-
 » ment , sans pompe , sans appareil , à

»travers les ombres de la nuit ; les tendres
 »& courageuses Princesses qui ont recueil-
 »li ses derniers soupirs , atteintes de la
 »même contagion ; l'effroi qui se joint
 »encore à la douleur ; la Famille Royale
 »obligée de fuir la mort de palais en pa-
 »lais... Dieu terrible , soyez béni au mi-
 »lieu de notre malheur ; soyez béni des
 »sentimens de pénitence que vous avez
 »inspirés au Roi dans ses derniers jours ,
 »& de nous avoir épargné la pensée dé-
 »sespérante qu'une ame qui nous était si
 »chère , soit tombée dans votre éternelle
 »disgrâce.

»Princes, Pontifes, Grands du Royau-
 »me, Magistrats, Citoyens, rassemblés
 »en ce jour dans *la maison des sépulcres*
 »de vos Rois , dans leur dernière & per-
 »pétuelle demeure , hélas ! leurs palais
 »ne sont que des asyles de voyageurs ! *Se-
 »pulcra eorum, domus illorum in æter-
 »num.* Vous sur-tout que Louis hono-
 »rait d'une bienveillance plus distinguée ,
 »& qui lui avez donné , dans les der-
 »niers jours de sa vie , des preuves si tou-
 »chantes de votre zèle & de votre attache-
 »ment ; venez offrir au Seigneur notre
 »Dieu vos vœux & vos larmes , pour
 »un Prince si digne de votre tendresse &

S E P T E M B R E. 1774. 157

»de votre reconnoissance, pour un Prince
»si digne de l'amour & des regrets de toute
»la nation.

»Viens-je donc ne faire retentir ici que
»des louanges? Viens-je renouveler,
»dans ce temple du Dieu de vérité, ces
»anciennes apothéoses où Rome idolâ-
»tre élevait, sans distinction, tous les
»Princes au rang des Dieux, sitôt qu'ils
»avaient cessé d'être hommes? Loin d'ici
»une profane adulation: N'est-ce donc
»pas assez que la flatterie ait assiégé les
»Princes pendant leur vie, sans qu'elle
»vienne encore se traîner à la suite de
»leurs funérailles, & ramper autour de
»leurs tombeaux? Louons les hommes
»illustres, célébrons la gloire des Hé-
»ros & des Rois; mais osons déplorer aussi
»leurs malheurs pour l'honneur de la vérité,
»& pour l'instruction des générations qui
»leur survivent.

»A Dieu ne plaise que j'oublie le res-
»pect qui est dû à la majesté des Rois
»jusques dans la poussière de leurs tom-
»beaux; à Dieu ne plaise que j'oublie la
»tendre vénération que nous devons à la
»mémoire de Louis, à la mémoire du
»plus doux & du meilleur des Princes.
»Et qui peut être plus pénétré que nous de
»ce sentiment? Mon Dieu, nous osons

158 MERCURE DE FRANCE.

» vous en prendre à témoin , en présence
» de son tombeau & de votre autel. Mais
» quelle considération pourrait faire ou-
» blier jamais à un Ministre de l'Evan-
» gile , le respect non moins inviolable
» qu'il doit à la vérité ?

» Placés entre ces deux devoirs , entre
» le respect que nous devons à la vérité ,
» & ce respect que nous devons à la mé-
» moire du Roi , soyons également fidèles
» à l'un & à l'autre : célébrons les vertus
» du Roi , sans manquer à la vérité : dé-
» plorons ses malheurs , sans manquer à
» sa mémoire : rendons gloire à la vérité ;
» rendons gloire au Roi : telle est l'impar-
» tialité de l'hommage funèbre que nous
» allons rendre à très - grand , très - haut ,
» très - puissant & très - excellent Prince
» Louis XV , Roi de France & de Navar-
» re.

» Roi des Rois , Seigneur des Seigneurs ,
» qui voyez ici la cendre des Souverains
» humiliée aux pieds de vos Autels , &
» qui possédez seul l'immortalité ; grand
» Dieu , relevez mon ame abattue par la
» douleur ; ne permettez pas que le deuil
» affaiblisse le zèle de votre Ministre. Or-
» gane de la douleur publique , toujours
» je suis l'organe de vos loix. Inspirez moi
» les leçons courageuses que Jérémie don-

S E P T E M B R E. 1774. 159.

»nait à votre Peuple , en même - temps
»qu'il pleurait ses malheurs.

L'orateur , après avoir rappelé les époques brillantes qui signalèrent le règne de Louis XV , en vient à ce titre de Bien-Aimé , le plus beau des titres qu'une Nation puisse donner à son Roi , puisqu'il annonce que le Prince a rempli le premier de ses devoirs. « Rappelez vous , Messieurs , avec quel enthousiasme unanime , ce Peuple donna à Louis le surnom le plus glorieux pour un Prince & pour ses sujets. Car ce n'est point la voix des Grands , toujours suspecte de flatterie ; ce n'est point le suffrage pompeux des cités qui décerna à Louis ce beau nom ; c'est la voix libre & ingénue du Peuple , de ce Peuple qui ne fait point flatter les Rois , & qui ne suit que les mouvemens de sa franchise & de sa tendresse ; c'est le cri du Peuple qui le proclama Louis le Bien-Aimé. Hélas ! nous ne pouvons nous dissimuler combien le malheur des temps a paru refroidir parmi les Français les démonstrations de cet amour. Ainsi Dieu permet que les Peuples donnent aux Princes cet avertissement , pour leur apprendre que si le respect & l'obéissance sont un devoir inviolable , l'amour des Peuples , la plus belle gloire & la plus

»douce récompense de la royauté, l'a-
 »mour des Peuples est un sentiment libre
 »qui n'est dû qu'aux bienfaits & à la ver-
 »tu. Alors quand le Prince paraît en pu-
 »blic, il n'entend plus retentir autour de
 »lui les acclamations de ses sujets : le
 »Peuple n'a pas, sans doute, le droit de
 »murmurer; mais, sans doute aussi, il a le
 »droit de se taire; & son silence est la le-
 »çon des Rois.

Ces idées si souvent répétées dans les
 oraisons funèbres sur la destinée des gran-
 deurs humaines reparaissent dans la péro-
 raïson de M. l'Evêque de Senès, mais
 avec cette magnificence d'expression qui
 les rend neuves & frappantes. Ce mor-
 ceau nous a paru d'un style sublime. «Le
 »jour lugubre, l'heure fatale est donc
 »arrivée, où la France va rendre son dernier
 »hommage à son Roi. Déjà Louis XIV a
 »cédé sa place à Louis XV : son cercueil
 »vient d'être transporté au fond des antres
 »funèbres, & Louis le Grand a semblé
 »mourir une seconde fois. Grands du
 »Royaume, Chefs des légions, venez ap-
 »porter dans ce gouffre insatiable où va
 »s'abysser la gloire & la majesté de vos
 »maîtres, venez apporter les dépouilles
 »de la royauté, le sceptre, la couron-
 »ne, la pourpre, les trophées, les étén-

SEPTEMBRE. 1774. 161

»dards; venez présenter à la Mort ces of-
»frandes augustes arrosées de vos larmes :
»*venite, & reddite Domino Deo vestro, om-*
»*nes qui in circuitu ejus affertis munera :*
»Venez, & tremblez devant le Dieu
»terrible qui enlève la vie aux Princes ;
»devant le Dieu terrible pour les Rois de
»la terre.

»Hélas ! quand vous aurez rempli en-
»vers votre Roi ces tristes devoirs; quand
»cette pompe funèbre, le dernier appareil
»de sa puissance, la dernière lueur de sa
»gloire; quand cette vaine pompe aura
»disparu, que lui restera-t il désormais de
»la magnificence de son Trône? Une lam-
»pe funèbre, un voile lugubre, un silence
»profond, qui ne sera interrompu que
»par les vœux des solitaires qui vont prier
»sur son cercueil. Vous allez voir un reste
»d'appareil le suivre au tombeau : vain
»simulacre : sa gloire ne descendra point
»avec lui sous la tombe : *Neque descendet*
»*cum eo gloria ejus.* Une voix lugubre va
»crier : Louis XV est mort, & la même
»voix va s'élever au même instant pour
»annoncer déjà au son des instrumens
»guerriers, la puissance & la gloire de son
»successeur. Ainsi, malheureux humains,
»au milieu même de vos pompes vous ne

162. MERCURE DE FRANCE.

»pouvez vous empêcher de proclamer
»vous même votre néant : ainsi un règne ,
»une génération passe ; un autre règne ,
»une autre génération arrive ; & quel au-
»tre fruit de tous les travaux dont l'hom-
»me se tourmente sous le soleil ? »

Erasme, ou l'Ami de la Jeunesse ; entre-
tiens familiers dans lesquels on donne
aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe
des notions suffisantes sur la plupart
des connoissances humaines, & parti-
culièrement sur la logique ou la scien-
ce du raisonnement ; la doctrine, la
morale & l'histoire de la Religion, la
mythologie, la physique générale &
particulière, l'astronomie, l'histoire
naturelle, la géographie, l'histoire de
France, &c. Nouvelle édition, par M.
l'Abbé Filassier. A Paris, chez Vin-
cent, libraire, rue des Mathurins, hô-
tel de Clugny, 1774 ; vol. in-8°. avec
fig. Prix, 5 liv. rel.

Nous avons annoncé dans le *Mercur*
de Mai 1773, la première édition de
cette collection bien faite pour appren-
dre aux jeunes gens les élémens ou les
notions préliminaires des sciences. La
seconde édition de ce recueil prouve

SEPTEMBRE. 1774. 163.

l'utilité dont il est pour l'éducation des personnes de l'un & l'autre sexe. M. l'Abbé Filassier s'est servi de ce qu'il a trouvé de bon & d'analogue à son plan dans les meilleurs écrivains; il en a composé des entretiens qui sont autant de leçons précises dont les maîtres & les élèves peuvent se servir avec un égal avantage.

Anecdotes Chinoises , Japonaises , Siamoisés , Tonquinoises , &c. dans lesquelles on s'est attaché principalement aux mœurs , usages , coutumes & religions de ces différens peuples de l'Asie; vol. in-8°. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, avec approbation & privilège du Roi.

On a mis l'histoire en anecdotes, & l'on a publié, successivement sous cette forme, les faits les plus intéressans des différentes Nations. L'histoire de la Chine, du Japon, de Siam & des autres Etats de l'Asie présente une suite de traits curieux qui font connoître les mœurs, le génie & le caractère des Peuples de l'Asie. Parmi ces anecdotes on rapporte comme un fait, ce qui n'est qu'un conte allégorique, en style oriental, dans le *Spéctateur François*,

année 1773, & qui n'appartient nullement à l'histoire chinoise. Il y a d'autres prétendues anecdotes qui sont pareillement des contes inventés par nos écrivains François, & revêtus de la pompe asiatique pour donner de l'éclat à un trait de morale ou de critique, ou d'imagination. Il falloit que l'éditeur ne les rapportât point comme des faits de la Chine, & qu'il eût l'attention de distinguer ces fictions, des traits historiques.

«Un Bonze riche & avare avoit fait un
 »amas considérable de bijoux : un autre
 »Bonze lui marqua quelque desir de les
 »voir. Le Bonze avare les lui montra
 »avec beaucoup de faste. Après que le
 »Bonze curieux les eut examinés : Je vous
 »remercie, lui dit-il, de vos bijoux. —
 »Pourquoi me remercier, lui dit l'autre?
 »Je ne vous les donne pas. — C'est, re-
 »prit le sage Bonze, du plaisir que j'ai eu
 »de les voir ; c'est tout le profit que vous
 »en tirez, & vous n'avez par dessus moi
 »que la peine de les garder. Cette diffé-
 »rence est peu de chose, & je ne vous
 »l'envie point.» Cette même anecdote
 est attribuée, dans le même livre, à un
 Mandarin, & rapportée avec peu de
 changemens. Il y en a donc une imi-

SEPTEMBRE. 1774. 165
tée de l'autre, sans qu'on dise quelle est
la véritable.

Voici une Anecdote Japonoise. «Sous
«l'empire de Cubo-Sama, Us-je Saggi se
«révolta contre cet Empereur; c'étoit un
«homme de courage & juste, quoique re-
«belle, mais ardent dans ses passions. Il
«devint amoureux d'une très-belle fille
«dont la mère étoit veuve & très-pauvre.
«Il gagna la fille & la mit dans son sé-
«rail. Sa mère, qui ne pouvoit la voir,
«lui écrivit pour la prier de l'aider dans
«sa misère. La jeune fille versa quelques
«larmes & cacha la lettre. Us-je s'en ap-
«perçut : il étoit amoureux & jaloux : il
«crut que la lettre venoit d'un rival : il la
«demande à sa maîtresse; mais trop fière
«pour découvrir l'état de sa mère, qui
«d'ailleurs étoit veuve d'un soldat qui
«s'étoit distingué par sa valeur, & qui en
«avoit été mal récompensé, selon l'usa-
«ge, elle s'obstine à refuser. Les soupçons
«s'accrurent par la résistance; il veut pren-
«dre la lettre de force, mais la jeune fille
«la roule & l'avale. La respiration est
«interceptée & la fille est suffoquée. Tous
«les secours furent inutiles. Us-je, per-
«suadé qu'il étoit trompé, veut connoître
«son rival. Il fait ouvrir la gorge de sa
«maîtresse; on en retire la lettre, & il y

» lit des détails attendrissans de la pau-
 » vreté d'une mère infortunée. Us-je, dou-
 » blement frappé & de la mort de la fille
 » dont il étoit la cause, & de sa grandeur
 » d'ame, détesta sa jalousie, éleva un mo-
 » nument à cette fille généreuse qu'il pleu-
 » ra long-temps, & fit venir la veuve au-
 » près de lui, la combla de bienfaits & la
 » regarda depuis comme sa mère. »

*Elémens de Chirurgie en latin & en fran-
 çois avec des notes.* Par M. Sue le jeu-
 ne, prévôt désigné du collège de Chi-
 rurgie, adjoint au Comité perpétuel
 de l'Académie royale de Chirurgie,
 chirurgien ordinaire de l'Hôtel-de-
 Ville, &c. &c. Vol. in-8°. A Paris,
 chez Vincent, imprimeur libraire, rue
 des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. Sue a composé ces Elémens en la-
 tin & en françois, parce qu'il a principale-
 ment eu l'intention de travailler pour les
 élèves qui se destinent à entrer dans quel-
 qu'un des collèges de Chirurgie établis
 dans les grandes villes du royaume, &
 dans lesquels on ne peut être admis qu'a-
 vec l'étude des lettres, & lorsqu'on est
 familiarisé avec la langue latine. Ces
 Elémens sont précédés d'une longue pré-

face dans laquelle l'auteur fait voir la différence qu'il y a entre sa méthode & les principes de chirurgie de M. de la Faye. Il se montre aussi le zélé défenseur des Chirurgiens contre les attaques des Médecins. Il se plaint de ce que nous avons dit que nos Chirurgiens s'occupent plus aujourd'hui à disserter qu'à opérer, & manient plus souvent la plume que le scalpel. C'est que nous pensons que leur art étant principalement de pratique, c'est en travaillant sur la Nature qu'ils parviendront plus sûrement à la soulager. Au reste nous ne prétendons point blâmer les maîtres de l'art qui ont acquis une théorie lumineuse par une pratique long-temps exercée, de nous instruire de leurs découvertes & de leurs observations. Mais il seroit dangereux que les jeunes maîtres, trop pressés d'écrire, abandonnassent la route que leur ont montrée les célèbres Chirurgiens qui dissertoient peu, mais qui opéroient beaucoup. M. Sue a divisé ses Elémens en cinq parties. Dans la première, il traite de la *Physiologie* ou de l'économie animale; dans la seconde, de l'*Hygiène* ou de la connoissance des causes qui influent sur la santé; dans la troisième, de la *Pathologie* ou des

168 MERCURE DE FRANCE

causes & des signes des maladies ; dans la quatrième, de la *Thérapeutique* ou des moyens curatifs des maladies ; enfin dans la cinquième partie il parle de la saignée, de plusieurs remèdes externes chirurgicaux, & de la pharmacie chirurgicale. Ces Elémens renferment, comme l'on voit, un cours de chirurgie théorique & pratique, utile aux jeunes gens pour prendre une connoissance générale de cet art. Le libraire avertit qu'il a fait imprimer séparément des exemplaires seulement françois pour ceux qui veulent avoir les Elémens sans le latin.

Traité théorique & pratique des Maladies inflammatoires, par M. J. J. Carrère, conseiller - ordinaire du Roi, inspecteur-général des eaux minérales de la province de Roussillon & du comté de Foix, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, de la Société royale des sciences de la même ville, &c, &c. vol. in-12. A Paris, chez Vincent, impr. libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

Les Commissaires nommés par la Société royale des sciences de Montpellier pour examiner cet ouvrage, estiment qu'il
fera

SEPTEMBRE. 1774. 169

sera d'une utilité marquée pour les Médecins. L'auteur, après avoir solidement traité de l'inflammation en général, descend dans un détail très-instructif sur le diagnostic, le pronostic, les causes & la curation des différentes maladies inflammatoires, tant internes qu'externes. Sa doctrine est par-tout étayée des noms les plus respectables en médecine, & sa pratique est conforme à celle des meilleurs Médecins.

Nouveau Dictionnaire historique, ou histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, &c, &c. Tome cinquième, in-8°. renfermant les additions, corrections & améliorations de l'édition de Paris, 1772, en 6 vol. in-8°. & servant de supplément aux éditions d'Avignon 1766 & 1771, & à celles de Rouen 1769 & de Lyon 1770, toutes publiées sous le titre d'Amsterdam; vol. in-8°. A Paris, chez le Jay, libraire, rue St Jacques; & à Caën, chez le Roy, imprimeur du Roi, grande rue Notre-Dame.

C'est en faveur des premiers acheteurs

H

du Dictionnaire historique que ce supplément est publié. Il renferme tout ce que les éditeurs ont cru nécessaire à la perfection de l'ouvrage, & tout ce qu'on trouve dans l'édition de Paris. Ce supplément offre de plus des corrections pour les différentes éditions.

Le Vindictif, drame en cinq actes & en vers libres, représenté pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774. Prix, 30 sols. A Paris, chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Française, 1774.

Le but de ce drame est d'inspirer l'horreur de la vengeance. J'ai voulu, dit l'auteur, prouver que les affections les plus douces, les liens les plus tendres, les sentimens les plus chers à l'humanité ne pouvoient rien sur une passion qui prend sa source dans un amour-propre immodéré & inflexible. Quel exemple plus frappant de cette vérité, qu'un frère qui trame avec noirceur & dissimulation le malheur de son frère, & qui se voit enfin démasqué, couvert d'opprobre, déchu d'un grand nom & forcé d'errer sur la terre, sans parens, sans amis & sans asyle? Cependant le caractère du *Vindictif*

SEPTEMBRE. 1774. 171

ayant révolté le Public à la première représentation, l'auteur a été obligé de l'adoucir, de le mutiler, de substituer l'adresse à la force, de le montrer moins aux yeux du spectateur & de le faire agir le plus souvent derrière la scène. Nous avons déjà rendu compte de ce drame; mais on connoîtra mieux par la dernière scène que nous allons rapporter, le style de l'auteur, le plan de la pièce, les différens caractères des personnages, la fin des intrigues odieuses du Vindictif & le but moral que le poëte s'est proposé de montrer.

Milord Dély, l'objet de la jalousie de l'époux, & blessé par lui dans un combat particulier; *Sir-James*, l'assassin de son ami, le jouet & la victime du Vindictif son frère; *Miss Vorthy*, femme vertueuse & l'amante du passionné *Sir-James*, tous ces personnages sont rassemblés chez *Milord St Albans*, Chef de la Justice, qui est tourmenté par le devoir rigoureux de son ministère & par sa pitié paternelle pour un fils plus malheureux que criminel.

MISS-VORTHY, à demi-voix.

Ah! *Sir-James*, reprends tes esprits égarés.

DÉLY, au Juge.

Milord, on répond de ma vie;

H ij

Ne craignez rien pour moi. Mais vous allez frémir ;

C'est un mystère affreux que je vais découvrir.

Je dois remplir ce triste ministère ,

Et réparer mon crime involontaire. . .

Je viens rendre un fils à son père ,

Un époux à sa femme , à mon cœur un ami.

Non , Sir-James n'est point coupable ,

Son frère seul l'avoit trahi.

Nous étions les jouets d'un fourbe abominable.

Il aima Miss Vorthy ; son amour dédaigné

Alluma la vengeance en son cœur indigné ;

Il m'a caché que Fleins étoit son frère ;

Il m'a trompé , séduit , pour remplir sa colère.

Me voyant sans péril , il m'a tout avoué ;

Et frémissant de voir son projet échoué ,

Loin de nous pour jamais son désespoir l'em-
traîné.

Artisan de ses maux , victime de sa haine ,

Sans parens , sans amis , sans patrie & sans nom ,

Et seul dans l'Univers , errant à l'abandon ,

Il emporte avec lui son forfait & sa peine.

M I L O R D.

Monstre ! Monstre exécrable ! Infame trahison !

Sauve-toi malheureux , sauve-toi de ton père ,

Et suis devant la loi qui s'arme contre toi.

Je te maudis ; tes jours sont voués à l'effroi ,

Et j'appelle sur eux l'opprobre & la misère.

SEPTEMBRE. 1774. 171

MISS VORTHY.

Malheureux Saint-Albans!.. Ah! Sir-Jame!

SIR - JAMES.

Ah! mon frère!

Quelle effrayante & soudaine lumière!

Quoi! mon frère!.. Dély, j'ai violé ma foi,

Et j'ai moi seul allumé la colère.

MILORD, *revenant d'un profond
accablement.*

Laissez ces transports douloureux,

Et daignez respecter un vieillard malheureux..

Insensé, j'ai suivi mon propre caractère;

J'ai cru que la rigueur inflexible & sévère

Etoit le frein du vice & l'appui des vertus;

J'ai traité mes enfans plus en juge qu'en père;

Et c'est moi qui les ai perdus!

DÉLY.

L'amour & l'amitié m'ont rendu bien coupable,

Milord: délivrez-moi du fardeau qui m'accable;

Assurez le bonheur de deux tendres époux,

Bénéfitez vos enfans.

(*Il les unit, & les présente au Lord
Saint-Albans.*)

H iij

MISS VORTHY & SIR - JAMES.

Je tombe à vos genoux.

MILORD, *les relevant.*

Belle Vorthy, relevez-vous :

Croyez que les vertus ont des droits sur mon
ame ;Oublions à jamais une odieuse trame
Dont mon œil effrayé cherche à se détourner.
Si vous pouvez m'aimer, je puis me pardonner.
J'approuve votre hymen & je le ratifie ;
Et, moi - même à ses pieds courant me prosterner,

Avec Milord Vorthy je me réconcilie.

MISS VORTHY, *se jetant dans ses bras.*Ah ! mon père ! ... Ce mot échappe de mon
cœur ;

Permettez ce transport à ma reconnaissance.

MILORD.

Je la mériterai ; voilà ma confiance :

Aimez-moi ; je me fais honneur

En relevant par vous une illustre famille :

Je n'ai plus qu'un seul fils ; tenez - moi lieu de
fille :Allons ; & que le Ciel nous soit propice & doux ;
Méritons de sa main des destins plus prospères.

SEPTEMBRE. 1774. 175

Mon fils , que ce jour soit pour vous

La leçon des maris , & l'école des pères.

Dictionnaire de la Noblesse , contenant les Généalogies , l'Histoire & la Chronologie des Familles Nobles de France , l'explication de leurs Armes , & l'état des grandes Terres du Royaume aujourd'hui possédées à titre de Principautés , Duchés , Marquisats , Comtés , Vicomtés , Baronnies , &c. par création , héritages , alliances , donations , substitutions , mutations , achats ou autrement. On a joint à ce Dictionnaire le Tableau généalogique , historique des Maisons Souveraines de l'Europe , & une notice des Familles étrangères , les plus anciennes , les plus nobles & les plus illustres ; par M. de la Chenaye-Desbois ; seconde édition. Tome VII. A Paris , chez Antoine Boudet , libraire - imprimeur du Roi , rue St Jacques ; 1774 , avec approbation & privilège du Roi.

Le tome VII du Dictionnaire de la Noblesse , proposé par souscription , paroît , & est composé de toute la Lettre G & de Ha. Dans le huitième , qui est sous presse ,

H iv

176^o MERCURE DE FRANCE.

se trouveront le reste de l'*H*, *I*, *K*, & une partie de la Lettre *L*.

Messieurs les souscripteurs sont priés de le faire retirer, & les précédens qui peuvent leur manquer. La souscription est ouverte chez l'auteur M. de la Chenaye-Desbois, rue Saint-André-des-Arcs, à côté de l'hôtel d'Hollande, au coin de la rue des Grands-Augustins; & aussi chez Antoine Boudet, libraire imprimeur du Roi, rue St Jacques à Paris. Il faut affranchir les *lettres* & *mémoires* que l'on adresse soit à l'Auteur, soit au libraire: on ne fera aucun usage des *mémoires anonymes* qu'on enverroit; il les faut signés & en forme probante, avec l'adresse exacte de ceux qui les envoient.

Les personnes qui se bornent à envoyer des *mémoires*, sans souscrire, pour cet Ouvrage, sont averties qu'à cause des grands frais qu'occasionne au libraire cette entreprise, on ne pourra donner qu'une notice courte & précise de leur *mémoire*, à moins qu'elles ne payent les frais d'impression de tous les détails qu'il leur auroit plu d'envoyer. On avertit encore qu'on ne souscrit pas pour un volume seul, mais pour tout l'ouvrage. Bien des gens ne voudroient que le volume où leur

7
S E P T E M B R E. 1774. 177

Généalogie se trouve : c'est ce qu'on ne peut leur accorder, parce que cela seroit rester, dans le magasin du libraire, des exemplaires imparfaits, dont il ne seroit pas possible qu'il se défît; ce qui lui porteroit un grand préjudice.

On souscrit, pour ce dictionnaire, à raison de 12 liv. par volume en feuilles, & en en payant deux d'avance.

Ceux qui n'auront pas souscrit payeront sur le pied de 18 liv. par chaque volume. Cette ample collection formera treize à quatoze volumes, y compris celui des additions.

On déliyre aux souscripteurs tous les quatre mois un volume, qu'on ne manque pas de faire annoncer dans les écrits publics, pour que les Souscripteurs de Province & de Paris en soient avertis.

Comme l'objet de ce Dictionnaire est de former un répertoire des premières Maisons & des Familles nobles, anciennes & nouvelles (principalement en France) tant de celles qui sont éteintes que de celles qui subsistent, ces dernières qui n'ont point encore envoyé leurs *mémoires* en forme probante, peuvent le faire, soit par la voie de l'auteur, soit par celle de l'imprimeur, sous quelque lettre de

H ▼

178 MERCURE DE FRANCE:

l'alphabet qu'elles soient , parce que quand même leurs mémoires se trouveroient n'être pas arrivés à temps , ce ne seroit jamais en vain qu'on les auroit envoyés. Ils seront employés en addition au volume qui suivroit leur lettre , & si cela n'étoit pas possible , dans le supplément réservé à la fin de tout le Dictionnaire , pour les mémoires arrivés trop tard , & où l'on suivra pareillement l'ordre alphabétique. C'est ainsi que l'inconvénient en sera peu sensible , & d'autant moins encore que la table générale ne devant être faite qu'après l'impression du supplément même , elle les contiendra sous en leur rang.

La présente invitation s'adresse aussi aux Familles étrangères , les plus anciennes & les plus nobles , dont les noms sont connus , soit par les alliances qu'elles ont contractées en France , soit par les services qu'elles y ont rendus. On en trouve beaucoup dans les sept premiers volumes qui paroissent ; on en trouvera de même dans les suivans , si les Familles nobles étrangères font passer à l'auteur ou au libraire , franc de port , leurs *mémoires* lisiblement & correctement écrits , & constatés par de bonnes preuves , avec citation des auteurs qui en parlent.

SEPTEMBRE. 1774. 179

Institutions Militaires, ou Traité élémentaire de Tactique, précédé d'un discours sur la Théorie de l'Art Militaire; 3 vol. in-8°. broché. 9 liv. Aux Deux-Ponts; & à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage utile.

A C A D É M I E S.

Séance publique de l'Académie Française.

M. SUARD, connu par une excellente traduction de l'histoire de Charles-Quint, & par plusieurs morceaux pleins d'esprit & d'agrément insérés dans *les Variétés littéraires*, distingué d'ailleurs par ce goût exquis & ces connoissances variées qui placent le véritable littérateur fort au-dessus de l'écrivain médiocre, sur-tout dans un temps où la médiocrité est devenue si commune & si facile, a pris séance à l'Académie Française le jeudi 4 Août. Le sujet de son discours ne pouvait être plus inté-

* *Article de M. de la Harpe.*

H vj

ressant pour l'assemblée devant laquelle il devait être prononcé. C'est la défense des lettres & de la philosophie contre les calomnies de la haine & les préjugés de l'ignorance. Il fait voir que la philosophie, bien loin de nuire aux arts, les a soutenus dans leur décadence; que bien loin d'être ennemie de l'autorité, elle a fait connaître les véritables droits des Princes & les avantages d'une obéissance paisible: que bien loin de combattre la vraie Religion, elle a servi à l'épurer & à en réformer les abus. Cet ouvrage plein de ces vérités utiles & solides que l'on trouve rarement dans les discours de ce genre, est semé d'idées fines & justes revêtues d'un style élégant & facile. Nous nous bornerons à citer le morceau qui regarde les arts.

» L'esprit philosophique appliqué aux
 » arts ne consiste pas, comme on l'a cru,
 » ou comme on a feint de le croire, à
 » soumettre leurs productions aux loix
 » d'une précision rigoureuse ou d'une vé-
 » rité absolue; mais seulement à remonter
 » aux vrais principes des arts, à chercher
 » dans l'examen de leurs procédés & dans
 » la connoissance de l'homme, la raison de
 » leurs effets & les moyens d'étendre ou
 » d'augmenter leur énergie. . . .

SEPTEMBRE. 1774. 181

»Vers le commencement de ce siècle ,
»il s'était formé un espèce de conspiration
»contre la poésie. Cette ligue avoit pour
»chefs deux hommes célèbres , doués de
»cette portion de goût que peut acquérir
»un esprit fin & juste accoutumé à observer
»& à comparer , mais absolument privés
»de ce goût plus délicat qui tient à une
»sensibilité naturelle sans laquelle on ne
»peut juger les productions des arts. Il n'a
»pas tenu à eux qu'on ne regardât les vers
»comme une combinaison puérile de
»sons , dont le seul mérite était d'amuser
»l'oreille pour déguiser la fausseté des pen-
»sées, ou pour donner un air de nouveauté
»à des idées communes. Ils appuyaient
»ce paradoxe de sophismes d'autant plus
»spécieux, qu'ayant fait avec assez de succès
»beaucoup de vers où l'esprit imitait quel-
»quefois le talent , ils paraissaient sacrifier
»leur amour-propre à l'intérêt de la
»vérité. Heureusement pour le bon goût
»il s'éleva dans le même temps un homme
»extraordinaire , né avec l'ame d'un
»poète & la raison d'un philosophe. La
»Nature avait allumé dans son sein la flamme
»du génie & l'ambition de la gloire.
»Son goût s'était formé sur les chefs-
»d'œuvres du beau siècle dont il avait vu

182 MERCURE DE FRANCE.

» la fin ; son esprit s'enrichit de toutes les
» connaissances qu'accumulait le siècle de
» lumières dont il annonçait l'aurore. Si
» la poésie n'était pas née avant lui, il
» l'aurait créée. Il la défendit par des rai-
» sons ; il la ranima par son exemple ; il
» en étendit le domaine sur tous les objets
» de la Nature. Tous les phénomènes du
» ciel & de la terre , la métaphysique & la
» morale , les révolutions & les mœurs
» des deux mondes , l'histoire de tous les
» peuples & de tous les siècles lui offrirent
» des sources inépuisables de nouvelles
» beautés. Il donna des modèles de tous
» les genres de poésie , même de ceux qui
» n'avaient pas encore été essayés dans
» notre langue. Il rendit le plus beau des
» arts à sa première destination , celle
» d'embellir la raison & de répandre la vé-
» rité. L'humanité sur-tout respira dans
» tous ses écrits , & leur imprima ce ca-
» ractère noble & touchant qui donnera à
» l'auteur encore plus d'admirateurs & d'a-
» mis dans les siècles futurs qu'il n'a eu
» dans le nôtre d'envieux & de calomnia-
» teurs. Ainsi , loin d'être le fléau des
» beaux-arts , la philosophie en a conser-
» vé le feu sacré. Loin de corrompre le goût,
» elle n'a fait que l'épurer & l'étendre.

SEPTEMBRE. 1774. 183

» On est devenu plus difficile sans doute
» sur la justesse des figures & des expres-
» sions, sur l'ordre & l'exactitude des pen-
» sées. Il ne suffit plus d'accoupler avec
» facilité des rimes exactes & de revêtir
» des idées triviales de ces images parasi-
» tes de l'ancienne mythologie, agréables
» par elles-mêmes, mais devenues insipi-
» des par un emploi trop répété; espèce
» de jargon que les jeunes gens prennent
» pour de la poésie, & qui n'en est, pour
» ainsi dire, que le ramage. Il faut aujour-
» d'hui satisfaire l'esprit aussi bien que
» l'oreille, & ne s'adresser à l'imagination
» que pour arriver plus sûrement à l'ame.»

Ces objets ont été souvent traités; mais il est bien rare qu'on ait mis dans cette discussion autant de justesse, de précision & d'impartialité.

M. Gresset, directeur de l'Académie, chargé de répondre au récipiendaire, commence par rendre un juste témoignage aux titres littéraires & aux qualités personnelles qui lui ont mérité la place qu'il occupe.

« Nous devons à vos travaux des fruits
» de la littérature étrangère. L'Académie
» Française, en vous adoptant, acquitte une
» dette de la littérature nationale. Vos pre-
» miers titres consignés dans le Jour na

184 MERCURE DE FRANCE.

» Etranger & dans les quatre volumes des
» variétés littéraires, se sont étendus par la
» traduction de l'histoire anglaise de Char-
» les-Quint, traduction pleine d'ame,
» de force, d'élégance, & vantée par
» l'auteur même de l'ouvrage; homma-
» ge assez rarement rendu par l'amour pro-
» pre paternel. Je m'arrêterais avec justice
» sur la manière heureuse dont vous avez
» fait parler la langue française aux écri-
» vains des autres Nations; sur les ouvra-
» ges que nous avons droit d'attendre de
» vous; sur ces qualités si précieuses dans
» le commerce de la vie; sur ce caractère
» sociable, le premier talent, le premier
» esprit pour le bonheur personnel, ainsi
» que pour celui des autres; caractère pat-
» tout si desirable, mais sur tout dans la
» carrière des lettres où l'on en donne inu-
» tilement des préceptes, si l'on n'y joint
» l'exemple, la première des leçons; ca-
» ractère que vous avez si bien prouvé par
» l'union de vos travaux avec ceux de l'a-
» mitié. »

M. Gresset se propose ensuite d'exami-
ner l'influence des mœurs sur le langage,
& les changemens que cette influence a
produits de nos jours dans la langue fran-
çaise; question aussi intéressante que phi-
losophique. Mais sans blesser le respect

SEPTEMBRE. 1774. 185.

que l'on doit aux talens supérieurs & que nous aimons à rendre au poète aimable à qui nous devons des ouvrages charmans qui dureront autant que notre langue ; qu'il nous soit permis d'observer que peut être M. Gresset n'a pas saisi le véritable point de vue sous lequel il fallait envisager cette question. « Quel étrange » idiome , dit M. Gresset , est associé à » notre langue par les délires du luxe & » par les variations des fantaisies dans les » meubles , les habits , les coëffures, les » ragôts, les voitures ! Quelle foule de » termes essentiels depuis l'*ottomanne* jus- » qu'à la *chiffonnière*, depuis le *frac* jus- » qu'au *caraco*, depuis les *baigneuses* jus- » qu'aux *Iphigénies*, depuis le *cabriole* » jusqu'à la *désobligeante* ! »

Rien n'est plus arbitraire ni plus étranger au génie d'une langue que ces dénominations des choses qui sont d'usage journalier. Ce sont presque toujours les ouvriers de luxe qui ont donné des noms aux différentes inventions de leur art, Mais ce n'est ni chez les selliers, ni chez les marchandes de modes qu'il faut chercher les révolutions de notre Idiome. Il importe peu de savoir comment on appelle aujourd'hui *caraco* ce qui s'appelait d'abord *pétenlair*. L'un vaut bien l'autre,

Les noms des modes tiennent souvent aux événemens publics. C'est un artifice des marchands pour attirer l'attention. Quand les Princes de Conti & de Vendôme revinrent de la bataille de Steinkerque avec leurs mouchoirs passés autour de leur col; les Dames appelèrent Steinkerque une parure à-peu-près semblable qui devint de mode, & pendant quelque temps tout fut à la Steinkerque. Il y a quelques années que tout était à la Silhouette; & aujourd'hui tout ce qui fait du bruit, un opéra, un charlatan, &c. donne son nom à des rabatières ou à des bonnets, ce qui est un des grands avantages de la célébrité & un des premiers caractères de la gloire.

C'était sans doute un homme d'esprit que celui qui, le premier, imagina d'appeler *chenille* un habillement négligé. Cet homme était bien sûr d'être un brillant papillon, dès qu'il serait paré. Il y a vraiment de l'invention dans ce terme. On ne peut pas être aussi content de *miriflore*, dont on n'entend pas trop l'étymologie; mais ce qui est étonnant, c'est d'entendre toutes ces belles expressions dans un discours académique.

Quant aux expressions exagérées & précieuses qui ont toujours été d'usage dans un monde nombreux, on s'en est tou-

jours moqué, on les a tournées en ridicule sur le théâtre depuis Molière jusqu'à Vadé. Mais il y a un certain nombre d'exagérations convenues qui sont demeurées dans la conversation, & qui sont sans conséquence, parce que personne n'en est la dupe. Lorsqu'on vous dit qu'on est *désolé* de ne pouvoir dîner avec vous, cela n'est pas plus croyable dans un sens rigoureux que lorsqu'on vous écrit : *j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur*, quoiqu'on ne soit ni *humble* ni *serviteur*, & sur tout qu'on n'ait point *l'honneur de l'être*.

Ce ne sont donc point ces hyperboles d'usage qui peuvent influer sur la langue. Elles ne passent point jusqu'aux ouvrages. A l'égard du style précieux, affecté, entortillé, il n'est que trop commun; & quelle en est l'origine? L'ambition de montrer de l'esprit; manie beaucoup plus épidémique qu'elle ne l'a jamais été. On veut avoir de l'esprit sur-tout; on cherche le neuf, & l'on ne trouve que le bizarre. Voilà ce que M. Gresset aurait pu examiner. Il aurait pu trouver aussi dans l'esprit philosophique plus répandu de nos jours qu'il ne l'avait encore été, la cause de cette accumulation de termes abstraits pro-

digués même dans de bons ouvrages & qui jettent des nuages sur le style. Ainsi les inconvéniens en tout genre sont à côté des avantages. Il aurait pu trouver dans cette prétention universelle à la *sensibilité*, aujourd'hui si fort à la mode, l'origine de cette profusion de mouvemens oratoires & de figures forcées que l'on appelle de la *chaleur*, quoique tout ce qui est faux & déplacé soit toujours nécessairement froid. M. Gresset aurait pu considérer sous beaucoup d'autres aspects cette influence réelle des mœurs sur le langage qui pourrait former le sujet d'un traité curieux & intéressant.

Nous devons rappeler en finissant combien le Public a trouvé de délicatesse & de précision dans l'éloge du jeune Monarque, aujourd'hui l'objet de tant d'amour & de tant de louanges. M. Sturd l'a fait en peu de lignes ; mais chaque ligne est une vérité. « Ce Monarque si jeune, » dit-il, & déjà si chéri, dont le premier édit a été un bienfait public, & la première maladie une leçon de courage ; » qui ne règne que depuis deux mois, » qui depuis deux mois a choisi quatre » Ministres, & qui n'a choisi pour Ministres que des hommes éclairés & ver-

SEPTEMBRE. 1774. 189

«tueux ; qui déteste ou plutôt qui mé-
«prise la flatterie ; qui encouragera les
«lettres & la philosophie, comme les
«organes de la vérité qu'il aime & des ver-
«tus dont il donne l'exemple.»

Il faut joindre à cet éloge ce trait si in-
génieux & si applaudi de M. l'Abbé de Ra-
donvilliers. «Jusqu'ici l'on disait aux Rois
«de se garder des flatteurs ; désormais il
«faudra dire aux flatteurs de se garder du
«Roi.» Ce trait mérite de passer en pro-
verbe.

M. d'Alembert a terminé la séance par
la lecture d'un Eloge de Massillon, qui
doit faire partie de la continuation de
l'histoire de l'Académie qu'entreprend
M. d'Alembert, à commencer depuis
1770. L'ouvrage de cet illustre académi-
cien qui réunit, comme a si bien dit M.
l'Abbé de Lille, la précision & l'énergie
partiates à l'élégance & à la finesse atti-
ques, a été entendu avec les plus grands
applaudissemens.



S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné, le mardi 2 Août, la première représentation d'*Orphée & Euridice*, drame héroïque en trois actes.

Le poëme a été traduit de l'italien par M. Moline.

La musique est de M. le Chevalier Gluck.

On rend les honneurs funèbres au tombeau d'Euridice; le chœur des Nymphes & de la suite d'Orphée fait entendre de lugubres accens qu'Orphée interrompt par les cris de sa douleur. Il chante :

Objet de mon amour,
 Je te demande au jour
 Avant l'aurore;
 Et, quand le jour s'enfuit,
 Ma voix pendant la nuit
 T'appelle encore.

L'Amour, touché des plaintes de l'aimant le plus tendre, vient à son secours; il annonce à Orphée que les Dieux con-

SEPTEMBRE. 1774. 191
sentent qu'il aille trouver Euridice au
séjour de la Mort ; & si les doux accords
de sa lyre peuvent appaiser les Tyrans des
Enfers, il rendra son amante à la lumière ;
mais , lui dit l'Amour :

Apprends la volonté des Dieux :
Sur cette épouse adorée ,
Garde-toi de porter un regard curieux ;
Ou de toi , pour jamais tu la vois séparée ;
Tels sont de Jupiter les suprêmes décrets ;
Rends-toi digne de ses bienfaits.

ORPHÉE , *seul*

Impitoyables Dieux ! qu'exigez-vous de moi ?
Comment puis-je obéir à votre injuste loi ?
Quoi ! j'entendrai sa voix touchante ;
Je presserai sa main tremblante
Sans que d'un seul regard !.. Oh Ciel ! quelle ri-
gueur !..
Eh bien... j'obéirai ! je saurai me contraindre.
Eh ! devrois-je encore me plaindre
Lorsque j'obtiens des Dieux la plus grande fa-
veur ?

A I R :

L'espoir renaît dans mon ame.
Pour l'objet qui m'enflamme ,
L'amour accroit ma flamme ,
Je vais revoir ses appas.
L'enfer en vain nous sépare ;

Les monstres du Tartare

Ne m'épouvantent pas !

Les Démons , étonnés de l'audace d'Orphée , veulent l'effrayer & l'arrêter. Orphée , unissant sa voix plaintive aux accords touchans de sa lyre , fait sentir la pitié à ces gardiens terribles des Enfers. Eux-mêmes lui en ouvrent l'entrée. Il pénètre jusqu'à la demeure des Ombres fortunées. Euridice lui est rendue ; Orphée l'emmène sans oser porter sur elle un regard qui lui seroit funeste.

Euridice ne peut soutenir l'indifférence apparente de son époux , & le refus qu'il fait de la regarder & de répondre à sa vive tendresse.

O R P H É E .

Par tes soupçons cesse de m'outrager.

E U R I D I C E .

Tu me rends à la vie , & c'est pour m'affliger.

Dieux , reprenez un bienfait que j'abhorre !

Ah ! cruel époux , laisse-moi !

D U O .

O R P H É E .

Viens , suis un époux qui t'adore.

EURIDICE.

SEPTEMBRE. 1774. 193

E U R I D I C E.

Non, ingrat, je préfère encore
La mort qui m'éloigne de toi !

O R P H É E.

Vois ma peine.

E U R I D I C E.

Laisse Euridice.

O R P H É E.

Ah ! cruelle ! quelle injustice !
Je suivrai toujours tes pas.

E U R I D I C E.

Parle, contente mon envie.

O R P H É E.

Dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne parlerai pas ?

E U R I D I C E & O R P H É E, *à part.*

Dieux ! soyez-moi favorables :

Voyez mes pleurs,

Dieux ! dieux secourables !

Quels tourmens insupportables

Mêlez-vous à vos faveurs !

Euridice succombe à sa douleur, & fait
les derniers adieux à son époux. Orphée

I

ne pouvant plus résister à des épreuves si cruelles, s'empresse de porter du secours à son amante, la regarde, & elle meurt: ce malheureux amant se livre à tout son désespoir. Il tire son épée pour se tuer. L'Amour l'arrête. Ce dieu rend la vie à Euridice, & couronne les feux du plus fidèle époux. On célèbre la puissance & les faveurs de l'Amour.

Le poëte, obligé d'adapter le français aux paroles italiennés, n'a pu faire que des vers quelquefois contraints, & soavent irréguliers; mais il a eu le mérite de suivre les mouvemens & les formes de la musique, & de la naturaliser en quelque sorte sur notre théâtre.

L'action est sans doute beaucoup trop simple pour trois actes. Sa lenteur & son uniformité la font languir. Les retards d'Orphée, & l'irrésolution des amans, en sortant des enfers, nuisent à l'intérêt & sont même contre la vraisemblance. Mais la musique supplée à ces défauts. Elle confirme l'idée que l'opéra d'Iphigénie avoit déjà donnée du génie & du grand talent de M. le Chevalier Gluck pour peindre & pour exprimer les affections de l'ame.

L'ouverture est un beau morceau de symphonie qui annonce très-bien le gen-

SEPTEMBRE. 1774. 195

re de ce spectacle. Il nous a paru seulement que le motif ou le trait principal de musique se représente trop souvent & y met un peu de monotonie. Le chœur de la pompe funèbre est de la plus riche & de la plus touchante harmonie. Les cris d'Orphée qui appelle son Euricide, sont d'un grand pathétique. Tout ce magnifique morceau & les airs attendrissans qui le suivent, répandent dans l'âme la tristesse. On est enchanté des chants doux & insinuans de l'Amour consolateur. L'air de la fin du premier acte, *l'espoir renaît dans mon âme*, ne peut être plus brillant, mieux ordonné, mieux contrasté & plus propre à faire ressortir le talent d'un habile chanteur & d'une voix superbe, tel que M. le Gros.

Le Chœur terrible & le fameux *non* des Démons, en opposition avec les prières & les accens si tendres & si touchans d'Orphée, dont l'accompagnement est imité de la lyre, produisent le plus grand effet. Il y a bien de l'art encore dans la manière dont le musicien a su rendre la pitié contrainte des Démons qui ne pouvant résister au talent vainqueur d'Orphée, lui ouvrent eux mêmes le chemin des enfers. Le bonheur tranquille des

I ij

Champs-Elysées se peint & se réfléchit en quelque sorte dans la musique douce du Chœur & des chants des Ombres fortunées.

Cette pompe funèbre, ces Enfers, ces Champs-Elysées rappellent les mêmes tableaux exécutés pareillement dans l'opéra de Castor de Rameau, & ne les font pas oublier. Nous croyons même que la musique du Compositeur François est mieux sentie, plus appropriée, & , pour ainsi dire, plus locale que celle de M. le Chevalier Gluck. Elle est ici empruntée du genre pastoral; & il lui falloit peut-être une autre nuance.

La scène du troisième acte, entre Euridice & Orphée, est, comme nous l'avons dit, languissante, malgré le *Duo* sublime, de la plus étonnante & de la plus vive expression, qui seul suffiroit pour caractériser un homme de génie. Le récitatif employé dans cet opéra se rapproche beaucoup de celui de Lulli, mais de son récitatif débité, déclamé & parlé comme vraisemblablement ce musicien le faisoit exécuter, & non chanté, comme il l'a été abusivement après sa mort. Les morceaux de symphonie & d'accompagnement sont très-bien faits, quoiqu'ils pa-

SEPTEMBRE. 1774. 197

roissent quelquefois chargés de beaucoup de traits & d'accords recherchés & contrastés, qui embarrassent souvent l'expression d'autant plus sûre qu'elle est moins compliquée.

Les airs de danse de cet opéra sont en général plus soignés & plus variés que ceux d'Iphigénie; il en est plusieurs d'un tour original & piquant que Rameau lui-même eût enviés. Il n'y a, dans cet opéra, que deux rôles principaux. *Euridice* est parfaitement jouée & chantée avec beaucoup d'ame, d'intelligence & de précision par Mlle Arnould qui, dans son absence, ne peut être mieux remplacée que par Mlle Beaumefnil, actrice aimable & sensible, & musicienne excellente. *Orphée* est très-bien représenté par M. le Gros qui, à la voix la plus parfaite, au talent le plus brillant, & au chant le plus sûr, unit encore le jeu le plus animé & le plus expressif. Mlle Rosalie joue & chante avec beaucoup d'agrément son rôle favori de l'Amour. Mlle Châteauneuf la remplace dans ce rôle, & y est applaudie.

Les ballets de la pompe funèbre & des Enfers sont de la composition de M. Gardel; ceux des Champs-Elysées & de l'Amour sont de M. Vestris, & leur font hon-

neur. Les plus grands talens de la danse ont montré dans cet opéra le zèle le plus vif & le plus heureux. Mlle Guinard, excellente danseuse, qui répand tant de grâce & de volupté sur ses pas; Mlle Heinel dont la danse est si noble, si imposante; M. Vestris, ce danseur que la Nature & l'Art ont pris plaisir à former; M. Gardel, qui a le talent le plus hardi, & le plus décidé, tous ces premiers talens de la danse & après eux la brillante Mlle Dorival & M. Gardel le jeune, ensemble & séparément, ont ravi l'admiration & les suffrages du Public enchanté.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ordinaires du Roi ont donné, le samedi 13 Août, la première représentation d'*Adelaïde de Hongrie*, tragédie nouvelle en cinq actes, par M. Dorat. Cette tragédie avoit déjà été imprimée en cinq actes en prose, sous le titre des *Deux Reines*; mais l'auteur, en la mettant en vers, y a fait de si grands changemens, que c'est une pièce toute différente.

SEPTEMBRE. 1774. 199

Adelaïde, du sang royal de Hongrie, est destinée à épouser *Pepin*, fils de Charles Martel, & Roi de France. *Adelaïde* avoit été confiée par la Reine sa mère aux soins de *Margiste*, Femme de la Cour, qui l'éleva dans un couvent avec *Alise* sa fille. Ces deux jeunes personnes étoient du même âge, & avoient contracté l'amitié la plus tendre. Il y avoit long-temps qu'*Adelaïde* étoit éloignée des yeux de sa mère lorsque son hymen fut résolu. La perfide *Margiste* conçut alors le projet de faire périr *Adelaïde*, & de mettre à sa place, par un échange criminel, *Alise* sa fille sur le trône de France. Elle éloigne toutes les personnes attachées à la Princesse, excepté un jeune audacieux dont elle flatte l'ambition & qu'elle charge de l'exécution de son crime. Elle l'arme d'un poignard, ayant pris la précaution de lui donner un poison lent qui devoit le faire périr avec la mémoire de son forfait. Ce jeune criminel frappe sa victime, & se sauve. Il sent bientôt les atteintes du poison : on lui donne du secours, on le délivre de la mort; mais il n'échappe point à ses remords; il veut aller déclarer son crime, & subir son supplice, lorsqu'il est pris par les François qui étoient en guerre,

I iv

comme un espion , & enfermé pendant cinq ans dans une prison. Cependant Adelaïde ne succombe pas sous le fer du meurtrier ; ses jours sont conservés ; elle est recueillie par *Ricomar* , un des Chefs des Gaulois. Ce guerrier vertueux sert de père à cette Princesse ; & , lorsque la paix lui permet de venir jouir des bienfaits & de la présence de Pepin son Roi , il lui annonce cette Princesse sous le nom qu'elle avoit pris d'*Emilie* pour cacher son rang & son infortune. Alise sur le trône, dominée par sa cruelle mère qui ne la quitte point , est l'épouse adorée de Pepin & mère de plusieurs enfans , sans pouvoir goûter les douceurs de ces titres de Reine , d'épouse & de mère , tous usurpés , & qu'elle se reproche continuellement d'avoir au prix du sang de son amie. Elle ne peut renfermer dans son cœur l'ennui & la tristesse qui la consomment ; elle inquiète le Roi par ce sombre mystère qu'il ne peut pénétrer. Elle est toujours sur le point de tout révéler ; mais l'ascendant de sa mère criminelle , & la crainte de la livrer au supplice qu'elle mérite , la forcent au silence. Le meurtrier d'Adelaïde est à peine délivré de ses fers qu'il vient trouver Ricomar , découvrir le forfait de

Margiste , son ambition & le crime dont il a été l'artisan.

Ricomer frémit à cet horrible récit; il fait arrêter le coupable pour parvenir à constater la vérité de tant de forfaits. Il soupçonne alors qu'*Emilie* est cette Adelaïde échappée au poignard de l'assassin. Il l'oblige bientôt elle-même à avouer le secret de sa naissance & de ses malheurs, qu'elle cachoit par générosité & par la crainte de faire punir les coupables. Il instruit Pepin qu'il est trompé. Ce jeune Roi ne peut soutenir le jour affreux que cet ami répand sur les objets de son amour, sur sa femme & ses enfans. La cruelle Margiste veut en vain effrayer Ricomer en l'interrogeant sur cette Princesse qu'elle n'a pas encore vue, & qu'il veut produire à la Cour; Ricomer jette lui-même l'épouvante dans cette ame coupable, en lui faisant entrevoir qu'Adelaïde est encore vivante. Elle ne réussit pas davantage auprès du Roi, en alléguant des soupçons contre la jeune étrangère. Pepin rend trop de justice à la vertu sévère de son favori; mais combien il effraie Margiste & la Reine, en leur apprenant que la Souveraine de Hongrie s'est rendue à ses sollicitations, & qu'elle doit

arriver, ce jour même, à sa Cour pour consoler sa fille, & dissiper le chagrin dont elle s'obstine à lui cacher la cause! Margiste & la Reine sont interdites à la nouvelle de l'arrivée imprévue d'une Princesse qui doit découvrir leur perfidie & les confondre. La Reine de Hongrie paroît, & ne peut comprendre pourquoi sa fille, ou celle qu'elle croit telle, s'obstine à se dérober à ses regards. Margiste, profitant & abusant encore de la confiance de sa Souveraine, suppose que le chagrin de la Reine vient de la certitude qu'elle a que le Roi veut la répudier, & lui préférer une jeune Beauté que Ricomer son favori lui a présentée; cette mère s'irrite de tant d'affronts & veut en tirer vengeance. Enfin la vérité perce le voile qui l'enveloppoit; le Roi confond Margiste en lui opposant le témoin de son crime; il la fait arrêter; mais cette femme audacieuse attrache l'épée d'un de ses gardes & s'en perce le sein. Adelaïde apprenant que c'est son amie qui occupe sa place, veut lui sacrifier ses intérêts & ses prétentions; la Reine est décidée au contraire de rendre à son amie les titres qu'elle a eu la faiblesse d'usurper, en cédant aux intrigues & à l'ambition de sa mère. Elle regrette ce-

pendant ses enfans & l'époux le plus aimé. Le Roi lui-même ne veut pas consentir à ce grand sacrifice que l'austère vertu de Ricomer & la loi de l'Etat lui commandent ; mais la Reine se fait justice elle-même. Elle assemble les Grands du royaume, elle leur déclare qu'Adélaïde doit monter sur le trône qu'elle a usurpé ; elle cède à son amie une place qui lui appartient ; elle oblige même les enfans de lui rendre leur premier hommage comme à leur souveraine ; elle les met sous sa protection, & se poignarde. Tel est à peu-près le plan de ce drame, autant que nous avons pu le saisir d'après une représentation. Cette tragédie est, comme on peut le concevoir d'après cette simple exposition, très-compiquée ; les événemens sont si multipliés & si précipités qu'ils n'ont pu être suffisamment préparés, & fondés sur la vraisemblance. L'intérêt que l'on prend successivement pour Pepin, Prince foible, mais généreux ; pour la Reine coupable, mais se sacrifiant à la justice & à l'amitié ; pour Adélaïde, Princesse aussi généreuse qu'infortunée ; pour Ricomer, homme vertueux & ami sincère de son maître, est nécessairement trop divisé & trop con-

traire à l'unité qui est une règle de la raison, de l'art & du théâtre.

La multitude des personnages, dont plusieurs doivent éviter de se rencontrer, nuisent à la marche de l'action. Cependant la beauté du spectacle, le caractère d'un jeune Roi généreux & sensible, quelques situations intéressantes, plusieurs maximes bien énoncées, & beaucoup de vers heureux, & plus encore la réunion des premiers talens; savoir, de Mesdames Dumefnil, Vestris, St Val & Raucour, dans les quatre rôles principaux; de M. Molé représentant Pepin, de M. Brisart jouant Ricomer, de M. Montvel le meurtrier d'Adelaïde; enfin les applaudissemens donnés au jeu de ces grands acteurs, se confondant avec ceux accordés aux beautés de détail du poëte, ont soutenu cette tragédie & en font le succès.

D É B U T.

M. Dorceville a débuté le mercredi 3 Août, par le rôle de *Polieuète*. Il a joué, depuis, *Darviane* dans *Mélanide*, & *Arfanne* dans *Rhadamiste*. Cette acteur avoit déjà paru sur ce théâtre; il s'est beaucoup exercé en province; il a acquis des talens & une habitude de la scène qui peuvent le rendre utile à ce Spectacle.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont donné le jeudi 11 Août, la première représentation de la reprise des *Nymphes de Diane*, opéra comique en un acte, en vaudevilles, par M. Favart. Ce petit drame fut représenté, pour la première fois en 1747, à Bruxelles par les Comédiens du Maréchal Comte de Saxe; & en 1753, à Paris à la Foire St Laurent. Beaucoup d'esprit & de gaieté, l'art de parodier des airs connus & bien choisis, la bonne comédie travestie sous des vaudevilles agréables, tous ces avantages distinguent les productions charmantes que M. Favart a faites pour l'ancien théâtre de l'Opéra Comique. Mais ce genre n'est plus le goût dominant de la Nation; on desire un intérêt plus sérieux dans les drames, & l'on veut moins de nud, ou une gaze moins transparente dans les tableaux galans exposés au Public. Cependant *les Nymphes de Diane* ont eu du succès à cette reprise, & pouvoient en avoir un supérieur, avec quelque adoucissement dans les traits un peu trop sensibles. Cet opéra-comique est parfaitement joué.

A R T S.

LE 25 Août, jour de St Louis, l'Académie de St Luc, sous les auspices de M. le Marquis de Paulmy son protecteur, a fait l'ouverture d'un Salon, rue Neuve St Merry, à l'hôtel Jabach, où sont exposés publiquement les ouvrages de peinture & sculpture qui composent ladite Académie. Nous rendrons compte de cette exposition.

Manufacture de Porcelaine de Sève.

LE jeudi 28 Juillet dernier, à six heures du soir, la Reine, Madame, & Madame la Comtesse d'Artois ont honoré de leur présence la Manufacture de Porcelaine à Sève. Ces Princesses ont loué la beauté des ouvrages de cette manufacture, où la richesse, le goût & les talens les plus distingués se réunissent pour orner les formes élégantes, & relever l'éclat de la porcelaine la plus parfaite qui soit connue. Cette porcelaine, par les soins du savant chimiste académicien dont les

SEPTEMBRE. 1774. 497

François & les Etrangers honorent également les écrits lumineux & les heureux travaux , surpasse en beauté , en solidité en blancheur , & par la vivacité des couleurs de la peinture , tout ce que l'ancien Japon , & l'Europe offrent en ce genre de plus curieux. Le portrait du Roi & celui de la Reine sont représentés en médaillons de porcelaine , très - ressemblans & ornés de fleurs ; la Reine fut agréablement surprise lorsqu'en considérant les différens ouvrages de cette manufacture , Sa Majesté reçut ces deux médaillons qui lui furent présentés avec ces vers :

Sur le Médaillon du Roi.

Du Peuple à ton avènement,
Louis, tu te montres le père,
Et, de son premier mouvement,
Il te nomma LOUIS-LE POPULAIRE.

Sur le médaillon de la Reine.

De notre auguste Souveraine
L'amour du peuple fait la loi ;
Français, vous voyez votre Reine
Des mêmes yeux que votre Roi.

GRAVURES.

I.

Emblèmes gravés par M. Godefroi , d'après la composition de M. le Chevalier de Bérainville, & présentés au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale par M. le Chevalier de Bérainville, à Marly, le 30 Juillet dernier. Le prix de chacun de ces Emblèmes est de 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Larrée, rue St Jacques, à la Ville de Bordeaux.

Ces Emblèmes sont accompagnés d'une médaille qui en explique l'allégorie ingénieuse, avec des vers dictés par le zèle & l'amour respectueux d'un bon citoyen.

II.

Repas des Moissonneurs, estampe d'environ 16 pouces de large sur 12 de haut. Prix, 12 liv. A Paris, chez F. Janinet, graveur, rue de l'Hirondelle vis-à-vis l'École gratuite, & chez le Père & Avaulez, marchands d'estampes, rue St Jacques.

SEPTEMBRE. 1774. 209

Cette estampe est gravée par F. Janinet d'après le dessin original de Pierre Alexandre Wille, peintre du Roi. La composition de cette estampe est très - riche & représente avec naïveté une multitude de moissonneurs, hommes & femmes, les uns assis, les autres de bout, occupés à prendre leur repas. Des accessoires ornent cette composition, que le graveur a rendue avec intelligence dans la manière d'un dessin lavé avec plusieurs couleurs. On se persuadera facilement, en voyant cette gravure, qu'il a fallu au moins cinq planches pour rendre ces différentes couleurs, qui font illusion & répandent beaucoup de gaieté & d'agrément sur l'estampe.

I I I.

Portraits du Roi & de la Reine, gravés par le sieur Briceau, par une nouvelle méthode; dans le genre de la miniature coloriée. Ces portraits sont réunis dans la même estampe. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'auteur, rue St Honoré, vis-à-vis l'hôtel des Américains.

I V.

Portrait de Bayle, gravé en médaillon & orné des attributs de ses travaux,

210 MERCURE DE FRANCE.

par M. Savart. A Paris, chez l'auteur, rue & près-le Petit St Antoine, au coin de la rue Percée, & chez les marchands d'estampes.

Ce portrait est gravé avec beaucoup de soin, de finesse & d'effet; il enrichit la collection précieuse des Hommes célèbres, consacrés par les burins de M. Fiquet & de M. Savart.

V.

Portrait de M. Caron de Beaumarchais, gravé en médaillon par M. de St Aubin d'après le dessin de M. Cochin. A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe. Prix, 1 liv. 4 sols.

V. I.

La Marchande de noix.

La Marchande de bouquets à la guinguette, deux estampes en pendant, gravées par M. Mathieu d'après le dessin de M. Beugnet; hauteur 10 pouces & demi, largeur 12 pouces & demi. Prix chacune 1 liv. 4 s. A Paris, chez M. Beugnet, place St Michel, maison de M. Vignon, marchand de vin.

M U S I Q U E.

I.

M LLE DE ST MARCEL a souvent consacré sa voix & ses talens sur le clavecin, la guitarre & la harpe, dans des concerts, au profit & au soulagement des captifs, des pauvres, des malades & des prisonniers, en différentes Villes du Royaume, où elle s'est acquis beaucoup de réputation, suivant les témoignages que lui en ont rendus les papiers publics & les lettres honorables de plusieurs personnes eminentes dans l'Eglise & dans la Magistrature. Cette jeune & aimable virtuose, fixée à Paris, où elle a chanté autrefois au concert spirituel avec succès, se fait quelquefois entendre dans les Eglises aux Offices solennels.

M. Hausbrouk, virtuose très-célèbre, connoissant depuis long-temps les talens de cette Demoiselle, a été curieux de les entendre de nouveau, & plus encore lorsqu'il a su qu'elle avoit eu l'honneur de les exercer devant leurs Alteſſes Sérénissimes Monseigneur le Prince de

212 MERCURE DE FRANCE.

Condé ; Madame la Duchesse de Bourbon, & plusieurs autres Princes & Princesses, qui lui ont témoigné la plus grande satisfaction. Il a confirmé leurs éloges, & a beaucoup engagé cette Demoiselle à se faire connoître des Amateurs illustres.

Elle donne concert chez elle tous les Mardis à cinq heures du soir. Elle y chante des morceaux choisis & variés, en s'accompagnant des différens instrumens dont elle joue. On a soin de remplir quelquefois les intervalles de la musique par la lecture de quelques Poésies fugitives que plusieurs Auteurs se font un plaisir d'y apporter.

Mademoiselle de St Marcel donne des leçons chez elle, & en Ville, & va se faire entendre chez les personnes de distinction qui lui font l'honneur de la demander, accompagnée de M. son Père.

Sa demeure est dans le Cloître Saint-Benoît, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue des Mathurins.

I I.

Méthode pour le violoncelle, dédiée à M. Rigaut, physicien de la Marine, com-

S E P T E M B R E. 1774. 213
posée par M. Tillière, élève du célèbre Bertau; prix, 7 liv. 4 s. A Paris, chez le sieur Jolivet, éditeur & marchand de musique de la Reine, rue Françoisse près la rue pavée St Sauveur, à la Muse lyrique & aux adresses ordinaires.

Cette méthode réunit les principes par lesquels feu Bertau & M. Tillière son élève sont parvenus à maîtriser le violoncelle & à le rendre un instrument propre à exécuter non-seulement toutes sortes de basses, mais encore des sonates & des morceaux de chants. L'auteur de cette méthode s'est mis à la portée des amateurs. Il leur donne dans tous les tons des leçons pour la conduite de l'archet, le doigté, les démanchemens, les accords & les arpèges. Il guide en quelque sorte ses élèves de positions en positions; il leur indique enfin les procédés les plus propres à faciliter l'exécution & à tirer de l'instrument ces sons pleins, moëlleux, si analogues à la voix humaine & qui donnent au violoncelle la supériorité sur tous les autres instrumens de basse. Cette méthode sera particulièrement utile à ceux qui, étant privés des leçons des habiles professeurs de cet instrument, veulent avoir ces le-

214 MERCURE DE FRANCE.

cons devant les yeux & s'épargner dans l'étude qu'ils font du violoncelle une routine longue, fastidieuse & ordinairement plus capable de les égarter que de les avancer.

On distribue chez le même marchand de musique & du même auteur un livre de sonates estimées, & un recueil d'airs tirés des intermèdes italiens & opéra-comiques arrangés pour deux violoncelles, & pouvant servir de leçons aux amateurs qui se procureront la méthode que nous venons d'annoncer.

I I I.

Ouverture de Julie, arrangée pour le clavecin ou le forté-piano, avec accompagnement d'un violon, *ad libitum*, par M. Benaut, Me de clavecin. Prix, 2 liv. 8 s. chez l'Auteur, rue Git-le-cœur, la deuxième porte cochère, à gauche, en entrant par le Pont-Neuf; & aux adresses ordinaires de musique.

On trouve aux mêmes adresses & du même Auteur les Ouvrages suivans. *Pièces d'orgue*, prix 3 liv. ou Messe en fa-majeur, dédiée à Madame de Montmorency-Laval, Abbessé de l'Abbaye-Royale de Montmartre.

SEPTEMBRE. 1774. 215

III. *Recueil des Vaudevilles des Opéras-Comique* arrangés pour le clavecin ou le forté-piano dédié à Mde la Comtesse d'Herainville par M. Benaut, M^e de clavecin, gravé par Madame son épouse. Prix une liv. 16 f. •

Comput Ecclesiastique, ou tables perpétuelles du cycle lunaire, ou nombre d'or, des épactes, du cycle solaire, des lettres dominicales, de l'indiction romaine, des lettres du martyrologe, & pour tous les jours de chaque mois & ceux de la semaine; imprimé en une feuille. Prix, 30 f. A Nantes chez Vatar fils aîné, & à Paris chez Mérigot le jeune, libraire quai des Augustins, maison neuve au coin de la rue Pavée.

Leçons de Langues Italienne, Espagnole & Française.

LE sieur Borfacchini, natif de la Ville de Sienne en-Toscane, est connu en différens Pays par les succès avec lesquels il a enseigné à un grand nombre de personnes les Langues Italienne, Espagnole & Française, dont il a étudié & appro-

216 MERCURE DE FRANCE.

fondi les principes. Il vient de se fixer à Paris, où il offre aux Français & aux Etrangers ses services, avec une nouvelle méthode qui lui est toute particulière pour enseigner ces Langues fort aisément & en peu de temps.

Sa demeure est à l'Hôtel St Germain, chez M. Henri, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, vis à-vis le cul de Jac de Sourdis, à Paris.

É C R I T U R E.

LE 17 Juillet le Sr Ourbelin de l'Academie Royale d'écriture de Paris, a eu l'honneur de présenter au Roi un tableau en ornement de sa composition, exécuté à la plume & encre de couleur. Dans le haut, se voit l'écusson des Armes de Sa Majesté & divers attributs militaires; au milieu est une pièce de vers adressée au Roi sur son avènement au trône, & au bas est une Minerve assise écrivant ces mots: *virtutis corona.*

Le même jour, le sieur Ourbelin a eu l'honneur de présenter à la Reine une Horloge botanique sur le sommeil des plantes & les veilles des fleurs: vers le
milieu

SEPTEMBRE. 1774. 217

milieu, dans un médaillon, se voit le chiffre de Sa Majesté surmonté d'une couronne royale, au-dessous, sont des entrelas de guirlandes de fleurs qui contiennent une pièce de vers.

PRECIS du procédé qu'on a suivi pour barrer un des bras de la rivière de Seine à Neuilli, & la faire passer toute entière sous le nouveau Pont.

Le bras de la Seine avoit en cet endroit 56 toises avant qu'on travaillât derrière la culée du nouveau Pont, mais par les terres qu'on y a rapportées, il étoit réduit à 40 toises au commencement de cette campagne; à la fin de Juillet la rivière n'avoit plus que 14 toises de largeur, au moyen d'un banc de terre, large de 10 toises & à la hauteur de quatre pieds au dessus du niveau de l'eau. La rivière ainsi resserrée, le courant augmentant tous les jours en force & en vitesse, M. Perronet fit battre quelques pieux en travers pour amarrer les bateaux qui amenoient de la terre, & faciliter leur décharge dans les endroits conve-

K

218 MERCURE DE FRANCE.

nables. On fit ensuite, à la tête de l'Isle, plusieurs saignées pour déboucher un volume d'eau qu'on a évalué à la moitié de ce qui en passoit dans le bras qu'on vouloit supprimer. Malgré cette précaution, ce qui passoit d'eau avoit encore assez de force pour déplacer les terres à mesure qu'on en rapportoit. Le 25 Juillet on fit une espèce de batard-d'eau avec trois files de pieux battus en travers de la rivière, sur lesquelles on contruisit un Pont de service, pour faciliter la manœuvre. Le premier Août on y mit trois ateliers de charpentiers pour battre des pal-planches; ils n'en eurent pas plutôt chassé chacun quatre pieds, que l'eau, se trouvant trop resserrée, les déchaussa en affouillant le terrain.

D'après un profil exact du fonds de la rivière que M. Perronet fit lever, il donna l'ordre de faire échouer des bateaux: savoir, trois petits batelets, chargés de terre à l'endroit le plus profond de la rivière, & le long du Pont de service; on y jeta des fascines remplies de moëllons; après avoir ainsi presque dressé le terrain dans le fond, on fit échouer un bateau de 9

toises de long, ce qui commença à barrer le courant dans toute sa largeur : aussi l'eau remonta-t-elle par-dessus, & il se fit en outre un courant par-dessous dans la partie qui étoit affouillée, & que les batelets n'avoient pas exactement remplie ; en moins d'une heure l'affouillement en cet endroit étoit de 17 pieds, au lieu de 10 pieds & demi. On continua de jeter des fascines de 12 pieds de long, des bottes de foin remplies de pierres, & quelques gros moëllons séparément. On fit approcher un second grand bateau chargé de terre ; on le fit échouer de champ & à côté du premier. Comme il étoit mince, il se rompit en échouant, & se moula en quelque sorte au profil du fond de la rivière. L'eau ne pouvant plus passer dessus ni dessous le premier bateau échoué, elle remonta de deux pieds au-dessus de son niveau. On fit approcher de nouveaux bateaux pleins de terre que l'on déchargea derrière ceux qu'on venoit d'échouer. Les Gardes Suisses, commandés pour cette opération, ne cessoient de jeter des fascines, des bottes de foin & des moëllons dans les endroits où il se formoit des

courans. Les ateliers des terrassiers qui chargèrent des terres sur les deux bords de la rivière, venant au-devant les uns des autres, se rejoignirent en moins de deux heures, & couvrirent de terre les bateaux échoués. C'est par cette manœuvre rapide que M. Perronet est parvenu à barrer un bras de la Seine qui étoit considérable.

Le Cri de la Seine, pendant la manœuvre ingénieuse faite à Neuilly le premier d'Août.

DEPUIS la naissance des âges
 Toujours libre & toujours plus fidèle à mon choix,
 Je promenois mes eaux sur les mêmes rivages;
 Qui peut donc aujourd'hui me prescrire des loix?
 Ne suis-je plus cette superbe Seine
 Qui nourrissoit l'orgueil des mers!
 Quel dieu me captive & m'enchaîne à
 Quelle audace à mes bras ose donner des fers!
 On a donc oublié que je suis Souveraine!
 Le dépit, le courroux se peignent sur mon front...
 Neptune, venge-moi de cet indigne affront...

SEPTEMBRE. 1774. 223

Mais que dis-je ! & pourquoi me plaindre ?

J'apperçois Perronet ; rien pour moi n'est à craindre :

Si par son art sublime il resserre mes bords ;

A fléchir devant lui s'il a pu me contraindre,

Je dois , dans les plus doux transports ,

Applaudir la première à ses savans efforts.

Oui , son génie inépuisable

Par ce nouveau prodige ajoute à ma beauté

Et de mon cours antique & respectable

Augmente encor la majesté.

Par Mlle Cossou de la Cressonnière.

*LETTRE de M. de Voltaire à
M. Perronet.*

Au Château de Fernay , 28 Juillet 1774.

Vous me donnez , Monsieur , une grande envie de prendre la poste pour venir voir le pont de Neuilly. Je partirais sur le champ, si mes 80 ans & mes maladies continuelles ne me retenaient. Il est triste de mourir sans avoir vu les monumens qui illustrent sa patrie. Je vous remercie bien sensiblement d'avoir eu la bonté de me faire voir le dessin de ce bel ouvrage. Je ne doute pas que le Roi n'employe vos rares talens à de nouveaux chef-d'œuvres qui immortaliseront son siècle & son règne. Je vous prie de me compter dans le

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

grand nombre de vos admirateurs. Les estampes me paroissent dignes du pont. Vous m'avez pénétré de l'estime & de la reconnaissance sincère avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE, Gentilhomme
ordinaire du Roi.

QUATRAIN A LA REINE.

Vous renoncez, charmante Souveraine,
Au plus beau de vos revenus ;
Mais que vous serviroit la ceinture de Reine ?
Vous avez celle de Vénus.

Par M. le Comte de Couturelle.

*VERS à M. le Moine qui travailloit au
buste de la Reine.*

Pour rendre un tel objet, moderne Praxitèle ;
Les efforts de ton art sont encor superflus ;
Sans cesse il te faudroit refaire ton modèle ;
Marie a chaque jour une beauté de plus.

Par M. le Chev. de Juilly de Thomassin.

LE FOURMI-LION & LA FOURMI.

Fable.

DANS un sable sec & mobile ,
 Fourmi-lion , au pied d'un vieil ormeau ,
 Avoit creusé son domicile.
 Au centre de sa fosse , ainsi qu'en un tombeau ,
 Sous le sable tapis , le drôle en embuscade ,
 Depuis un mois & plus , attendoit son dîner.
 Un gourmand va s'imaginer
 Qu'il devoit être bien malade.
 Erreur. Quoi ! si long-temps ne vivre que d'espoir ?
 C'est un mauvais moyen pour se faire un bon
 chyle.
 D'accord. Il est certain qu'après telle vigile
 L'animal avoit faim ; bientôt vous l'allez voir :
 Au fond de son entonnoir ,
 Le rusé , vaille que vaille ,
 Tient ouverte sa tenaille ,
 Sans souffler , sans se mouvoir.
 Malheur au premier insecte
 Qui , vers l'ancre du chasseur ,
 Dirigera , sans frayeur ,
 Sa marche peu circonspecte !
 Il faut que son sang humecte
 Le gosier de monseigneur.
 Comment soupçonner un pareil artifice ?

K iv

224 MERCURE DE FRANCE.

Télémaque , au détroit , au moins put dire ;
« hola !

« Que notre poupe , ici , des rocs se garan-
« tisse. »

Par le bruit de ses flots , le gouffre de Sylla
Avertissoit le fils d'Ulysse :

Mais tout est calme ici , rien n'inspire l'effroi :
Nulle croix , nul gibet , en un mot nul indice.
N'y dit au voyageur : « Ami , prends garde à toi ;
« Double le pas : mal va dans cet hospice. »

Au bord du glissant précipice
Arrive une Fourmi : l'imprudente avarice
Au même instant la stimula.

La péclore s'arrête , avance un peu , s'engage.
Oh ! oh ! (dit-elle) on trouveroit , je gage ;

Un gros trésor , au fond de ce trou-là :
Le temps me presse ; c'est dommage.
Comme elle eut tenu ce langage ,
Sous ses pieds la terre trembla.

Du fond de l'ancre une grêle de pierre ,
Au même instant , partit , vola
Au-dessus de l'aventurière ,
Tomba sur elle & l'accabla.

Vains efforts pour trouver son salut dans la fuite ;
L'insecte roule au fort de l'ennemie.

On tient Madame la Fourmi :
On l'entraîne , on l'aveugle ! ha ! hé ! seigneur
hermite ,
(Dit-elle) un moment ; restez coi.

J'arrive, tout exprès, pour vous faire visite.
Si c'est vous offenser, pardon : connoissez-moi.

Avec vos ennemis n'allez pas me confondre

Je n'en suis point, je vous jure ma foi,

Fourmi-lion sans lui répondre,

Des deux parts lui prouve les flancs ;

Se gorge, en la suçant, puis lance le squelette

A plus d'un pied de sa retraite,

Dépeur d'effrayer les patlans.

Lecteur, la Fourmi de ma fable

C'est tout mortel insatiable

Que l'appât de l'or va tentant :

Et l'animal impitoyable

Fourmi-lion, c'est un traitant.

*Par un Associé de l'Académie
de Marseille.*

B I E N F A I S A N C E .

UN Seigneur qui tient un rang distingué
à la Cour & à qui appartient la terre de
C. située en Picardie, est dans
l'usage depuis long-temps de donner 200
liv. pour présent de noces, à toutes les
filles dudit C., lorsqu'elles n'ont
point en propriété deux mines de terre :

K v

lesquelles 200 liv. sont délivrées aussi-tôt la célébration du mariage.

Tout mon regret, Monsieur, en vous annonçant cet acte de bienfaisance, c'est qu'il ne m'est point permis d'en nommer l'auteur dont le nom pourroit être inscrit auprès des Farnèses & des Montmorencis; dirai-je enfin à côté du nom de l'auguste Princesse que tous les Français regardent comme leur ange tutélaire & l'astre de leur bonheur.

LA GACHE fils.

A N E C D O T E S.

I.

Lors de la prise de Rome par les Gaulois, sous Brennus, les vieux Sénateurs qui ne voulurent pas survivre à la perte de leur patrie, se mirent sur le seuil de leurs portes, dans leurs chaires curules, avec tous les ornemens de leur dignité. Les Gaulois furent saisis de respect & d'admiration à la vue de ces vieillards immobiles que quelques-uns prirent pour autant de statues. Un jeune soldat s'approcha de Papirius Cursor, & le prit par la barbe : le vieillard, indigné de l'insolence,

lence de ce barbare, lui donna sur la tête un coup du bâton d'ivoire qu'il tenoit à sa main : le soldat lui plongea son épée dans la poitrine, & ce fut le signal du carnage.

I I.

Un acteur qui venoit de Flandres, débutoit à Paris dans le rôle d'Andronic avec fort peu de succès; & lorsqu'il vint à dire : *Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?* un plaisant répondit : *L'ami, prenez la poste & retournez en Flandre.*

I I I.

Un Juge fit lever la main à un Teinturier; comme les Teinturiers ont ordinairement les mains noires, il lui dit : mon ami ! ôtez votre gant. Monsieur, repliqua le Teinturier, mettez vos lunettes.

I V.

Un acteur qui avoit du talent, mais une mauvaise prononciation & une difficulté d'organe, débutoit à la Comédie Française à Paris. Les avis étoient partagés; mais quelqu'un interrogé sur ce qu'il en pensoit, répondit : *Il est fort bon; il ne lui manque que la parole.*

K vj.

A V I S.

I.

Le Trésor de la Bouche.

Le sieur Pierre Bocquillon, marchand gantier-parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de MM. de Ste Catherine & la rue Percée, vis-à-vis celle des Balers, annonce au Public qu'il a été reçu à la Commission royale de Médecine, le 11 Octobre 1773. Il continue depuis nombre d'années, de vendre une liqueur nommée *le véritable Trésor de la Bouche*, dont il est le seul compositeur. La vertu de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents, tels violens qu'ils puissent être; de purger de tous venins, comme chancres, & enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents. Cette liqueur a un goût gracieux à la bouche, rend l'haleine agréable & douce, conserve même les dents, quoique gâtées.

L'auteur reçoit tous les jours de nouveaux suffrages sur l'excellence de sa liqueur, par nombre de certificats que lui envoient sans cesse des personnes de la première distinction. Il y a des bouteilles à 10 s, 3 liv & à 24 sols. Il donne la manière de s'en servir avec signature & paraphe de sa main. & met ses noms de famille & de baptême sur les étiquettes des bouteilles & bouchons. Il a mis son tableau à la porte de sa boutique, pour assurer sa demeure au Public. Il vend aussi le rasoir d'Angleterre pour les coupures & brûlures.

L'auteur prie les personnes qui lui feront l'honneur de lui écrire d'abréger leurs lettres.

I I.

Le sieur Delac continue de peindre tous les cheveux roux, blancs ou gris de la couleur qu'on desire, comme noir, chatain-brun ou clair, sans que l'usage de cette peinture porte aucun préjudice, ni que par aucun frottement la couleur se perde. Il arrête la chute des cheveux dans 24 heures pour ne plus tomber de la vie : en faisant usage deux ou trois fois par mois de sa composition, il les empêche de griser ; il en fait revenir où il en manque, & même où il n'en reste pas du tout ; il suffit pour cela d'une bouteille au plus qui est du même prix. Le prix pour la peinture des cheveux est de 7 liv. 4 sols ; pour les sourcils & paupières, 3 liv. ; pour en empêcher la chute, en faire venir où il en manque, 7 liv. 4 sols, chaque article ; & pour les empêcher de griser 15 liv. Il fait aussi tomber sans douleur les cheveux qui avancent trop sur le front, & le poil follet qui vient quelquefois aux femmes ; le prix est de 6 liv. Il fait disparaître toutes taches de rousseur & autres du visage, fait toute sorte de pommades tant pour le lustre de la peau, que pour effacer les rides de toute espèce : le prix des deux articles est de 6 liv. chacun ; il compose une Eau qui blanchit la peau & lui rend le velouté de la première jeunesse : le prix est de 7 liv. 4 sols.

Il demeure à Paris, *rue Bourbon la Ville-Nouvelle, entre le sieur Quinson, perruquier, & le Marchand de vin.*

I I I.

Un Négociant, arrivé depuis peu de temps de la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane, a

230 MERCURE DE FRANCE.

apporté avec lui de la véritable *Graisse d'Ours* pure & naturelle, préparée sans feu par les Sauvages : il a vu avec plaisir que les témoignages de toutes les personnes qui en font usage, tant à la Cour qu'à Paris, se réunissoient pour inspirer la plus grande confiance : la propriété de cette *Graisse d'Ours* est de prévenir la chute des cheveux ; de les nourrir au point de les faire croître en très-peu de temps, de les épaissir & de servir réellement à leur conservation ; elle n'est point compacte comme celle qu'on apporte des montagnes de Savoie, qui est presque toujours mêlée d'ingrédients qui nuisent plutôt aux cheveux que de leur faire du bien ; elle est liquide & ne peut se rancir, à cause de sa pureté ; on peut en transporter dans le Pays étranger sans craindre qu'elle perde sa vertu.

Elle réunit la double propriété de guérir les rhumatismes, en s'en frottant devant le feu le matin & le soir pendant quelques jours.

La manière de se servir de cette graisse est d'en bien enduire la racine des cheveux, le matin avant de se faire coëffer, & le soir avant de se coucher : cela n'empêche point de se servir de la pommade pour son accommodage ; mais on aura attention de continuer sans interruption pendant quelque temps.

Le prix des bouteilles cachetées en cire rouge est de 3, 2, & 1 liv. 4 sols.

Il faut s'adresser à Paris, à M. Delepine, concierge à l'hôtel des Postes, rue Plâtrière.

A Lyon, chez Mde Veuve Rioud.

A Versailles, chez M. Dessaubaz, rue d'Anjou.

A Poitiers, chez M. Guilleminet.

A Rouen, chez M. Grisel, bijoutier,

A Chartres, chez M. Paillart, épicier.

SEPTEMBRE. 1774. 235

A Lille, chez Lafaye, aux Armes de Soubize.

A Orléans, chez M. Loison.

V.

Nouvelles Curiosités chez Granchez, joaillier de la Reine, au petit Dunkerque, quai de Conti, vis-à-vis le Pont-Neuf.

Jolies cannes de jet, dont les pommes sont en or & forment le turban.

Epées, boucles & boutons de petit deuil, d'un goût tout nouveau.

Joli petit réveil portatif dans la poche, dont l'effet se fait en le posant près de sa montre, commode pour les voyageurs.

Compte-pas géométrique qui se porte dans le gousset & vous indique la quantité de chemin que vous avez faite en vous promenant.

Petites montres en berloque qui marquent les quantièmes, ouvrage très-délicat & cependant solide.

Tabatières, dites *la Consolation dans le chagrin*, avec le portrait du Roi & de la Reine dans le même médaillon, supérieurement gravées.

Brasilets, croix, prétentions, chaînes de montre & plusieurs autres petits-ouvrages en filigrane d'or, faits à Malthe.

Cordons de montre en cheveux, anneaux & jarretières pour mettre aux doigts, en cheveux, garni de diamans.

Baratte en fer blanc très-diligente à faire le beurre.

Toutes les cartes géographiques des quatre parties du monde & celles de diverses forêts royales.

232 MERCURE DE FRANCE:

les de France, soigneusement découpées par provinces ou cantons, colées sur bois.

Tabatieres d'écaillés avec médaillon violet transparent.

Parassols Chinois en baptiste, cirés d'une forme singulière & très légers. *Idem*, en satin avec franges, tels qu'on les porte dans ce pays.

Fleurs de rhé de la meilleure qualité. *Idem*, du rhé verd.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Warsovie, le 6 Juillet 1774.

On assure que le Gouverneur Autrichien de Léopol a reçu des ordres de la Cour pour faire fortifier cette Place, & qu'on a déjà commencé à y travailler.

De Dantzick, le 29 Juin 1774.

Les troupes Prussiennes s'approchent insensiblement de cette ville. Le second bataillon du régiment de la garnison de Templin entra, avant-hier, dans nos fauxbourgs. Les grands chemins & les avenues sont occupés depuis ce temps. On a arrêté & confisqué quelques chariots vuides avec leurs chevaux, parce qu'on y avoit trouvé des sacs à laine qui faisoient présumer qu'ils avoient servi à importer dans la ville des marchandises de contrebande.

De Pétersbourg, le 1^r Juillet 1774.

La Cour vient de faire publier une relation qu'elle a reçue du Prince Dolgorouki, au sujet de ce qui s'est passé dans le Cuban entre les troupes.

Russes & les Tartares du parti de l'ancien Kan de Crimée.

Ce général ayant été informé que les Tartares Nogais, fidèles à la Russie, étoient trop exposés aux incursions des autres Tartares du Cuban, détacha contr'eux le Lieutenant-Colonel Buckwostrow. Cet Officier attaqua les ennemis & les battit dans trois occasions différentes, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre. Ils abandonnèrent la ville de Capyl. On a trouvé sur les remparts de cette Place trente-quatre pièces de canon chargées, & une grande quantité d'instrumens d'artillerie dans les magasins. La ville étoit déserte. Les habitans consternés par la défaite des Circaffiens qu'on regardoit comme les plus braves des Tartares, avoient pris la fuite dans les montagnes & avoient entraîné toutes les autres peuplades de ces quartiers.

De Vienne, le 4 Août 1774.

Une estafette arrivée des frontieres de Transylvanie vient d'apporter la nouvelle que la paix entre les Turcs & les Russes a été signée, le 17 du mois dernier, par le Maréchal Comte de Romanzow & le Kiaya du Grand Visir. On ne fait encore aucun détail de ce grand événement, & l'on ignore les conditions du traité.

Depuis l'importante nouvelle que l'on a reçue de la signature de la paix entre les Turcs & les Russes, le 17 du mois dernier, à Budjuc-Karnarshi on n'a appris aucun détail sur les stipulations du traité, parce que le Général Comte de Romanzow attendoit, pour les rendre publiques, la ratification du Grand Visir; mais l'on présume, d'après les anciennes conférences, que les conditions de la paix sont, 1^o l'indépendance des

234. MERCURE DE FRANCE.

Tartares de la Crimée; 2°. la démolition d'Oczakow; 3°. la cession du Fort de Kilbourn à la Russie, pour contenir les Tartares & protéger son commerce sur la Mer Noire; 4°. la restitution de toutes les conquêtes des Russes.

De Cadix, le 19 Juillet 1774.

On a expédié des ordres pour faire, avec célérité, un armement pour l'Amérique Espagnole. On doit y embarquer deux ou trois bataillons de la garnison de cette ville. Ces ordres ont donné lieu à plusieurs conjectures; mais il y a apparence que ces troupes vont remplacer celles qui sont en garnison dans diverses parties de l'Amérique & qu'on a le projet de faire revenir en Europe.

De Naples, le 12 Juillet 1774.

Toutes les lettres de Malthe parlent des préparatifs qu'on y fait pour mettre cette Isle en état de défense. On travaille nuit & jour aux fortifications. Toutes les batteries sont actuellement montées, les Côtes garnies de détachemens, & l'on exerce continuellement les troupes réglées & la Milice.

De Londres, le 19 Juillet 1774.

On a reçu par le Chevalier William Johnson des nouvelles fâcheuses d'Amérique. Il mande que différentes Tribus d'Indiens sont dans la disposition d'attaquer nos Colonies.

Les nouvelles reçues de l'Amérique Septentrionale présentent l'état fâcheux de cette Colonie. Tout est dans le plus grand désordre à Boston & à Salem. Les possesseurs des terres, les négocians & les armateurs sont divisés les uns contre les autres. Dès que l'un de ces trois Partis propose un avis,

SEPTEMBRE. 1774. 235

les autres forment des protestations. L'assemblée générale n'est pas moins tumultueuse. Au lieu de défendre les intérêts de la Colonie & de solliciter l'ouverture du Port de Boston, elle n'est occupée qu'à réclamer les droits violés par le transport de ses séances à Salem. Les avis ont été si partagés, si incertains, si vagues, que le Gouverneur a été forcé de dissoudre l'assemblée.

De Compiègne, le 21 Août 1774.

Le Maréchal Duc de Brissac Gouverneur de Paris, remit au Roi, le 17 de ce mois, la liste des Echevins nouvellement nommés, & qu'il doit présenter à Sa Majesté le 4 du mois prochain.

Le 26 Août Monseigneur le Comte d'Artois partit de Compiègne pour se rendre à la Fère où ce Prince doit voir l'École royale d'Artillerie; il ira delà à Cambrai pour visiter les fortifications de la place, & pour passer en revue & voir manœuvrer son régiment de Dragons. Ce Prince n'ayant d'autre objet dans ce voyage que son instruction, n'a amené avec lui qu'un très-petit nombre de personnes. Il n'est accompagné que du Comte de Maillé, premier Gentilhomme de sa Chambre; du Chevalier de Crussol, son Capitaine des Gardes; du Marquis de Polignac, son premier écuyer; du Comte d'Affry, lieutenant-général des armées du Roi, & du sieur de Vault, maréchal des camps & armées de Sa Majesté.

De Paris, le 29 Juillet 1774.

Le 27 de ce mois, on célébra, dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de Saint Denis, le service solennel pour le repos de l'ame du feu Roi. Le corps avoit été descendu au caveau quelques jours après sa mort, suivant l'usage observé pour les Rois qui

236 MERCURE DE FRANCE.

meurent de la petite vérole. Mais la représentation étoit placée sur un magnifique catafalque, sous un grand pavillon, au milieu d'une chapelle ardente éclairée par un grand nombre de cierges. Le Cardinal de la Roche-Aymon, Grand Aumônier de France, avoit assisté, la veille, aux vêpres des Morts chantées par la Musique du Roi & par les religieux de l'Abbaye. Le Clergé, le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Monnoies, le Châtelet, l'Élection, les Corps de Ville & l'Université s'y rendirent, suivant l'invitation qui leur en avoit été faite. Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois ayant pris leurs places, ensuite le Prince de Condé, la Messe fut célébrée par le Cardinal de la Roche Aymon. La Musique du Roi exécuta la Messe des Morts de Delfer & le *De profundis* du S Mathieu, maître de de musique du Roi en Semestre. A l'Offertoire, Monsieur, conduit par le Marquis de Dreux, Grand-Maître des Cérémonies, alla à l'Offrande après les saluts ordinaires; Monseigneur le Comte d'Artois y fut conduit par le Sieur de Nanouillet, Maître des cérémonies en survivance du sieur Desgranges, & le Prince de Condé, par le sieur de Warronville, Aide des Cérémonies. Après l'Offertoire, l'Évêque de Senes prononça l'Oraison Funèbre. Lorsque la Messe fut finie, le Cardinal de la Roche Aymon & les Evêques de Chartres, de Meaux & de Lombes firent les encensemens autour de la représentation. Le Roi d'Armes, après avoir jeté la Cotte d'Armes & son Chaperon dans le caveau, appela ceux qui devoient porter les Pièces d'Honneur. Le Marquis de Courtenvaux apporta l'Enseigne des Cent-Suisses de la Garde, dont il est Capitaine-Colonel. Le Prince de Tingry, le Duc de Villeroy & le Prince de Beauvau apportèrent les Enseignes de leurs compagnies, &

le Duc de Noailles, Capitaine de la compagnie des Gardes Ecoissoises, apporta celle de la sienne. Quatre Ecuyers du Roi portèrent les Eperons, les Gantelets, l'Ecu & la Cotte d'Armes. Le Marquis d'Eudreville, Ecuyer Ordinaire du Roi, faisant les fonctions de premier Ecuyer, apporta le heaume timbré à la Royale. Le Marquis de la Chênaye de Rougemont, premier Ecuyer Tranchant, apporta le Pânon du Roi, & le Prince de Lambec; Grand Schyer de France, apporta l'Epee Royale. Le Duc de Bouillon, Grand Chambellan; apporta la Banniere de France; le Duc de Béthune, la main de Justice; le Duc de la Tremoille, le Sceptre, & le Duc d'Uzès, la Couronne Royale. Le Duc de Bourbon, Grand Maître de France en survivance du Prince de Condé, mit le bout de son Bâton dans le caveau, & les Maîtres d'Hôtel y jetèrent les leurs après les avoir rompus. Le Duc de Bourbon cria ensuite: *le Roi est mort: & le Roi d'Armes répéta trois fois: le Roi est mort; prions tous Dieu pour le repos de son ame.* On fit une priere, & le Roi d'Armes cria trois fois: *Vive le Roi Louis XVI,* ce qui fut suivi des acclamations de toute l'assemblée, & les trompettes sonnèrent dans la nef. Les Princes, le Clergé, les Ducs, les Officiers & les compagnies furent ensuite traités magnifiquement en différentes Salles de l'Abbaye.

Le grand Aumônier bénit les tables du Grand-Maître de France & du Parlement, & dit à la fin du repas les grâces, après lesquelles la Musique du Roi chansa le pseaume *Laudate Dominum, omnes gentes.*

Le sieur Henin, doyen des Maîtres-d'Hôtel du Roi, fit les honneurs de la table du Parlement à St Denis, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus du Grand-Maître de France & suivant l'usage ordinaire.

238 MERCURE DE FRANCE.

Cette pompe funèbre avoit été ordonnée par le Duc d'Aumont, Pair de France, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi en exercice, Chevalier de ses Ordres, & conduite par le sieur Papillon de la Ferté, Intendant & Contrôleur Général de l'Argenterie, Menus-Plaisirs & Affaires de la Cambre de Sa Majesté, sur les dessins du sieur Michel-Ange Challe, Chevalier de l'Ordre du Roi, Professeur de son Académie de Peinture, Dessinateur Ordinaire de la Chambre & de son Cabinet; & la sculpture avoit été exécutée par le Sr Bocciardi, Sculpteur des Menus-plaisirs du Roi.

Description du Mausolée érigé dans l'Abbaye Royale de Saint-Denis pour les obsèques du feu Roi.

L'extérieur de ce Temple auguste, consacré depuis plusieurs siècles aux tombeaux de nos Rois, étoit tendu de deuil. Des voiles lugubres qui s'élevoient jusqu'aux tours, étoient traversés, au milieu & aux extrémités, par trois litres de velours noir, couverts des armes & des chiffres de Sa Majesté. Au-dessus de l'entrée principale s'élevoit, sous une voussure de marbre gris veiné de noir, le double écusson des armes de France & de Navarre, couvert d'une couronne royale. Plusieurs Anges les arrosoient de leurs larmes, & les ornoient de guirlandes de cyprès; des termes de bronze soutenoient, aux deux côtés, le couronnement de cette voussure, dont les compartimens étoient ornés de roses antiques. Le dessus étoit terminé par une urne cinéraire de lapis lazuli que des génies célestes de marbre blanc entouroient de festons & de branches funèbres. Les portes latérales étoient couronnées au-dessus du litre inférieur par de riches encadremens de marbre gris, terminés par des timpons, sur lesquels étoient des lampes

funéraires. Ces ornemens renfermoient des cartouches dorés, au milieu desquels, sur des fonds d'azur, les lettres initiales du nom de Sa Majesté étoient relevées en or. Le sombre appareil de ce portique conduisoit dans le camp de douleurs. Le deuil qui l'environnoit s'étendoit jusqu'à la voûte & renfermoit, entre des litres ornés & placés comme les précédens, de grands & magnifiques cartouches, soutenus par des anges. Ces supports des armes révérees de nos Rois étoient occupés à les suspendre & à les orner de lugubres cyprès. Les chiffres de S. M. qui les accompagnoient, renfermés pareillement dans de riches ornemens, étoient, comme les précédens, relevés en or sur des fonds d'azur, & de même soutenus par des génies célestes qui les entouroient de rameaux funèbres. Le camp de douleurs étoit terminé par une grande pyramide de porphyre rouge, placée à son extrémité. Elle présentoit, dans son sou-bassement de granite gris, l'entrée du sanctuaire & du chœur. La forme de cette entrée, élargie par le bas, portait le caractère consacré à ces tristes monumens; elle étoit couverte d'un fronton sous lequel on lisoit ces paroles de l'écriture sainte, écrites en lettres d'or, sur un fond de pierre de Parangon :

DIES TRIBULATIONIS ET ANGSTIÆ.

DIES CALAMITATIS ET MISERIÆ.

DIES TENEBRARUM ET CALIGINIS.

DIES NEBULÆ ET TURBINIS.

Des degrés élevoient un socle au-dessus de ce fronton, sur lequel l'image de la mort, convertie d'un linceul, faite en marbre blanc, présentoit d'une main une horloge, symbole de la rapidité du temps qui fuit sans retour. Les attributs qui la caractérisent étoient sous ses pieds, ainsi que ceux

240 MERCURE DE FRANCE.

qui distinguent les grandeurs des Maîtres de la terre. Deux bas-reliefs de bronze antique présentoient aux deux côtés, dans des enfoncemens pris dans le soubassement, des œuvres de miséricorde. Deux voussures dessous ces bas-reliefs renfermoient, dans leurs profondeurs, des urnes de marbre verd-vert, de forme antique, ornées de bas-relief de canelures torsées & de rinceaux. Les angles de ce soubassement étoient terminés par des colonnes isolées de serpentins, avec des bases & des chapiteaux de marbre blanc; elles portoient des lampes de bronze doré, dont la lumière sombre éclairoit ce triste appareil. Le haut de cette pyramide étoit terminée par une urne cinéraire d'albâtre oriental, entouré de festons de cyprès en or. Des faisceaux lumineux étoient distribués autour du camp de douleurs & placés au bas des ornemens qui renfermoient les armes & les chiffres de Sa Majesté Louis le Bien-Aimé. L'entrée de la pyramide conduisoit dans le sanctuaire où sont déposés les précieux restes des cendres de nos Rois. Leurs tombeaux étoient couverts de voiles funèbres qui s'étendoient dans toute son enceinte, & qui couvroient entièrement la voûte & le pavé. Les stales, sans aucuns ornemens, servoient de soubassement à un ordre de pilastres ioniques qui, entouroient le chœur, le jubé & le sanctuaire. Ces pilastres, de marbre bleu turquin, portoient sur un arrière-corps de marbre gris veiné de noir, & séparaient les arcades des galeries qui, des deux côtés, s'étendoient du sanctuaire au jubé. L'entablement de cet ordre portoit un attique de même bleu turquin, dont les fonds noirs, entourés d'hermine, servoient d'encadrement aux armes & aux chiffres de Sa Majesté Louis le Bien-Aimé. Au-dessus du vuide des arcades, des cadres de marbre gris, portés sur des acrotaires de bleu-turquin

turquin, renfermoient dans des cartels en or les écussons des armes de France & de Navarre, sous une couronne royale: ses ornemens étoient couverts de rameaux de cyprès disposés en sautoir. Des nuages élevoient les Génies célestes qui servent de supports aux armes de nos Rois. Les chiffres de Sa Majesté, relevés en or, sur des fonds d'azur, étoient également soutenus par des Anges. Ces armes & ces chiffres, alternativement distribués sur la cimaise de la grande corniche, servoient de couronnement aux arcades des galeries qui environnoient le chœur. Chacune des arcades étoit couronnée sur sa clef, d'un grand cartouche en or, au milieu duquel on voyoit une tête de mort ailée, couverte d'un voile lacrymatoire, en argent. De grands rideaux noirs, coupés par des bandes d'hermine, sortoient des ailettes de leurs archivoltes. Ces voiles lugubres étoient retrouffés par des nœuds & des cordons à glands d'or, sous les impostes, & découvroient la profondeur des galeries qui environnoient le chœur, dans lesquelles étoient des gradins qui formoient un amphithéâtre tendu de noir. Chacun des pilastres portoit des gaines d'améthiste, cannelées & ornées de guirlandes de laurier en or; elles servoient de bases à des lances chargées de trophées & de dépouilles militaires. Deux corps de balustrades de bronze doré, dont les pilastres & les platte-bandes étoient de marbre noir, renfermoient cinq degrés qui séparoient le chœur du sanctuaire & conduisoient à l'autel. Les gradins, faits en bronze, étoient ornés d'entre-lacs, de rosettes & de fleurs de lis dorées, & servoient de base à un riche rétable qui renfermoit trois bas-reliefs, dans des cadres de vermeil. Un socle de bronze doré, orné de compartimens à feuillages, portoit entre trois rangs de lumières, char-

L.

gées d'écussions aux armes de France, une croix de vermeil enrichie de pierres précieuses. La corniche de l'arrière-corps du rétable, soutenue par des colonnes de bronze, soutenoit des vases en argent chargé de girandoles garnies d'une très-grande quantité de feux, qui s'unissoient au premier cordon de lumière, qui entouroit l'enceinte du chœur. Les Vertus paisibles & héroïques qui ont toujours été chéries du Monarque, figurées par la Prudence, la Justice, la Force & la Tempérance, étoient représentées par des femmes distinguées chacune par ses attributs. Ces figures, enfermées dans de riches cartels dorés, étoient en relief & relevées en or, sur un fond d'azur. De semblables encadremens présentoient, au-dessus du jubé, la Paix & la Clémence. Au-dessous sur les arrière-corps, entre les pilastres, des cartels en relief portoient des écussions en or, couverts des armes de France. Leurs ornemens étoient terminés par un cercle de lumières. Les gaines qui couvroient chacun des pilastres de l'ordre ionique qui entouroit le chœur soutenoient chacune au bas des trophées, trois girandoles couvertes de faisceaux de lumières. Les pilastres de la balustrade du jubé, au-dessus de la porte de l'entrée du Chœur, élevoient chacun des gerbes de feux. Le plafond des stales portoit le premier litre de velours noir, parsemé de fleurs de lis en or & de larmes en argent. Des écussions suspendus à une guirlande d'hermine, présentoient les armes & les chiffres de Sa Majesté. Le dessus de ce litre formoit la base d'un cordon de lumières, soutenu sur des fleurs de lis, en relief & en or. La frise de l'entablement ionique portoit le second litre. Sur la cimaise de la corniche, des branches saillantes & des girandoles placées sur l'à-plomb des pilastres, formoient le second cordon de lumières. Le troisième étoit

élevé sur la corniche de l'attique , au dessous du dernier litre orné , comme les précédens , d'écussons suspendus à des festons d'hermine. Ce litre renfermoit & terminoit , à son extrémité , la décoration de cette pompe funèbre. Au milieu de ce triste appareil s'élevoit un monument consacré à l'éternelle mémoire de très - grand , très - haut , très-puissant & très - excellent Prince Louis le *Bien-Aimé*, Roi de France & de Navarre. Cet édifice, dont le plan formoit un parallélogramme, présentoit un temple isolé, dont le solide, de verd antique, étoit élevé sur six degrés de serpentins de canope. Quatre groupes de cariatides, faites en marbre de Paros, dont les fronts étoient couverts de linceuls & de voiles funèbres, exprimoient la plus grande douleur; elles paroissent recueillir leurs larmes dans des urnes lacrymatoires. L'extrémité inférieure de ces figures étoit terminée en gaine. Elles portoient chacune sur leur tête un chapiteau d'ordre ionique, couvert d'entre-lacs qui formoient des corbeilles, sur lesquelles portoit un entablement orné de quatre frontons. Les deux qui couronnoient les parties latérales, portoient chacun sur leur fond, un cartouche, couvert de fleurs de lis, sur lequel étoient posés la couronne royale, le sceptre & la main de Justice, accompagnés de branches de cyprès. Au dessous de ces ornemens, sous le lamier qui formoit la corniche, deux tables de jaspe renfermoient ces paroles des saintes Ecritures. La première du côté de l'Évangile :

DEFECERUNT SICUT FUMUS DIES MEI :

Psal. 101, v. 4.

Celle du côté opposé :

PERCUSSUS SUM UT FŒNUM,

ET ARUIT COR MEUM :

Psal. 101, v. 5.

L ij

244 MERCURE DE FRANCE.

Les deux autres placées en face de l'autel & de la principale entrée, présentoient les armes de France sous une couronne royale, en relief & en or. Sur ces frontons s'élevoit un amortissement orné de rinceaux & de festons de laurier, en or. Cet amortissement qui couronnoit ce monument, servoit de base à un groupe de femmes éplorées, représentant la France & la Navarre. Aux angles de cet édifice, quatre cippes funéraires, faits de tronçons de colonnes de jaspe sanguin, servoient de base à des faisceaux de lances liées avec des écharpes, auxquels étoient suspendus des trophées militaires. Leurs extrémités élevoient sur le fer d'une lance une triple couronne de lumieres. Le plafond de ce mausolée formoit une voussure ovale, dans les compartimens de laquelle étoient des roses en or & des guirlandes de cyprès. Des lampes sépulcrales éclairaient & terminoient l'extrémité des frontons aux quatre côtés de cet édifice. Les six degrés qui élevoient le soubassement, formoient six cordons lumineux qui ceignoient & entouroient le bas du carafalque. Une urne d'or, placée au centre de ce monument, portoit sur deux de ses faces des médaillons qui présentoient les traits de Louis le *Bien-Aimé*. Ce sarcophage étoit couvert d'un étique, sur lequel le poële royal étoit développé; un carreau de velours noir, orné de franges & glands en argent, portoit la couronne de nos Rois sous un crêpe de deuil qui descendoit jusqu'au bas du sarcophage. Les sceptres & les honneurs posés près de la couronne terminoient cette représentation. Une crédence étoit placée devant le mausolée, sur laquelle on avoit déposé le manteau royal & les armes de Sa Majesté. La bannière de France en velours violet, semée de fleurs de lis d'or & ornée d'un molet à franges d'or, étoit élevée dans le sanctuaire, avec le

pannon du Roi, d'étoffe bleue, pareillement semé de fleurs de lis sans nombre & bordé d'un molet à franges d'or. Ces bannières étoient portées sur des lances garnies de velours, entourés de crêpes. Le catafalque étoit couvert d'un grand & magnifique pavillon, suspendu à la voûte du Temple, dont le couronnement formoit une coupole ovale, élevée sur un amortissement couvert de velours noir, parsemé de fleurs de lis brodées en or, coupé sur les avant-corps par des bandes d'hermine. Le plafond, traversé d'une croix de moire d'argent, portoit quatre écussons en broderie aux armes de France. Dessous ces pentes sortoient quatre grands rideaux de velours noir, couverts de fleurs de lis en or, & de larmes en argent, partagés par des bandes d'hermine. La chaire du Prédicateur étoit placée près des stales du côté de l'Évangile; elle étoit revêtue, ainsi que l'abattoir qui lui servoit de couronnement, de velours noir, orné de franges & de galons d'argent.

La Ville de Paris, présidée par le Maréchal Duc de Brissac, a fait célébrer jeudi 4 Août, un Service solennel pour le feu Roi. L'Evêque de Meaux a officié pontificalement. Un grand nombre de Prélats, & plus de deux mille personnes ont assisté à cette cérémonie. L'Abbé Rousseau, chanoine de Chartres, Prédicateur ordinaire du Roi, a prononcé l'Oraison funèbre, qui a été reçue avec transport. Si la sainteté du lieu n'avoit point arrêté les applaudissemens, on auroit vu renouveler ce que l'Abbé de Boismontré a éprouvé à l'Académie Française. Il n'y a pas de bon & fidèle sujet du Roi qui n'ait entendu avec admiration & attendrissement un discours où l'Abbé Rousseau retrace toute la vie de Louis le Bien-Aimé. La Ville a fait à l'Orateur toutes les inf-

tances possibles pour qu'il permît que l'Oraison funèbre fût imprimée; mais le Public a appris avec le plus grand regret que l'Abbé Rousseau ne s'étoit pas encore rendu aux vœux de tous ceux qui l'ont entendu.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a nommé Chambellan de Monseigneur le Comte d'Artois, sur la demande de ce Prince, le Marquis de Gerbeville qui a eu l'honneur de faire ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Roi a nommé son Ambassadeur auprès du Roi de Suède le Comte d'Usson, qui a eu l'honneur de faire ses révérences à Leurs Majestés & à la Famille Royale. Il a été présenté au Roi par le Comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état, ayant le département des affaires étrangères.

Le Baron de Cadignan, Gentilhomme de la Chambre de Monsieur & Colonel - commandant de la Légion de Lorraine, a été nommé par le Roi, sur la demande de Monsieur, premier Fauconnier de ce Prince.

Le 6 Août, le sieur le Noir, Maître des Requêtes fit ses remerciemens au Roi & à la Famille Royale pour la place d'Intendant de Limoges, à laquelle Sa Majesté l'a nommé.

Le Marquis de Courtonne a eu l'honneur de remercier le Roi & la Famille Royale pour la place de Cornette de la première compagnie des Mousquetaires, à laquelle Sa Majesté l'a nommé.

Le Prince Louis de Rohan ayant prié le Roi de le dispenser de retourner à Vienne, Sa Majesté a nommé son Ambassadeur extraordinaire en cette Cour le Baron de Breceuil, qui a eu l'honneur de faire ses remerciemens à Leurs Majestés & à la Famille Royale. Il a été présenté au Roi par le

Comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état, ayant le département des affaires étrangères.

Le 24 d'Août, le Duc de la Vrilliere, ministre & secrétaire d'état, alla, de la part du Roi, redemander les sceaux au sieur de Maupeou. Sa Majesté en a disposé en faveur du sieur Hue de Miromesnil, ancien premier Président du Parlement de Rouen. Le 28 du même mois, le sieur Hue de Miromesnil a prêté serment entre les mains du Roi.

Le 24 d'Août, le Roi a nommé contrôleur-général de ses finances le sieur Turgot, secrétaire d'état ayant le département de la Marine; &, le 26, Sa Majesté l'a nommé ministre d'état, & en cette qualité le sieur Turgot a assisté au Conseil.

Sur la démission du sieur Turgot de la charge de secrétaire d'état de la Marine, Sa Majesté en a pourvu le sieur de Sartine, conseiller d'état & ci-devant lieutenant-général de police. Le 28 Août, le sieur de Sartine a prêté serment entre les mains du Roi.

Le Roi a rétabli en faveur du sieur Moreau, premier conseiller de Monsieur & bibliothécaire de la Reine, l'une des deux places d'historiographe de France, créée anciennement par Louis XIV pour les deux hommes de lettres qu'il chargea d'écrire l'histoire de son règne: le sieur Moreau a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, & d'être présenté à la Reine ainsi qu'à la Famille Royale.

Le Comte de la Billarderie d'Angivilliers, ci-devant Gentilhomme de la Manche des Princes, a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi pour la place de directeur général des bâtimens à laquelle Sa Majesté l'a nommé. Il a eu aussi l'honneur d'être présenté à la Reine & à la Famille Royale.

248 MERCURE DE FRANCE.

Le sieur le Noir, maître de requêtes & intendant de Limoges, a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, & d'être présenté à la Famille Royale pour la place de lieutenant-général de Police de Paris, à laquelle Sa Majesté l'a nommé.

P R É S E N T A T I O N S.

Le 15 Août, Madame présenta au Roi la Duchesse de Caylus, nommée pour l'accompagner à la place de la Comtesse de Guiche.

Le sieur de Bellecombe, Brigadier des armées du Roi, commandant-particulier de l'Isle de Bourbon, a eu l'honneur d'être présenté au Roi, à la Reine & à la Famille Royale par le sieur Turgot, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

Les Députés des Etats de Corse ont eu l'honneur d'être admis, le 21 Août, à l'audience du Roi. Ils ont été présentés à Sa Majesté par le Comte de Muy, ministre & secrétaire d'état, ayant le département de la Guerre, & conduits par le sieur de Nantouillet, maître des cérémonies.

N A I S S A N C E.

La Duchesse de Luynes est accouchée d'une fille.

M O R T S.

Etienne-René Potier de Gèvres, Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, du titre de Ste Agnès-hors les-murs, ancien Evêque Comte de Beauvais, Vidame de Gerberoy, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du St Esprit, Abbé commendataire des Abbayes royales de Nôtre-Dame-d'Ourcamp, St Vincent de Laon, St Etienne de Caïn & St Lambert-Lieffies, est mort à Paris dans

la 78^e année de son âge, étant né en 1697. Il avoit été nommé à l'abbaye d'Ourcamp en 1720; à l'évêché de Beauvais en 1728; élevé à la Pourpre Romaine en 1756, & avoit été fait Commandeur de l'Ordre du St Esprit en 1758. Il s'étoit démis de son évêché en 1772.

Jacques-Etienne Marthe, fils de feu Jacques-David Comte de Cambis, brigadier des Armées du Roi, est mort à Paris dans la neuvième année de son âge.

Claude-Gabrielle de Bouthillier, épouse de Mathieu de Basginat, Baron de la Houze, chevalier profès de l'Ordre de St Lazare, & chevalier honoraire de l'Ordre de Malthe, ministre plénipotentiaire du Roi auprès des Princes & du Cercle de la Basse-Saxe, est morte à Paris.

Jean-Arnaud de la Garrigue, maréchal des camps & armées du Roi, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort à Paris, dans la 59^e année de son âge.

Jean George d'Éhault de Malaviller, brigadier des armées du Roi, colonel du régiment de Toul; du Corps royal de l'Artillerie, est mort à Grenoble, le 2 Août, âgé de 71 ans.

Marie Fillol de la Tour de Bontemps, veuve du sieur Balzac de Saint-Pau, est morte dans la Terre de Donzac, généralité d'Auch, dans la cent neuvième année de son âge. Elle n'avoit aucune infirmité & n'avoit jamais été ni saignée ni purgée. Elle est morte même par un accident. Elle est tombée dans le feu, s'est blessée à la tête & a fait des efforts inutiles pour éviter de se brûler.

Philiberte-Thérèse Guyet, Comtesse de Louan, veuve de Jérôme Comte de Chamillard, maréchal des camps & armées du Roi; est morte à Paris, âgée de quatre-vingt-deux ans.

Etienne le Bague, veuve de Jean Rollot de Beauregard, chevalier de l'Ordre royal & mila-

250 MERCURE DE FRANCE.

taire de St Louis, prévôt de l'hôtel royal des Invalides, est morte à Caën, dans la quatre-vingt-quinzième année de son âge.

LOTÉRIES.

Le cent soixante-troisième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 26 Juillet, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N^o. 14382. Celui de vingt mille livres au N^o. 2143, & les deux de dix mille, aux numéros 13898 & 15292.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 d'Août. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 71, 39, 52, 3, 2. Le prochain tirage se fera le 5 de Septembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Les deux Voyageurs, <i>conte</i> ,	<i>ibid.</i>
Epître à M. de Voltaire, en lui envoyant la Rosière,	12
Réponse de M. de Voltaire,	15
Vers à M. l'Abbé de Boisfont,	<i>ibid.</i>
Epître à M. François de Neuf Château,	16
Le Bœuf & l'Alouette, <i>fable</i> ,	18
La Philosophe rendue à la raison, <i>conte</i>	20
Le vrai Plaisir,	41
Epître à une Mère sur son Fils,	44
Le Sommeil du Méchant,	48
Epithalame sur le mariage de M. Tieffon,	49
Envoi,	50
Sur le règne de Louis XVI, Sonnet,	<i>ibid.</i>
Vers au sujet des écrits qui paroissent sur le nouveau règne,	51.
La Rivière & le Ruiffeau,	52

SEPTEMBRE. 1774. 251

Vers à M ^{de} la Baronne de Princen ,	54
Explication des Enigmes & Logogryphes ,	<i>ibid.</i>
ENIGMES ,	55
LOGOGYPHE ,	57
Chanson ,	59
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	61
Lettres à Eugénie sur les Spectacles ,	<i>ibid.</i>
Memoire sur les contre-coups ,	71
Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques ,	73
Essai philosophique sur le corps humain ,	76
Oraison funèbre de Louis XV par M. de Gery ,	89
Histoire de France jusqu'au règne de Louis XIV ,	90
Syllabaire des Pauvres ,	91
Mémoires secrets , contenant le règne de Louis XIII ,	92
La Théorie du Jardinage ,	93
La Pratique du Jardinage ,	98
Histoire naturelle des différens Oiseaux ,	102
Oraison funèbre de Louis XV par M. l'Abbé de Boisfont ,	106
Ode aux Poètes du temps ,	120
Œuvres de Chaulieu ,	125
Antilogie & fragmens philosophiques ,	139
Pièces d'éloquence qui ont remporté le prix , &c.	146
Abrégé d'Astronomie ,	<i>ibid.</i>
Elémens de Géométrie-pratique ,	150
Oraison funèbre de Madame de Lorraine , par M. Bexon ,	151
Oraison funèbre de Louis XV par M. l'Evêque , de Senès ;	153
Erasme ou l'ami de la Jeunesse ,	162
Anecdotes chinoises , &c.	163
Elémens de Chirurgie ,	166
Traité des Maladies inflammatoires ,	168
Nouveau Dictionnaire historique ,	169

252 MERCURE DE FRANCE.

Le Vindictif,	170
Dictionnaire de la Noblesse,	175
ACADÉMIE,	179
SPECTACLES, Opéra,	190
Comédie Française,	198
Début,	204
Comédie Italienne,	205
ARTS,	206
Manufacture de porcelaine de Sève,	<i>ibid.</i>
Gravures,	208
Musique,	211
Leçons de Langues italienne, &c.	215
Ecriture,	216
Précis du procédé suivi pour barrer un des bras de la rivière de Seine, à Neuilli,	217
Le Cri de la Seine,	220
Lettre de M. de Voltaire à M. Perronet,	221
Quatrain à la Reine,	222
Vers à M. le Moine,	<i>ibid.</i>
Le Fourmi-lion & la Fourmi, <i>fable</i> ,	223
Bienfaisance,	225
Anecdotes,	226
AVIS,	228
Nouvelles politiques,	232
Mausolée à St Denis,	238
Nominations,	246
Présentations, Naissance, Morts,	248
Loteries,	250

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le volume du Mercure du mois de Septemb. 1774, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Août 1774.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

